
colorchecker CLASSIC
x-rite
mm

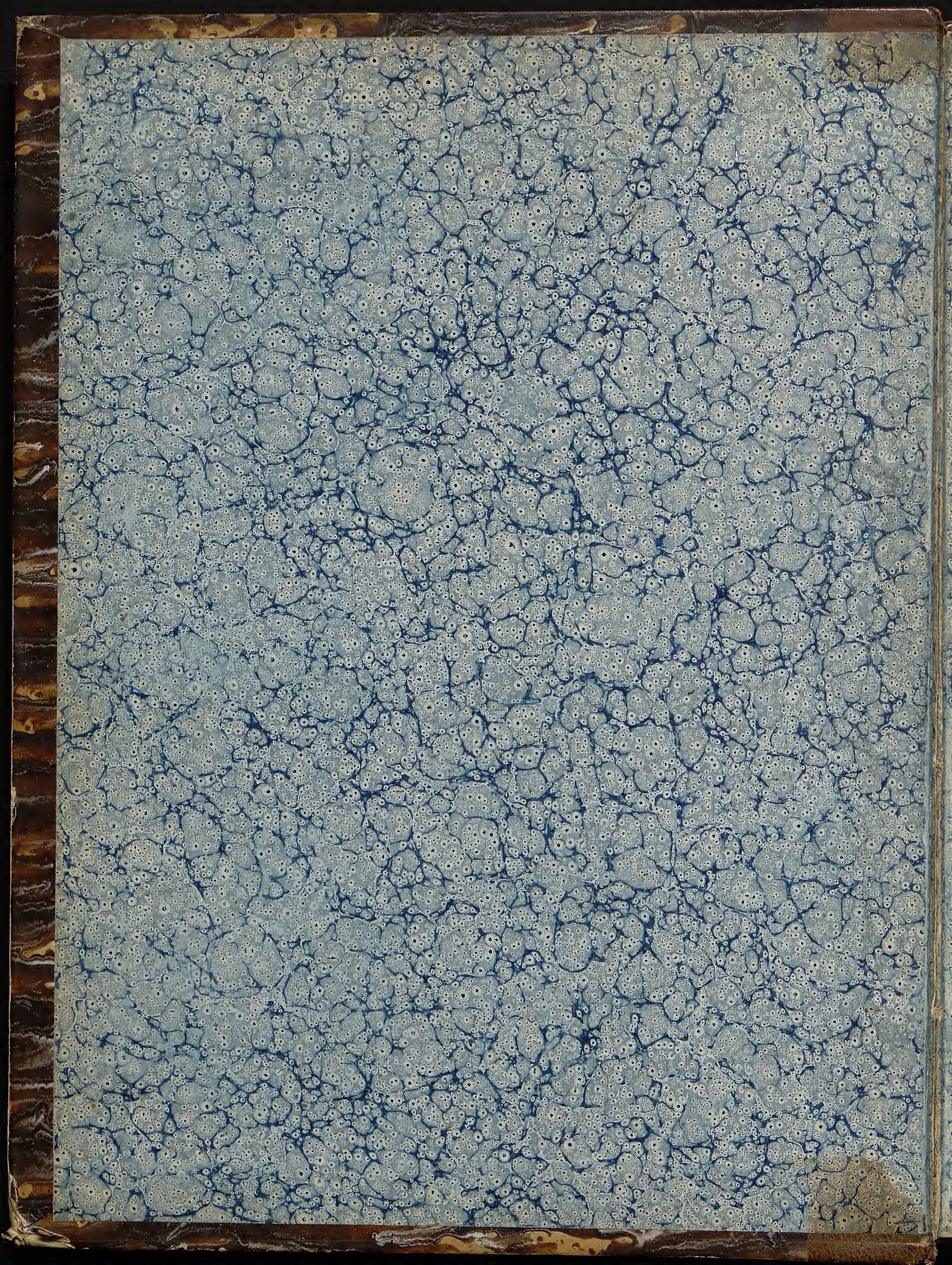
FACULTÉ DES LETTRES

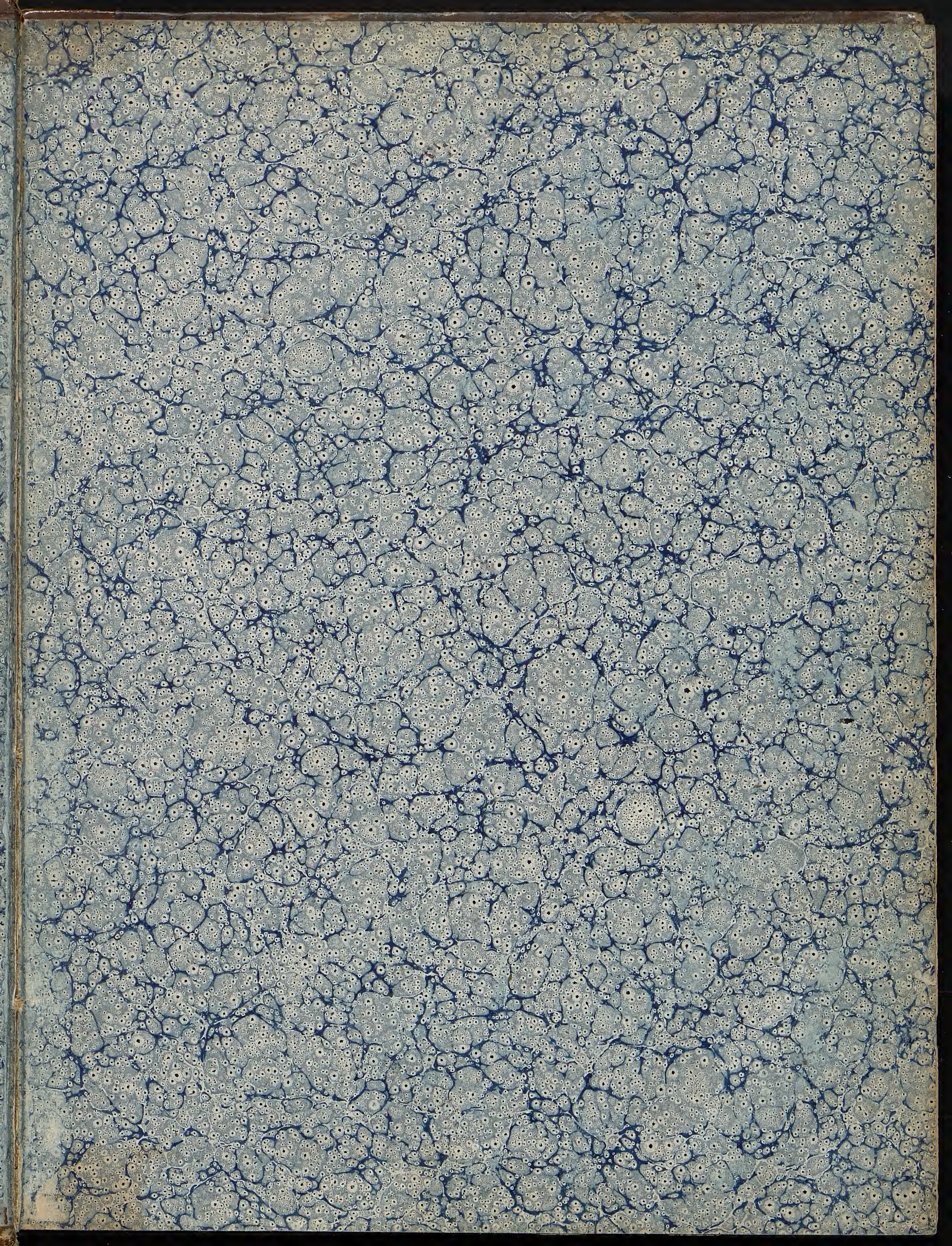
ÉLOQUENCE
FRANÇAISE
M. NISARD
PROFESSEUR

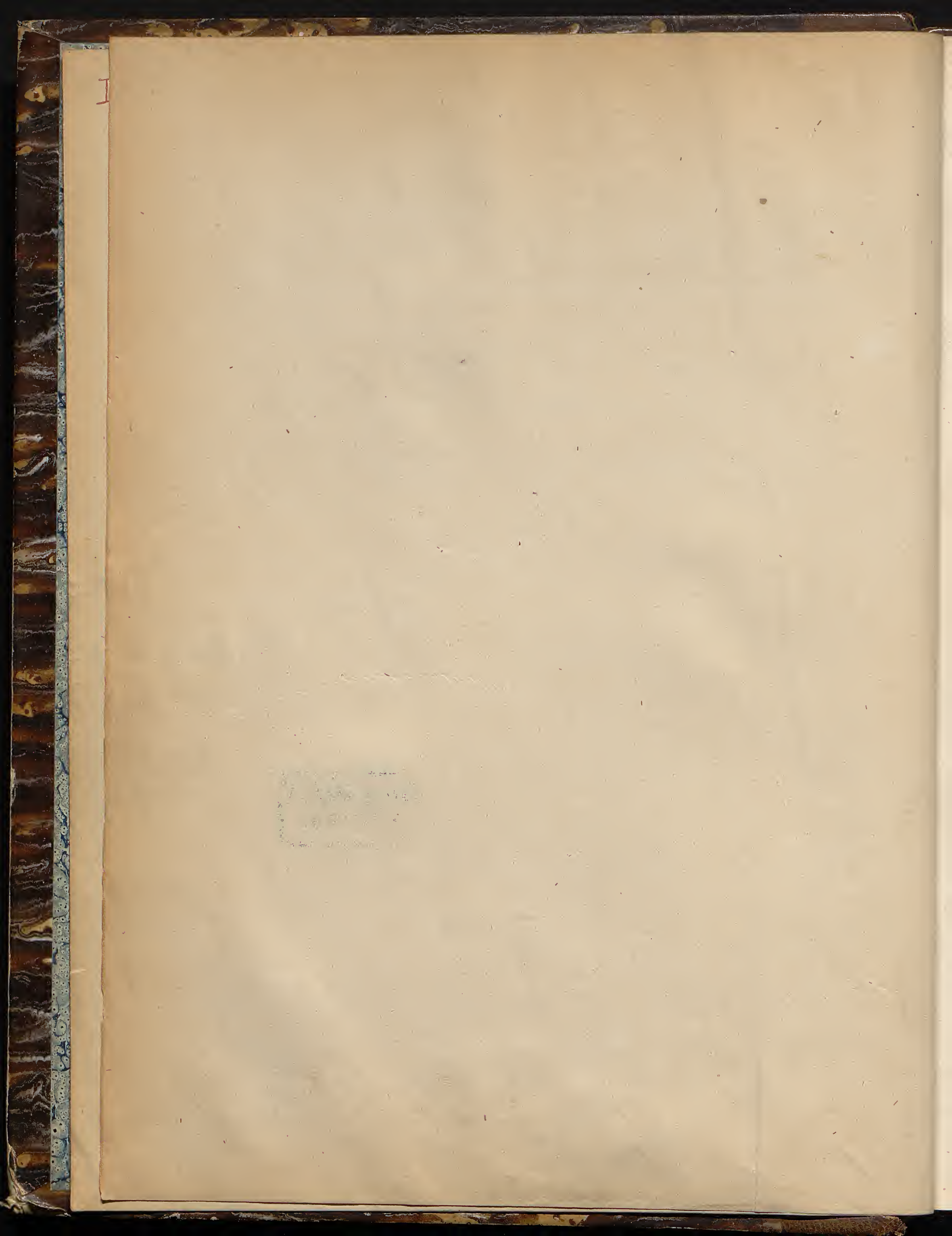
1854-55

ÉCOLE
NORMALE









Cours d'éloquence française.

Rédigé par les Élèves
de l'École Normale Supérieure.

Mr. Nisard, professeur.

1854-55.

De la litterature française
au
XVIIIe. siècle.

Ont rédigé le cours :

M. M.

Benoist.

Bréal.

Coville.

Dutert.

Girardin.

Goumy.

Lefloeq.

Marguerin.

Méalin.

Montiguy.

Perraud (Philippe)

Perrot. (Georges)

Petit.

Élèves de troisième année.

Leçon d'ouverture.

Leçon d'ouverture.

Le cours de l'année dernière a été consacré à montrer par quelles causes générales et particulières l'esprit français et la prose française qui en est l'expression la plus vraie avaient fléchi au début du dix-huitième siècle. Ce fléchissement, il faut le dire, n'a eu qu'un temps, et nous sommes arrivés à une époque où l'esprit français se relève, où la prose reprend sinon le même naturel, du moins un naturel aussi grand, quoique plus mêlé et plus variable. Les causes de ce renouvellement de l'esprit français, de cette sorte de réparation de la prose sont au nombre de trois : le Génie, la tradition et l'Esprit philosophique.

— Le tour particulier que l'esprit français avait pris était une imitation de ce précieux par lequel avait commencé la littérature du dix-septième siècle. Le génie seul pouvait redresser le bel-esprit et en corriger les abus : le précieux tenait à telle ou telle école, à telles ou telles personnes qui remplissaient la littérature de leurs propres impressions, et dès lors il n'y avait rien de vrai, rien de stable dans le précieux : le génie seul a la faculté de trouver la vérité, de la voir, de

l'embrasser et de l'exprimer d'une manière durable.

Il y a une autre cause qu'il ne faut pas négliger, une cause à qui l'on doit des ouvrages qu'on ne met pas au premier rang, mais qu'on n'ose pas non plus mettre au second : c'est la tradition.

La tradition est de deux sortes : celle du dix-septième siècle, toute récente, puisque les derniers grands hommes venaient de disparaître, et celle de l'antiquité ; sous ce nom nous comprenons les deux antiquités, païenne et chrétienne.

Voltaire, Montesquieu, Rousseau et Buffon, sont les écrivains de génie qui sont à des titres divers les héritiers du dix-septième siècle ; un homme plus que tous les autres s'est pour ainsi dire personnifié dans la tradition, c'est Rollin. Il y a dans Rollin des beautés qui ne sont point de l'ordre le plus élevé ; mais comme elles sont parfaites, on ne peut pas les mettre au second rang. Ces deux influences du génie et de la tradition ont été excellentes, et nous leur devons toutes les beautés durables de la littérature au dix-huitième siècle.

Nous ne louerons pas aussi absolument l'esprit philosophique. Le principe de l'esprit philosophique est la substitution de la raison à l'autorité dans ce qui est du domaine de la raison ; le second caractère de l'esprit philosophique est le désir d'appliquer ce qui a été reconnu pour vrai : c'est un besoin généreux de

sortir de la spéculation et de faire profiter le genre humain de la découverte de la vérité. L'esprit philosophique est inséparable de l'esprit de réforme : il comprend que certaines choses n'ont qu'un temps, et que le changement devient, à une époque donnée, absolument nécessaire. Mais l'esprit philosophique réforme pour corriger ; il ne regarde point le passé avec un esprit d'hostilité ; mais en respectant et en maintenant ce qu'il y trouve de bon, il attaque franchement ce qui lui semble mauvais, et il faut dire à son honneur que ses efforts n'ont pas été infructueux. Il y a donc un bon esprit philosophique : c'est à ce bon esprit que nous devons quelques-unes des belles pages de Montesquieu, quelques-uns de ces principes, quelques-unes de ces vérités éternelles qui, passant de la littérature dans le droit politique et civil, sont devenues des lois reconnues par la nation où elles s'étaient produites et même par l'Europe entière.

Mais le dix-huitième siècle a-t-il eu tout seul l'honneur d'avoir trouvé l'esprit philosophique? Quand il réclame l'égalité civile, la modération pénale, la tolérance religieuse, demande-t-il des choses si nouvelles que le dix-septième siècle n'en ait pas même eu l'idée? Au premier abord c'est un paradoxe et presque un contre-sens de parler de Bossuet à propos de la tolérance religieuse : on sait comment

il parle de la révocation de l'Edit de Nantes, et son zèle paraît n'admettre aucun tempérament, aucune modération. Fénelon, Fléchier et tous les écrivains qui n'étaient point du parti de l'opposition ont approuvé et ont loué la révocation de l'Edit de Nantes. Le dix-septième siècle n'a donc pas eu l'idée de la tolérance religieuse? il l'a eue, mais autrement que le dix-huitième. Eloignez un peu Bossuet de Louis XIV; arrachez-le un moment à cette pensée d'unité qui le préoccupe en toutes choses: en un mot cherchez non pas dans les discussions publiques où il faut soutenir à tout prix la religion et l'église, mais dans les sermons et dans les lettres de direction personne n'a mieux parlé de la charité que Bossuet il y revient souvent, et son sermon sur la charité fraternelle est un de ses plus beaux sermons: la charité! " nouveau genre de combat où nous voyons aux mains non point la fureur contre la fureur ni la haine contre la haine; c'est un combat de bêtes farouches; mais le vrai combat qui nous est permis, c'est de combattre la haine par la douceur les injures par les bienfaits, l'injustice par la charité: voilà le combat que Dieu aime à voir."

Il y a un passage d'une lettre de Bossuet, où l'on voit comment cet homme, qui est regardé comme un fanatique par certaines personnes, agit avec la

ennemis de la religion (Lettre à un juif qui de catholique s'est fait protestant). Il y avait plus de noblesse d'âme, et plus de grandeur dans la charité de Bossuet que dans la tolérance religieuse du dix huitième siècle. Au nom de quel principe ce siècle réclamait-il la tolérance? Voulait-il la tolérance d'une religion pour une autre? non: l'esprit, le fond même du siècle était l'indifférence religieuse; et il y a loin de l'indifférence à la charité. La tolérance était presque une mesure d'ordre; c'était à coup sûr un principe politique, et non point un sentiment de vraie religion. Si le dix-septième siècle n'a pas eu la tolérance, il a eu la charité. La tolérance est une de ces vertus qui fait qu'on aime l'espèce ~~et qu'on déteste l'individu~~: la charité va d'abord à l'homme, puis, si elle le peut, elle embrasse l'humanité. Tout en distinguant bien la tolérance de la charité, sachons gré au dix-septième siècle d'avoir par une réclamation constante, habitué les esprits à des idées grandes et nobles en elles-mêmes.

N'ôtons rien au dix-huitième siècle, mais faisons aussi au dix-septième la part qui lui revient: si nous ne trouvons pas le principe de la tolérance religieuse nettement et formellement exprimé, reconnaissons que l'esprit de charité a été pour ainsi dire l'âme de l'enseignement de Bossuet et des

Bossuet n'est pas le 17e siècle.

autres grands sermonnaires. Quant aux principes qui regardent plus directement la société et la politique, une étude sérieuse découvrirait dans les philosophes du dix-septième siècle, et surtout dans La Bruyère des pensées et des Maximes que le dix-huitième n'a eu qu'à étendre et à préciser. L'avantage le plus certain du dix huitième siècle sur le dix-septième, c'est l'application. Le dix-septième est purement spéculatif; les idées ne passent ni dans les mœurs, ni dans les lois: le premier travail devait être de les trouver, de les exprimer: le dix-huitième siècle a terminé l'œuvre du dix-septième.

Nous venons de voir ce que le dix huitième siècle a dû au bon esprit philosophique; voyons maintenant ce qu'il a dû au mauvais; car il y a un bon et un mauvais esprit philosophique, comme il y a une bonne et une mauvaise raison. La bonne sorte de raison, c'est la raison humaine, cette règle fixe et immuable, à laquelle la raison individuelle devrait toujours céder. Cette raison, Saint-Paul l'appelle la lumière mise en nous pour nous éclairer; " cette raison supérieure, dit Fénélon, domine jusqu'à un certain point, avec un empire absolu, tous les hommes les moins raisonnables, et fait qu'ils sont toujours d'accord malgré eux sur ces points." Mais avec cette raison humaine " chacun

sent en soi une raison bornée et subalterne",
c'est le sens propre, comme l'on disait au dix-septième siècle. Chacune de ces deux raisons a son caractère : l'une, la raison humaine, reconnaît qu'il y a certaines choses qui la dépassent : "Sa dernière démarche, dit Pascal, est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent."
L'autre, le sens propre, n'accepte pas de limites ; il croit tout voir et tout pouvoir atteindre. Bossuet a très bien marqué cette sorte d'enivrement de la raison individuelle qui s'emporte elle-même.

Lett. 139 "Sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement (ce qui, réduit à de certaines bornes, est très véritable), chacun se donne la liberté de dire : j'entends ceci et je n'entends pas cela ; et sur ce seul fondement on approuve et on rejette tout ce qu'on veut : sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles qu'on renverserait tout en les niant."

Bayle a, comme Bossuet, entrevu le danger de ne croire qu'à sa raison propre et individuelle : parlant d'un juif qui se fit de juif chrétien, de chrétien juif de nouveau, puis de juif

oh! négateur de la divinité des livres de Moïse,

Bayle dit ces mémorables paroles :

" S'il eût encore vécu six ou sept ans, il aurait peut-être nié la religion naturelle, parce que sa misérable raison lui eût fait trouver des difficultés dans l'hypothèse de la providence et du libre arbitre de l'être éternel et nécessaire. Quoiqu'il en soit, il n'y a personne qui en se servant de la raison n'ait besoin de l'assistance de Dieu ; car, sans cela c'est un guide qui s'égare ; et l'on peut comparer la philosophie à des poudres corrosives qui, après avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, rongeraient la chair vive et carieraient les os et perceraient jusqu'aux moëlles. La philosophie réfute d'abord les erreurs ; mais si on ne l'attaque point là, elle attaque les vérités ; et quand on la laisse faire à sa fantaisie, elle va si loin, qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus où s'asseoir."

(Bayle, Dict. hist. Article

La mauvaise raison, c'est le mauvais esprit philosophique ; et c'est aux abus de ce mauvais esprit que sont dûs sinon les défauts, du moins les imperfections de la littérature du dix-huitième siècle. Son influence a été fâcheuse.

Ce qui caractérise la mauvaise partie des écrits du dix-huitième siècle, ce sont des erreurs sur l'homme. La prétention de ce siècl

est de connaître parfaitement l'homme et de tirer de cette connaissance des systèmes d'économie politique, d'éducation, etc., parfaitement appropriés à sa nature. Le mauvais esprit philosophique a empêché le dix-huitième siècle de bien connaître l'homme, et le dix-septième nous en a donné une peinture plus vraie et plus exacte.

Qu'est-ce donc que connaître l'homme ? Connaître l'homme, c'est savoir sa plus grande capacité pour le bien et pour le mal. L'optimiste ne voit qu'un côté de l'homme, et quoique ce soit le meilleur, il ne le connaît qu'imparfaitement. Ni l'optimiste ni le pessimiste ne peuvent se flatter d'avoir la science de l'homme ; ils n'en ont tout au plus que la moitié. (Il me semble que cette idée est développée dans le dialogue entre Pascal et Mr. de Sacy sur Epictète et Montaigne).

Qui donc peut donner cette science de l'homme ? C'est la morale chrétienne, considérée non au point de vue du dogme, mais acceptée comme la science la plus complète de l'homme en général et de chacun de nous en particulier. La confession, la direction, la prédication ont donné à la religion des moyens de connaître que la philosophie n'a pas : St. Augustin, St Chrysostôme, Bossuet et tous les autres grands génies ont lu dans le cœur de

l'homme comme dans un livre ouvert : que peut cacher en effet un chrétien humble, sincère auquel la pénitence seule arrache l'aveu de ses fautes ? A cette étude attentive, à cette observation journalière des autres, ces prêtres ajoutaient l'examen plus scrupuleux encore d'eux-mêmes, et ils trouvaient dans leur propre cœur la confirmation de ce qu'ils avaient remarqué dans celui des autres. Cette méthode d'observation constante appliquée depuis l'origine du christianisme par des hommes de génie a dû porter et a porté des fruits incontestables : la morale chrétienne possède seule la science complète de l'homme. Le dix-huitième siècle n'a pas eu cette science : elle a échappé à Montesquieu lui-même, cet écrivain si grave, si philosophe, et dont la plupart des ouvrages paraissent si profondément médités. Est-ce à dire que le dix-huitième siècle n'a pas eu l'idée de la morale chrétienne ? — Il en a eu l'idée ; il en a même fait l'éloge, mais c'était pour attaquer le dogme avec plus de liberté. Ils ont loué la morale chrétienne, comme ils louent naturellement ce qu'ils croient beau et élevé : « Par la nature de l'entendement humain, dit Montesquieu, en matière de morale, nous aimons spéculativement tout ce qui porte le caractère de la sévérité. » Jean Jacques Rousseau regardait aussi cette morale comme quelque chose

de spéculatif, comme un idéal : « Où Jésus-Christ avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? » La morale chrétienne est donc un idéal, un rêve sublime ; on compare ses préceptes à ceux de Confucius, mais on ne considère point combien elles sont conformes à la vie pratique de l'homme. Cette morale chrétienne n'est point un idéal : c'est une morale réelle qui veut être crue et acceptée ; il n'y a qu'une morale, comme il n'y a qu'une algèbre. La morale du dix-huitième siècle était une morale facile, commode ; sorte de morale générale qui recommandait pour toute vertu l'honnêteté. Le Stoïcisme avait été plus loin que le dix-huitième siècle. La science de l'homme a donc manqué au dix-huitième siècle, et pourtant cette science est nécessaire à quiconque veut écrire sur l'homme quelque chose de vrai et de raisonnable. Le dix-huitième siècle a trop aimé à n'étudier que les mauvais côtés de l'homme : « Or, dit Platon, le vice ne saurait jamais connaître ni la vertu, ni soi-même ; mais la vertu se connaîtra elle-même et connaîtra le vice. »(1)

(1) Πονηρία μὲν γὰρ ἀρετήν τε καὶ αὐτὴν οὔ ποτ' ἂν γνοίη, ἀρετὴ δὲ φύσεως παιδευομένης χρόνῳ,

la morale chrétienne a cette double connaissance; elle sait quelle est à la fois la plus grande capacité de l'homme et pour le bien et pour le mal.

Par la même raison que les écrivains du dix-huitième siècle n'ont pas connu l'homme, ils ne se sont pas connus eux-mêmes. « L'homme prend sa fièvre pour lui-même, et le dérèglement de son cœur pour son cœur; il s'incorpore tous ses défauts et il ne peut comprendre qu'il y ait de la distinction entre lui-même et ses mauvais penchants..... Nos passions se mêlent tellement dans le caractère de l'esprit et du tempérament qu'elles n'avertissent pas, et elles entrent dans le cœur avec si peu d'effort, qu'on ne sait si elles y sont reçues dans le temps même qu'elles en sont les maîtresses. » (Duguet).

Il y a dans ces paroles d'un homme du dix-huitième siècle une vue aussi fine que vraie de ce qui se faisait tacitement dans les esprits de son temps.

C'est pour n'avoir pas bien connu l'homme que les écrivains du dix-huitième siècle sont tombés dans la légèreté et la déclamation: ce sont là leurs défauts caractéristiques. Montesquieu lui-même n'en est pas exempt. Il manque, pour

---

ἄρα αὐτῆς τε καὶ πονηρίας ἐπιστήμην λείψεται.

( ) III. 409-410)

ainsi dire, de centre de gravité; il lui faudrait pour contrepoids la connaissance de soi-même par la morale chrétienne. Cette légèreté éclate dans les contradictions dont les livres sont pleins et ce défaut n'est pas le défaut général du dix-septième siècle. La déclamation est le fait des écrivains qui revêtent des apparences de l'éloquence des pensées fausses, et le plus souvent même le vide de leurs pensées. Jean Jacques Rousseau en cherchant la déclamation a quelquefois rencontré l'éloquence; au dix-septième siècle, en cherchant l'éloquence on rencontrait parfois la déclamation.

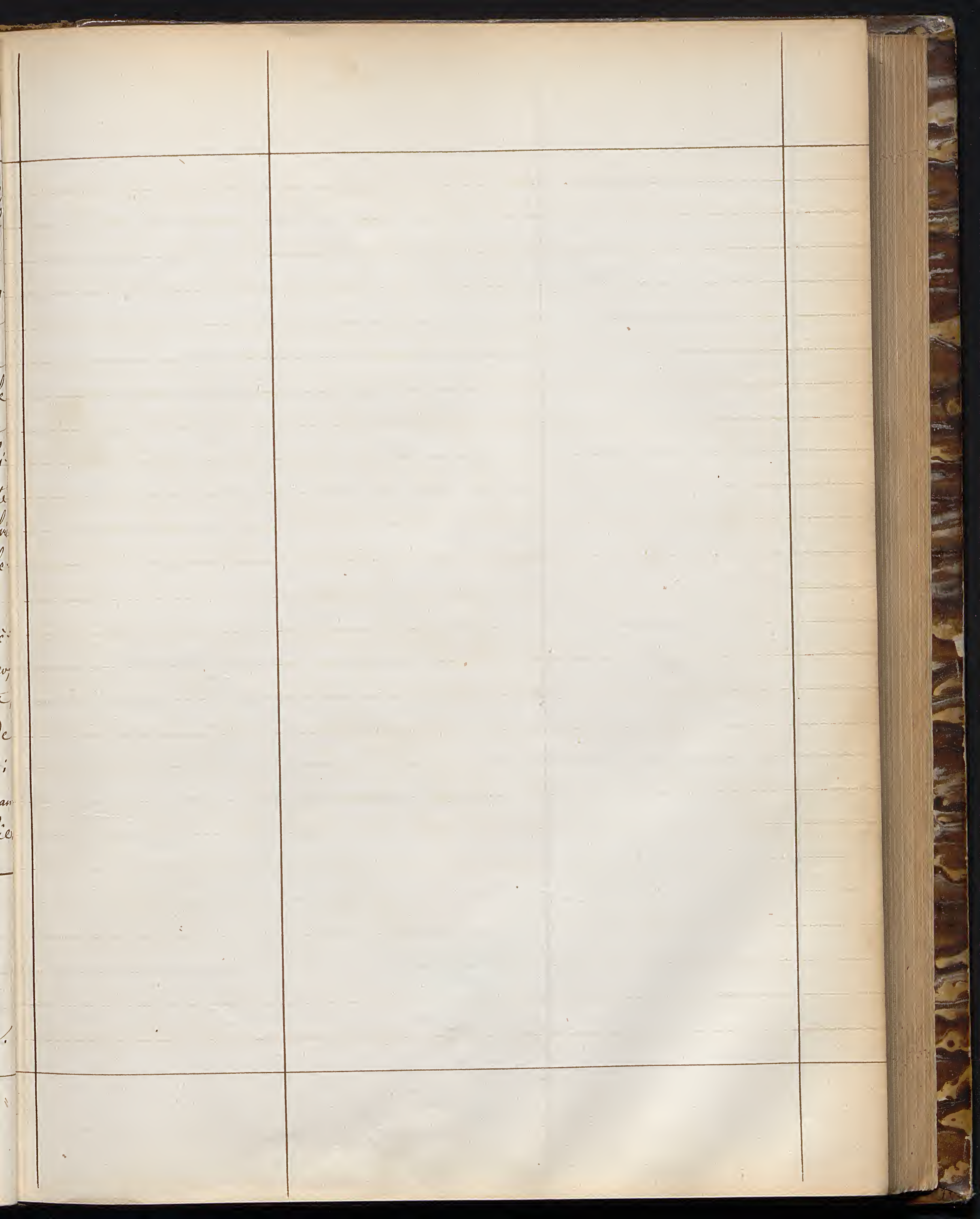
Les écrivains du dix-huitième siècle ne sont plus des écrivains sur la foi desquels on puisse marcher sans crainte. Il faut les admirer avec réserve; il faut se mettre en garde contre leurs défauts qui sont le plus souvent séduisants. Nous devons avoir le jugement armé plutôt que l'intelligence ouverte et abandonnée. Il faut les critiquer avec respect et parler de leurs fautes avec un esprit de justice et de modération.

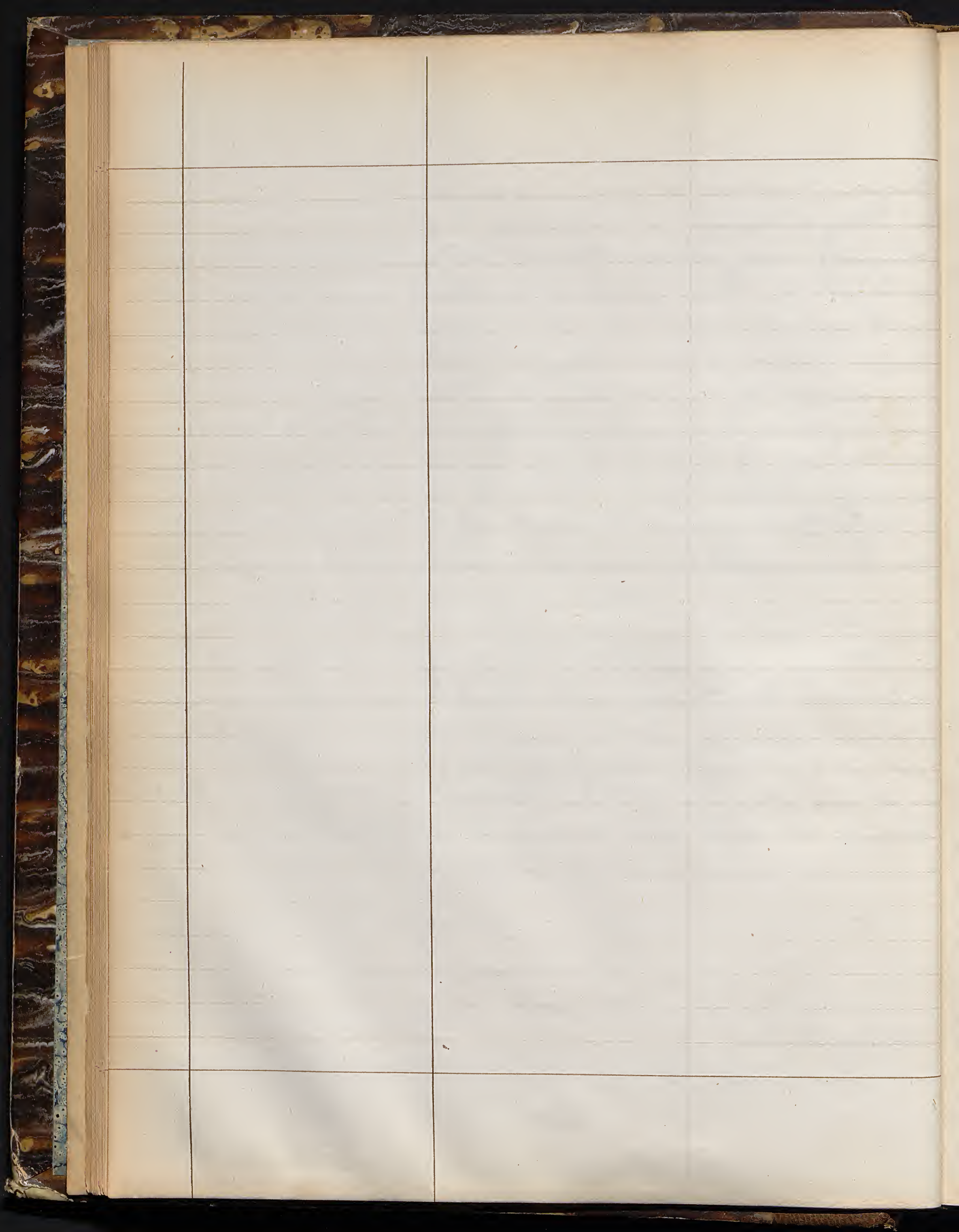
Au reste, il y a une règle générale pour juger les écrivains du dix-huitième siècle: dans ce qu'ils ont attaqué qu'est-ce qui a péri, qu'est-ce qui a survécu? L'intolérance religieuse a péri; il a péri tout ce qui dans les

lois n'est pas nécessaire au châtiment du coupable, à l'intimidation et à l'exemple du public; il a péri l'inégalité devant la justice, l'inégalité civile; le dix-huitième siècle a proclamé la maxime: "tous les Français sont égaux devant la loi:" toutefois n'oublions pas que la conquête de tous ces grands principes a été préparée par le dix-septième siècle, et que la raison généreuse de celui-ci a été la mère du bon esprit philosophique de celui-là. Ce qui a subsisté, ce qui est resté debout, c'est le christianisme, c'est la morale chrétienne; ni les menaces, ni l'éloquence, ni les railleries n'ont pu l'abattre.

Enfin ne traitons pas durement le dix-huitième siècle; n'allons pas même jusqu'à l'accuser; c'est notre aïeul; soyons des fils reconnaissants, ou du moins généreux: plaignons nos pères de n'avoir pas su garder toujours la bonne voie; la morale chrétienne elle-même nous commande cet esprit de bienveillance et de sympathie.

A. Marguerin.





2e Leçon.

Montesquieu.

Lettres persanes.

Montesquieu.

Lettres persanes.

Le premier ouvrage en prose du dix-huitième siècle où l'on trouve des vérités neuves et durables exprimées dans une langue naturelle, est une œuvre où le génie et la tradition ont leur part, et qui porte les marques du bon comme du mauvais esprit philosophique : ce sont les Lettres persanes. Le bel-esprit dominait en France lorsqu'elles parurent. On voulait dire plus qu'on ne sentait et plus qu'on ne pensait : un écrivain naturel ne dit que ce qu'il sent et que ce qu'il pense. Aussi la langue devenait précieuse et recherchée. Pour revenir au style naturel il ne fallait rien moins qu'un écrivain de génie : car ceux qui n'ont que du talent rencontrent quelquefois des pensées et des vérités qu'ils possèdent pleinement, et alors ils s'expriment comme les écrivains de génie : mais comme ils ont peu de ces pensées, ils les enchâssent et les font valoir : souvent c'est à leur insu qu'ils recourent à cet artifice ; mais du moment qu'on fait briller ses pensées, on sort du naturel et on tombe dans le précieux et dans le bel-esprit. Le propre des écrivains de génie est l'abondance ; ils pensent et ils sentent trop de choses pour

perdre leur temps à surfaire, pour ainsi dire, ce qu'ils sentent et ce qu'ils pensent. C'était donc un homme de génie qui devait revenir au style naturel.

Ce style est le même au dix-huitième siècle qu'il était au dix-septième. Il est plus coupé, et d'une clarté plus transparente : mais c'est toujours une expression nette et vive qui en fait le mérite. On a fait trop attention à la physionomie particulière et à l'allure originale qu'il pouvait et qu'il devait prendre sous la plume de chaque écrivain. Au fond, il n'y a pas eu deux sortes de naturels, celui du dix-septième siècle et celui du dix-huitième. C'est Montesquieu qui eut la gloire de retrouver ce style au dix-huitième siècle.

Dans sa jeunesse Montesquieu se trouva en présence des deux grandes œuvres que le dix-huitième siècle devait accomplir : la première était de faire faire un grand pas aux sciences mathématiques et physiques ; la seconde, de créer la science sociale. La première le tenta d'abord. Trente ans auparavant, Montesquieu aurait songé à être un poète, parceque sans poésie on n'aurait pas occupé les mille voix de la renommée : et Montesquieu avait une imagination assez forte et assez brillante pour faire un grand poète. Mais au moment où il entra dans la vie, les deux grandes tâches que

se proposait son siècle se destinèrent d'abord à ses yeux, et il se consacra à la première. On le conçoit : c'était le temps où les découvertes de Newton occupaient tous les esprits, où Fontenelle avait trouvé le secret de mettre à la portée de tous et de faire même goûter par tout le monde les vérités de la Science en répandant un agrément singulier sur ces matières arides. Les études scientifiques étaient donc celles qui avaient alors le plus d'organes éclatants, et qui semblaient promettre le plus de renommée. Aussi Montesquieu commença-t-il par étudier l'organisation des plantes, et l'anatomie des animaux : et il dut acquérir dans ces études, cette délicatesse d'analyse qu'il devait porter avec tant de bonheur dans une autre étude tout aussi difficile, si elle ne l'est même davantage, celle du mécanisme si compliqué de la Société humaine.

Mais comme Pascal se dégoûta des sciences parce qu'elles ne remplissaient pas son âme, et se tourna vers l'étude de l'homme qui lui inspirait un intérêt bien plus puissant, de même Montesquieu renonça à ses premiers travaux, sans doute parce qu'il les trouva trop arides ; et pendant tout le reste de sa vie, il ne songea plus qu'à fixer ses idées sur la constitution de la société.

Ce qui donne du prix aux Lettres persanes,

c'est qu'on y trouve le germe des pensées que Montesquieu développera plus tard dans l'Esprit des lois, qu'on y voit naître et se former le grand Montesquieu. Au milieu de légèretés que n'osait signer le président du parlement de Bordeaux, sont répandues des pensées fécondes, et des jugements profonds. C'est là le bon côté des Lettres persanes et l'objet d'une autre leçon.

Mais avant d'instruire son siècle, Montesquieu voulut attirer sur lui l'attention du public, et par conséquent il voulut lui plaire. Dans les Lettres persanes Montesquieu poursuit les apparences bruyantes de la gloire : plus tard il aura la patience d'attendre la véritable gloire. Or, on plait aux hommes non pas en s'adressant à leur raison, mais en flattant leurs opinions et en caressant leurs passions. C'est ce que fit Montesquieu, et c'est le mauvais côté des Lettres persanes.

Il y avait à l'époque où Montesquieu conçut cet ouvrage, des mœurs dominantes qui n'étaient pas bonnes : on sait assez les déportements de la Régence. La corruption était telle que la magistrature elle-même, chez qui se transmettait héréditairement l'honneur et la probité, était infectée de la contagion publique. La chronique disait que des magistrats avaient soupé avec Cartouche à la Conciergerie,

avant de le juger, pour s'amuser de son argot ; et ce bruit trouva tant de créance, que la réputation de ces magistrats en garda une tache ineffaçable. Enfin c'était le règne de la cupidité : on se rappelle les folies du système de Law ; et quand la cupidité règne à une époque, tout ce qu'on peut dire à la honte des hommes de cette époque ne sort pas du vraisemblable.

C'est à de tels contemporains que Montesquieu essaya de plaire : telles étaient les mœurs de ceux dont il rechercha l'approbation.

Deux opinions étaient à la mode dans cette société corrompue : on aimait à dénigrer les actes et la personne de Louis XIV ; on était porté à l'irréligion. Les dernières années du long règne de Louis XIV avaient été malheureuses ; toutes les classes de la nation avaient également souffert : et tout le monde était coupable de cet esprit de satire auquel sacrifia Montesquieu. L'irréligion du temps est connue ; mais on doit dire, pour être vrai, que Montesquieu a été trouvé hardi sur ce point par ses contemporains (1) ; et par conséquent il a été plus avant qu'eux dans cette voie mauvaise où ils étaient engagés.

Montesquieu a flatté les mœurs de la Régence

(1) Voyez Marivaux (le Spectateur, 8e feuille, Œuv. compl. 1830, page 72).

par la partie romanesque des *Lettres persanes*. Un jeune Persan de qualité, Usbeck, a laissé à Ispahan un sérail gouverné par un eunuque. Toute la correspondance d'Usbeck et de l'eunuque, la peinture des désordres croissants du sérail, la volupté à froid, la sensualité qui se déguise sous les formes de la galanterie, sont la partie de l'ouvrage où Montesquieu a cherché à plaire à ses contemporains. C'est aussi la partie la plus froide, celle dont on se dégoûte le plus tôt. Montesquieu n'a pas senti que son livre n'avait pas chance de vivre par cet endroit ; quatre ans plus tard il donna le *Temple de Gnide*, allégorie fade, sacrifice nouveau aux mœurs du siècle. La Harpe a dit que dans ce petit ouvrage Montesquieu était "un aigle qui voltigeait dans des bocages" ; il faudrait ajouter : dans des bocages d'opéra.

Mais en faisant de tels ouvrages, Montesquieu n'a pas seulement manqué de goût ; il a excité les mauvaises passions de son siècle. Ainsi le même homme songe à réformer la société, c'est là la bonne et la grande pensée de son livre et de sa vie, et il ajoute à la corruption des mœurs : il écrit sur la justice cette lettre admirable : " La justice est éternelle, et ne dépend point des conventions humaines et quand elle en dépendrait, ce serait une vérité terrible qu'il faudrait se dérober à soi-même.

« Nous sommes entourés d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manières différentes ; les trois quarts du temps ils le peuvent impunément. Quel repos pour nous de savoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur qui combat en notre faveur, et nous met à couvert de leurs entreprises !

« Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous passerions devant les hommes comme devant les lions ; et nous ne serions jamais assurés de notre vie, de notre bien, ni de notre honneur. »

Montesquieu écrit de telles pages qui sont si propres à élever l'esprit, et il travaille à gâter le cœur. Quelle contradiction ! Quelle légèreté !

Disons, pour l'excuser, qu'il n'avait pas conscience de sa légèreté : il n'avait pas, comme les écrivains du siècle précédent, un guide intérieur qui l'empêchât de s'égarer, et l'avertît de ses contradictions. Il n'avait pas cette assiette solide dont on ne sort jamais, et où l'on se retrouve toujours ; des principes fixes et inébranlables, parce qu'ils sont supérieurs à la raison. Voltaire et Rousseau n'ont pas été plus conséquents que lui avec eux-mêmes. Ils pensaient bien, quand ils portaient leurs regards vers l'avenir, et demandaient une réforme générale ; ils

retombaient dans les erreurs du siècle, quand ils voulaient lui complaire, et ne songeaient qu'à leur renommée.

Montesquieu a porté cette même légèreté dans ses jugements sur le règne et le caractère de Louis XIV. On n'avait alors des yeux que pour voir les fautes de Louis XIV, et on était encore trop près de son règne pour en apprécier la véritable grandeur. On ne pensait qu'aux misères et aux disgrâces de tout genre qui en avaient marqué la fin : on faisait au grand roi un crime de la splendeur de sa cour, de ses fêtes, de ses palais ; splendeur qui contrastait cruellement avec les souffrances de ses sujets : comme c'est le propre des écrivains économistes, on reportait ses regards vers la foule, vers le peuple, vers les petits, qui avaient payé si cher la gloire d'un seul homme : et l'on ne voyait pas que Louis XIV ne pouvant tout faire à la fois, avait du moins accompli ce qu'il y avait de plus urgent et ce qu'il y avait de plus grand à faire. Il fallait en effet former une cour polie qui fût la tête de la nation, faire naître des hommes de génie, susciter des chefs-d'œuvre, élever la raison et les sentiments, porter les arts à leur perfection. Alors dans tous les esprits éclairés par ce grand héritage littéraire, se forment des pensées de bien public et d'amélioration sociale. Les vérités descendent à flots

de cette classe supérieure sur les classes de la société qui sont restées dans l'ignorance. Des hauteurs du dix-septième siècle la lumière se répand dans tout le peuple : le niveau de la conscience publique s'élève, et le peuple grandit. Ces bienfaits sont dus à Louis XIV, qui avait formé autour de lui une société d'élite noble et grande, " comme une fon-
(Bossuet) taine publique qu'on élève pour la répandre."
Non seulement Montesquieu n'a pas rendu cette justice à Louis XIV, mais il a fait contre lui des diatribes que rendent plus injurieuses des antithèses travaillées. C'est Usbeck qui parle :

" On lui a souvent entendu dire que de tous les gouvernements du monde, celui des Turcks ou celui de notre auguste Sultan, lui plaisait le mieux, tant il fait de cas de la politique orientale. J'ai étudié son caractère, et j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre : par exemple, il a un ministre qui n'a que dix-huit ans, et une maîtresse (1) qui en a quatre-vingts : il aime la religion, et il ne peut souffrir ceux qui lui disent qu'il la faut observer à la rigueur ; quoiqu'il fuie le tumulte des villes, et qu'il se communique peu, il n'est occupé depuis le matin

(1) Ce n'était pas une maîtresse ; c'était sa femme.

jusqu'au soir qu'à faire parler de lui. Il aime les trophées et les victoires; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il aurait sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui d'être en même temps comblé de plus de richesses qu'un prince n'en saurait espérer, et accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourrait soutenir. Il aime à gratifier ceux qui le servent; mais il paie aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines; souvent il préfère un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes ou lui gagne des batailles: il ne croit pas que la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution des grâces; et, sans examiner si celui qu'il comble de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel; aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avait fui deux lieues, et un beau gouvernement à un autre qui en avait fui quatre." (1)

Voilà le portrait souverainement injuste que Montesq

(1) Montesquieu (Lettre 37). Voyez aussi dans les Pensées diverses, un portrait de Louis XIV tout aussi injurieux.

trace de Louis XIV dans les Lettres persanes: qui croirait que c'est le même homme qui, faisant allusion à l'héroïque résistance de Louis XIV quand il tint tête à toute l'Europe, exprime ainsi son admiration :

« Je ne sache rien de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a régné de nos jours, de s'ensevelir plutôt sur les débris du trône, que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre: il avait l'âme trop fière pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avaient mis; et il savait bien que le courage peut raffermir une couronne, et que l'infamie ne le fait jamais." Il fallait que Montesquieu eût une connaissance bien insuffisante du cœur humain, ou une prévention bien forte contre Louis XIV, pour ne pas voir que tant de grandeur ne pouvait s'unir dans le même homme aux petitesses qu'il lui prête.

(Grandeur et décadence, ch. V)

Un tort encore plus grave de Montesquieu a été sa complaisance pour l'irréligion de son siècle. Les lettres où il a flatté cet esprit d'irréligion ont été relevées comme des titres d'honneur pour celui qui les a écrites, par Voltaire, juge suspect dans cette cause. Montesquieu, dans les Lettres persanes, a parlé de la constitution de l'église, des Saintes Ecritures, et de toutes les croyances chrétiennes, tantôt avec une légèreté scandaleuse,

tantôt avec un respect ironique plus fâcheux encore que les railleries franches. Est-ce une contradiction, est-ce une réparation qu'il faut voir dans ce passage d'un livre plus sérieux, du chef-d'œuvre de Montesquieu, l'Esprit des lois ?

(L. XXIV. ch. 6).

« Mr. Bayle, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la religion chrétienne : il ose avancer que de véritables chrétiens ne formeraient pas un état qui pût subsister. Pourquoi non ? Ce seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très grand zèle pour les remplir : ils sentiraient très bien les droits de la défense naturelle : plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des états despotiques ».

Est-ce là une profession de foi ? Peut-on s'autoriser de ce passage pour dire que Montesquieu était chrétien au fond du cœur ? assurément non ; on peut croire qu'il est resté toute sa vie l'homme du dix-huitième siècle : mais d'ailleurs nous n'avons pas à lui demander compte de ses croyances. Ce que nous pouvons chercher dans ses écrits, c'est l'étude et la connaissance de l'antiquité chrétien

ne; et nous sommes forcés d'avouer que Montesquieu ne connaissait pas le christianisme. Qu'on a lieu de le regretter, quand on lui voit jeter en passant cette pensée profonde sur le christianisme; quand on recueille de sa propre bouche cet aveu que lui a comme arraché l'évidence de la vérité, que le christianisme bien appliqué ferait des nations plus courageuses et plus libres qu'il n'appartient à aucune des formes de gouvernement inventées par les hommes. Voltaire a bien jugé que cette page de l'Esprit des lois relevait bien plus le christianisme que toutes les plaisanteries des Lettres persanes n'avaient pu jeter sur lui de discrédit et de défaveur. Aussi l'attaque-t-il vivement dans son Dictionnaire philosophique, et s'attache-t-il à soutenir la thèse de Bayle, que les chrétiens seraient incapables de se défendre. Marc-Aurèle qui les voyait à l'œuvre sur les champs de bataille, et qui savait par expérience comment les chrétiens bravent la mort, jugeait là-dessus tout autrement que Voltaire:

« L'action de se tenir prêt à mourir ne doit pas venir d'une pure opiniâtreté, mais du jugement comme chez les chrétiens, et s'accomplir après délibération, avec gravité, et pour en persuader les autres, sans faste tragique. » (Marc-Aurèle XI, 3)

Voilà donc ce que Montesquieu a donné

dans les Lettres persanes aux mœurs et aux opinions dominantes de son temps: par la forme romanesque de son livre, il a favorisé la corruption des mœurs; il s'est associé aux satires que tout le monde faisait du gouvernement et de la personne de Louis XIV; il a été plus hardi que ses contemporains dans ses attaques contre la religion? Aussi la langue qui exprime ces opinions d'un jour, ces sentiments passagers et périssables, n'est pas la langue pure et naturelle dont le dix-huitième siècle avait perdu le secret et que Montesquieu lui rendait dans ce livre même, quand il était en possession de la vérité. Soit qu'il revêtit la sensualité des formes de la galanterie, soit qu'il attaquât Louis XIV avec une subtilité qui veut être satirique au moindre risque pour l'auteur, soit qu'il professât pour le christianisme un respect ironique, Montesquieu disait moins ou plus qu'il ne pensait, il voilait à dessein sa pensée, il l'aiguisait et la faisait briller aux dépens de la vérité, il tombait dans le mauvais goût et dans le bel esprit. Jamais Montesquieu n'a pu se défaire entièrement de ce travers: il lui est toujours resté un peu de bel-esprit; il l'avait trop aimé, trop admiré dans sa jeunesse, pour le mépriser tout-à-fait dans son âge mûr: on trouve dans ces pensées diverses, qu'il a épargnées sans doute pour que nous puissions les recueillir, ce

jugement singulier sur Fontenelle : " Fontenelle, autant au-dessus des autres hommes par son cœur, qu'au-dessus des hommes de lettres par son esprit". Aussi Montesquieu a-t-il toujours gardé quelques traces du bel esprit qui l'avait séduit dans Fontenelle. On trouve dans ce qu'il a écrit de plus beau et dans ce qu'il a fait de plus grand le contemporain de Fontenelle, et le compatriote de Montaigne.

Mais ne faisons pas peser sur lui seul la responsabilité de ses défauts : il faut en faire retomber une part sur ceux qui ont applaudi et encouragé ces défauts, c'est-à-dire sur le dix-huitième siècle, sur les contemporains de Montesquieu. Si Montesquieu a critiqué avec injustice le gouvernement de Louis XIV, c'est qu'on était bien aise d'entendre un auteur faire publiquement la satire qu'on se permettait de faire en particulier ; si Montesquieu a peint les mœurs voluptueuses du sérail, c'est qu'on recevait avidement des peintures où l'on se reconnaissait soi-même ; si Montesquieu a parlé du christianisme avec une audacieuse légèreté, c'est que le siècle était tourné à l'irréligion, et qu'on était bien aise de voir imprimer ce que l'on osait penser et ce qu'on osait à peine dire. Le dix-huitième siècle a communiqué sa contagion aux écrivains, plutôt que les écrivains n'ont corrompu

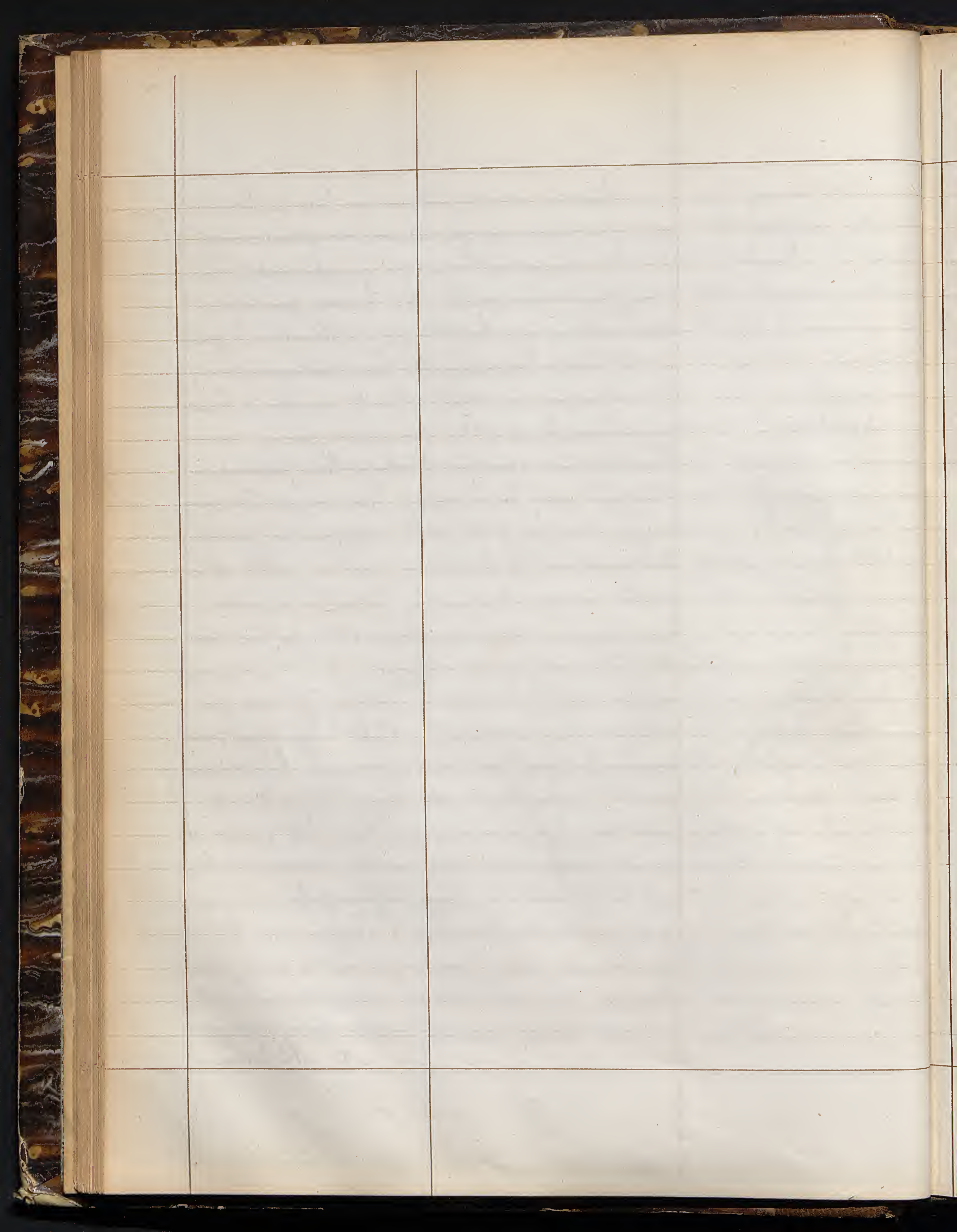
le siècle. Ce sont les mœurs et les opinions dominantes de son temps qui ont inspiré Montesquieu, plutôt que Montesquieu n'a donné le branle à la décadence des mœurs et aux égarements de l'opinion publique. M.r le Comte Portalis, l'un des hommes qui sous l'empire ont travaillé à la rédaction du Code Civil, a bien saisi cette influence du siècle sur les écrivains :

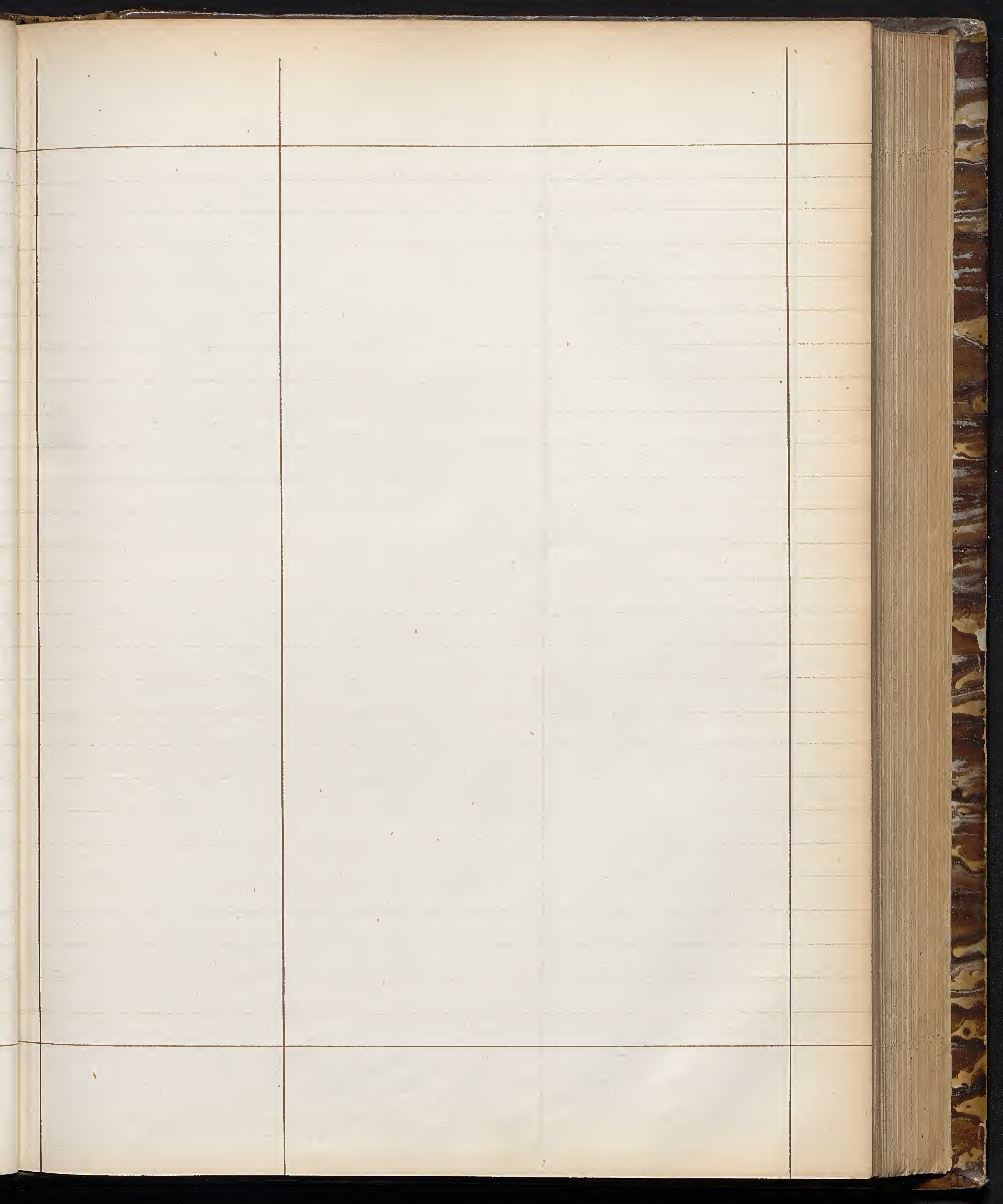
" Ce ne sont point, dit-il, les philosophes qui ont corrompu le siècle ; c'est la corruption du siècle qui a influé sur les philosophes. Les mauvaises mœurs ont précédé les mauvaises doctrines. Ce n'est point l'incrédulité qui a amené le dérèglement, mais le dérèglement qui a amené l'incrédulité. Avant qu'on nous apprît à ne pas croire, nous avions cessé de pratiquer. Le mépris systématique de toutes les idées religieuses n'est venu que pour calmer ceux qui n'étaient plus fidèles à aucune religion : le reproche mérité que l'on doit faire à la plupart des philosophes, est d'avoir été plus disposés à flatter qu'à combattre les vices de leur temps : et cela vient de ce que l'on est en général plus jaloux de plaire ou de dominer que d'instruire.... Quelques-uns osèrent tout.... Ceux d'entre les auteurs qui gardaient plus de mesure, étaient moins mauvais que leurs écrits ; ils cherchaient un moyen facile de se procurer leur subsistance, ou d'obtenir la célébrité. "

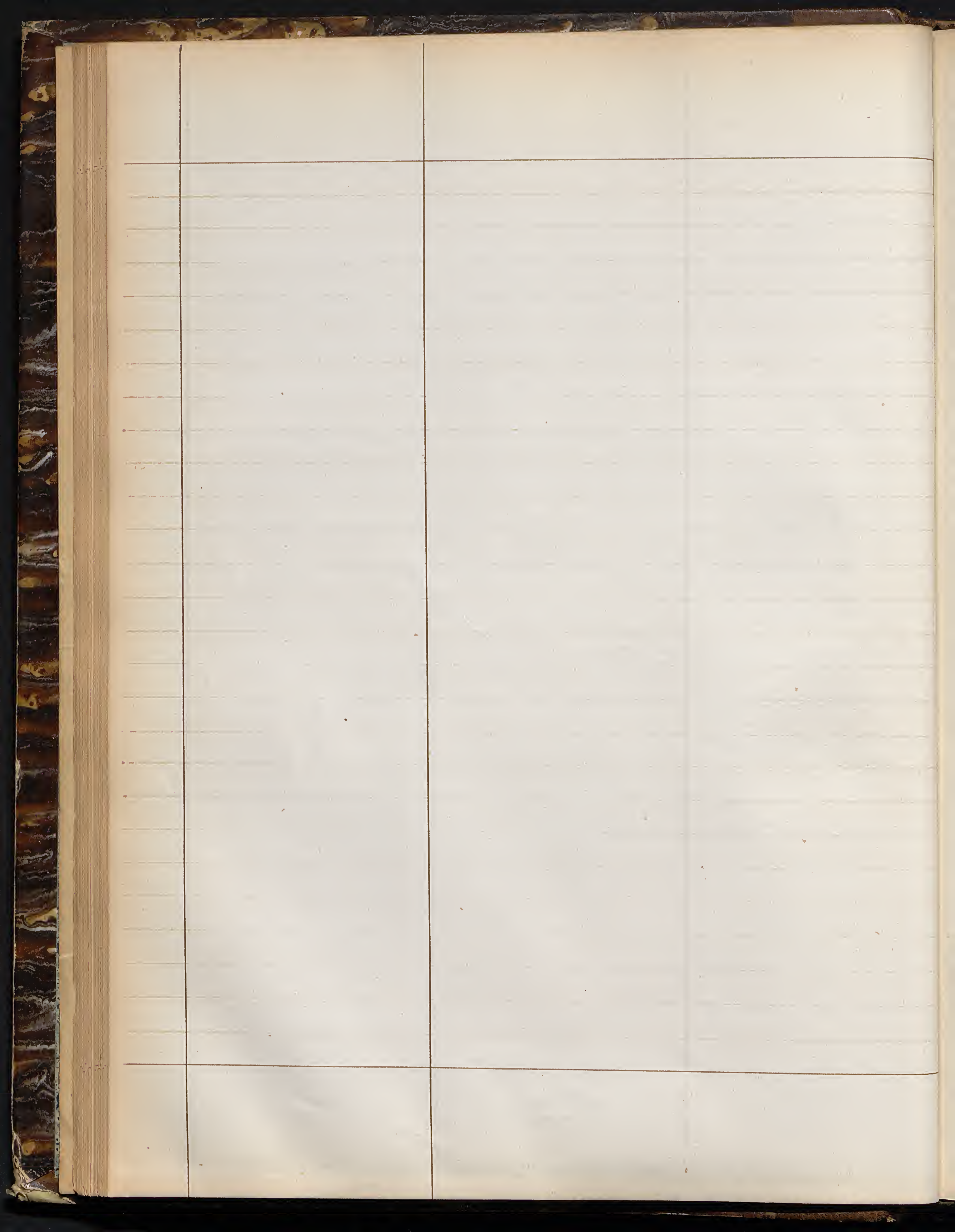
(De l'Esprit philosophique au XVIII.e siècle, Ch. 34.)

Ainsi les écrivains qui nous ont laissé des livres qui maintenant nous paraissent corrupteurs, n'ont été bien souvent que les peintres complaisants de la corruption de leur siècle : les hommes pouvaient être meilleurs que leurs livres ; et s'ils ont eu le grand tort de flatter les passions de leurs contemporains, les contemporains ont eu celui de combler de louanges chatouilleuses et de récompenser par un semblant de gloire ceux qui flattaient leurs passions, et d'engager ainsi les écrivains à leur composer des ouvrages selon leur goût. Montesquieu en particulier avait reçu de la nature une âme noble et grande ; presque toujours la lecture de ses écrits nous suggère des pensées élevées ; il a pu dire sans être démenti par ses ouvrages : " J'ai toujours une joie secrète lorsqu'on a fait un règlement qui allait au bien commun." Voilà le généreux sentiment qui règne dans tous ses ouvrages ; le sentiment qui l'a soutenu dans cette longue étude d'où est sorti son chef-d'œuvre, qui lui a fait quitter les sciences proprement dites pour la science sociale ; qui lui a inspiré le beau dessein, selon ses propres paroles, de travailler à laisser après lui les hommes plus heureux que ceux de son âge ne l'avaient été.

A. Méalin







3e Leçon.

Montesquieu.

Lettres persanes (Suite).

Montesquieu.

Lettres persanes (Suite).

Dans la dernière leçon, en nous entretenant de ce que nous avons appelé la mauvaise partie des Lettres persanes, nous aurions pu donner de nos jugements plus de raisons que nous n'avons fait. Les preuves ne nous manquaient pas; nous les avions sous la main; mais il fallait terminer. Nous aurions pu dire surtout, et nous le rappelerons aujourd'hui très rapidement, que dans les pensées anti-religieuses, répandues en grand nombre dans les Lettres persanes, Montesquieu avait été un peu au-delà, même de son temps. Dans la partie romanesque et dans la critique du règne de Louis XIV, il est resté au niveau de la société contemporaine; pour les idées contraires à la religion, il l'a un peu dépassée. Nous aurions pu citer à l'appui de cette assertion un passage très spirituel et très sensé de Marivaux, que nous avons recueilli dans les lettres publiées sous le nom de Spectateur, mais qu'il serait trop long de rapporter en entier. Marivaux y regrette que l'auteur n'ait pas senti " que tout homme qui traite de la religion avec quelque liberté, peut s'y montrer spirituel à peu de frais, et qu'en se jouant, il engage quelquefois un peu trop la

Marivaux (Spectateur, 8e feuil.) Œuv. Compl. 1830 p. 72-73.

gravité respectable de ces matières." Marivaux termine par ces mots sévères : " De l'air décisif dont il parle, on croirait presque qu'il est entré de moitié dans le secret de la création ; on croirait qu'il croit ce qu'il dit, pendant qu'il ne le dit, que parce qu'il se plaît à produire une idée hardie."

Telle fut, en général, l'impression que produisirent les Lettres persanes : elles parurent d'un auteur hardi : c'était avouer qu'il allait au-delà même de son temps.

Mais on est heureux de le reconnaître, il y a dans les Lettres persanes une très bonne partie, et dans cette bonne partie même, encore quelque chose de meilleur. La bonne partie n'est autre chose que la critique de la société contemporaine ; et la meilleure est celle où Montesquieu exprime pour la première fois les vérités de la science sociale, et les vœux de réforme modérée qui sont le cachet et l'honneur de son caractère.

La critique de son temps consiste en un ensemble de traits dirigés contre les mœurs qu'il trouve mauvaises, et dont il se venge par la raillerie et le ridicule. Tantôt elle attaque la société parisienne, à cette époque, et nous en représente la physionomie générale : tantôt elle prend en particulier des types distincts, trace des portraits et nous égaie aux dépens de quelques travers qu'il a choisis habilement dans la foule. Mais il faut le dire, et cela même à la gloire de

Montesquieu, le naturel, le piquant, le vrai de cette partie des Lettres persanes est dû surtout aux principes de la bonne tradition. Si Montesquieu, dans ces moments de verve satirique, retrouve et renouvelle la grande et belle langue du dix-septième siècle, c'est sans doute parce qu'il est écrivain de génie, mais c'est aussi parce qu'il s'inspire aux véritables sources : il a été précédé de La Bruyère.

Toutefois Montesquieu, et nous le montrerons plus tard, a créé une œuvre originale, à laquelle il a imprimé un cachet particulier. Il a compris la critique à sa manière, et d'abord il a eu raison de mettre à la place, ou plutôt sous les traits de ses contemporains, les Français de tout temps, la nation française elle-même tout entière. Un esprit comme celui de Montesquieu, profond et philosophe, ne s'arrête pas à la superficie changeante de la société qui s'agite autour de lui : il recherche, ou plutôt il saisit par une vue de génie, les traits caractéristiques de la physionomie de son peuple : il peint ce qui est durable, et c'est par là qu'il répand l'intérêt sur son œuvre. Dans les Lettres persanes, nous n'avons pas seulement sous les yeux des contemporains de la Régence ; nous voyons passer devant nous des caractères généraux, variés sans doute et modifiés un peu par la variété même des circonstances, mais qui, se retrouvant tou-

jours essentiellement les mêmes, constituent ce qu'on peut appeler les travers de l'esprit français. Montesquieu a-t-il eu la prétention ou même l'espérance de changer ces travers par ses critiques ? cela est douteux. Il n'a pas voulu transformer la société française et lui enlever des défauts inhérents à sa nature, et même à ses bonnes qualités : c'est un avertissement qu'il nous donne ; c'est un miroir qu'il nous présente. Il est toujours utile de se regarder et de se connaître.

Un des traits, par exemple, qui l'ont frappé dans ses contemporains et dans la figure de la nation française c'est la passion dans les querelles littéraires : Aussitôt (Lettre 36) il nous introduit dans un café célèbre, où la question encore contestée des anciens et des modernes, échauffe de part et d'autre les têtes des beaux-esprits. Ailleurs ce sera la légèreté française livrée aux caprices de la mode ; plus loin, la fureur du bel esprit qui fait tant d'écrivains médiocres, et tant d'impertinents qui se croient capables de décider souverainement des choses de l'esprit. Ici Montesquieu se rit de la légèreté avec laquelle on fait les lectures ; là, de la curiosité qui accueille partout en France le moindre des étrangers. Le tableau que Montesquieu en trace est si piquant, que nous ne pouvons nous empêcher de le rapporter ici. Il peint, d'ailleurs, un des caractères fondamentaux

de la nation, aussi vieux qu'elle, et mérite par cela seul d'être cité:

(Lettres persanes, 30)

" Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfans, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait. Si j'étais au Spectacle, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin jamais homme n'a été tant vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: " il faut avouer qu'il a l'air bien persan". Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu".

Voilà un tableau piquant, plein de vie et de vérité: qui n'a été le témoin de cette curiosité française, qui poursuit les étrangers, moins pour connaître ce qu'ils valent, moins pour augmenter les connaissances qu'on veut avoir du cœur humain, que pour remarquer l'étrangeté bizarre de leur costume ou de leurs habitudes, se donner le plaisir d'une

comparaison toujours flatteuse pour celui qui la fait, et s'égayer aux dépens des prétendus ridicules que nous leur découvrons. Et ce tableau est vrai, non parce qu'il peint la légèreté et la curiosité frivole des premières années du dix-huitième siècle, mais parce qu'il met en lumière un trait caractéristique de notre nation; il est vivant, par l'observation exacte de ce qu'il y a de permanent et d'incorrigible dans les défauts du caractère français; et si Montesquieu le traçait avec vérité à cette époque, il eût pu, encore de nos jours, sans changer beaucoup ses couleurs, le présenter à nos yeux comme notre fidèle image. César déjà l'avait précédé dans cette peinture, et avait consacré une place dans ses Mémoires au portrait d'un de nos travers nationaux. Voici comment, dans son style simple, poli et spirituel à peu de frais César s'exprime sur le compte de nos aïeux:

« C'est en Gaule un usage de forcer les voyageurs, qu'ils le veuillent ou non, à s'arrêter, et de les interroger sur ce qu'ils savent, ou ont entendu dire de chaque chose. Dans les villes, le peuple entoure les marchands; il faut qu'ils déclarent de quel pays ils viennent, ce qu'ils y ont appris. » (1)

(1) Est autem hoc Gallicæ consuetudinis uti et viatores, etiam invitos, consistere cogant, et quod-

Les Français sont-ils changés depuis le temps de César ? Montesquieu ne s'en est pas aperçu : et la satire du vainqueur des Gaulois conviendrait encore aujourd'hui aux petits-fils de ses vaincus.

De ces traits généraux qui composent la physionomie générale de la société et de la nation françaises, nous passons naturellement aux portraits particuliers, collectifs, sous lesquels Montesquieu a personnifié des travers qui étaient communs autour de lui, en leur donnant une existence distincte et détachée. Quoique certains de ces portraits appartiennent en propre au temps qui en a fourni les originaux, à bien les considérer cependant, ils sont presque tous de tous les temps, et nous peignent l'homme et le Français à tous les âges. Il y a bien un certain costume, un air même qui attachent ces ridicules personnifiés plus particulièrement à l'époque de Montesquieu ; Montesquieu les a vus de ses propres yeux, et il en a enrichi son ouvrage : mais ils sont humains avant tout, Français par l'espèce, et nous reconnaissons en eux bien des gens que nous nommons tout bas.

---

quisque eorum de quaque re audierit aut cognoverit, quærant : et mercatores in oppidis vulgus circumsistat, quibusque ex regionibus veniant, quasque ibi res cognoverint, pronunciare cogant. (César, de bello Gallico IV, 5).

Voilà ce qui fait l'intérêt des Lettres persanes : l'à-propos dans une vérité déjà ancienne et de tous les temps. Mais l'étude de cette partie des Lettres prend un nouvel intérêt, si l'on se donne le plaisir de voir comment Montesquieu, en suivant la tradition de La Bruyère, a fait des portraits analogues, en même temps qu'originaux ; et si on se demande quelles ont été les différences entre les portraits des deux auteurs, et ce qui distingue leurs deux talents. Écoutons-les donc tous les deux sur les sujets où ils se sont rencontrés. La Bruyère parle le premier :

(De la Société et de la Conversation. 9)

"Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi : c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une Cour du Nord ; il prend la parole et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent : il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire : il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui lui sont arrivées il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. "Je n'avance, lui dit-il,

je ne raconte rien que je ne sache d'original, je l'ai appris de Séthon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : c'est Séthon à qui vous parlez lui même, et qui arrive fraîchement de son ambassade."

Voici comment Montesquieu a essayé, après La Bruyère, de tracer son portrait du Décisionnaire:

(Lettres persanes, 72).

"Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du temps, il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper et je dis en moi-même : il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse; mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés sur l'autorité de MM. Tavernier et Chardin. Ah! bon dieu! dis-je en moi-même, quel homme est cela! Il connaîtra tout

à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi. Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler et il décide encore."

Voulons-nous poursuivre les rapprochements afin de préparer la comparaison et d'assurer notre jugement ; prenons chez tous les deux les portraits du Directeur. Le sujet était délicat, dangereux même, touchant aux choses les plus graves et les plus respectables ; et cependant l'abus était évident, le ridicule frappait les yeux : voici comme La Bruyère s'en ouvre à son lecteur :

(Des Femmes, 42).

" J'ai différé à le dire, et j'en ai souffert, mais enfin il m'échappe, et j'espère même que ma franchise sera utile à celles qui, n'ayant pas assez d'un confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs directeurs. Je ne sors pas d'admiration et d'étonnement à la vue de certains personnages que je ne nomme point. J'ouvre de fort grands yeux sur eux, je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille ; je m'informe, on me dit des faits, je les recueille ; et je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connaissance de l'homme, à la science de la religion et des mœurs, présument que Dieu doive renouveler en nos jours la merveille

de l'apostolat, et faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples et petits esprits qu'ils sont, du ministère des âmes, celui de tous le plus délicat et le plus sublime; et si au contraire ils se croient nés pour un emploi si relevé, si difficile, accordé à si peu de personnes, et qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talents naturels et suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

" Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carosse dans une grande ville, et à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et à ménager pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains; je vois bien, encore une fois que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte du soin des âmes, et semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs."

Tel est le portrait du Directeur dans La Bruyère, plein de vivacité et de mordant, mais cependant plein de réserve, surtout au commencement.

Montesquieu est moins circonspect : voyez comme il entre en matière :

(Lettres Persanes, 48)

"Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle, comment a-t-il un habit si lugubre, avec un air si gai et un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un prédicateur, et qui pis est, un directeur. Tel que vous le voyez, il en sait plus que les maris ; il connaît le faible des femmes : elles savent aussi qu'il a le sien. Comment ! dis-je, il parle toujours de quelque chose qu'il appelle la grâce ! Non pas toujours, me répondit-il ; à l'oreille d'une jolie femme, il parle plus volontiers encore de la chute : il foudroie en public ; mais il est doux comme un agneau en particulier. Il me semble, dis-je, qu'on le distingue beaucoup, et qu'on a de grands égards pour lui. Comment ! si on le distingue ! c'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée : petits conseils, soins officieux, visites marquées ; et dissipe un mal de tête, mieux qu'homme du monde ; il est excellent."

Après la lecture de ces différents morceaux détachés des deux auteurs, n'est-il pas facile de juger ce qui distingue La Bruyère de Montesquieu ? Dans Montesquieu, on a pu le voir, la peinture

est plus libre : elle a une manière plus aisée, des couleurs plus riantes et plus gaies. Dans La Bruyère, le tableau a plus de gravité, plus de force, plus de sérieux, mais il manque du charme qui caractérise Montesquieu, l'aisance et la gaieté. A quoi attribuer cette différence de ton sur un sujet aussi semblable ? Montesquieu ne fait des portraits de ce genre que par hasard : il n'est pas, comme La Bruyère, peintre de portraits en titre, et si je puis dire ainsi, de profession. Il ne fait pas, comme son devancier, de son ouvrage un recueil de peintures et de portraits : il ne fait pas enfin, toujours la même chose ; et voilà pourquoi il a plus de naturel, d'aisance et de grâce. La profession, il faut l'avouer, même celle de La Bruyère, touche un peu au métier : elle va presque toujours un peu au-delà de la simplicité et de la sobriété de l'art. L'écrivain qui fait profession d'un genre ne pense qu'à ce genre, aux moyens de le faire valoir, aux habitudes qu'il lui impose. Il se met à l'affut des sujets, puis, quand il en a saisi un, il le caresse trop ; dans la crainte d'omettre aucun détail précieux pour le genre, il charge le tableau, et se guinde un peu dans cette préoccupation. Montesquieu, au contraire, n'est point préoccupé : il jette les yeux autour de lui, sur la société contemporaine. Un original passe,

dont les travers le frappent : il s'en égaie, le peint par ses côtés les plus saillants, et le place dans son ouvrage pour égayer le sujet, et non pour instruire le lecteur.

Mais aussi, par compensation, il faut l'avouer, ce qui manque à Montesquieu, c'est l'accent convaincu et pénétrant de l'honnête homme. Dans La Bruyère les vices, les travers, les ridicules même rencontrent un homme de bien qui a des règles de morale très arrêtées et très sévères. Montesquieu, personne ne le nie, est un homme de bien ; c'est un honnête homme, mais il n'en a pas l'accent, parce qu'il n'en a pas ici les principes! Les Lettres persanes sont un ouvrage d'à-propos et de circonstance : elles ne sont pas le résultat d'une conviction. Les ridicules font rire Montesquieu, et il veut aussi en amuser son lecteur. Mais il n'éprouve pas le sentiment pénible que le mal, quel qu'il soit, inspire au cœur de l'homme de bien.

L'accent de La Bruyère, surtout quand il parle des Directeurs, est profond, convaincu, sincère : on le voit, il a long-temps réfléchi, il a vivement senti à ce sujet. Ce n'est point une boutade, ni la saillie vive d'un esprit moqueur qui a saisi tel ou tel ridicule. Esprit religieux, plein de respect pour les choses de la religion, il a long-temps suspendu sa colère ; il a eu des hésitations, et il en a souffert : son cœur d'-

honnête homme, à l'esprit droit, au bon sens, se révoltait contre un abus; mais il a différé, parce qu'il parle au nom de la vérité, au nom du bien, et non dans un intérêt d'amour-propre passager. Aussi, quand il éclate, son ton ému pénètre profondément dans le cœur, et, avant d'amener le sourire sur les lèvres, répand en notre âme de salutaires instructions.

Il y a en outre dans Montesquieu des portraits qui lui sont personnels; soit qu'on ne les trouve pas dans La Bruyère, comme celui de l'Homme à bonnes fortunes (Lettres persanes, 48); soit que le type, déjà présenté dans les Caractères, se modifie en passant dans les Lettres persanes, sous l'influence de circonstances différentes, et y prenne de nouveaux développements. Ainsi, par exemple le portrait des Nouvellistes. Chez La Bruyère le Nouvelliste colporte surtout les bruits littéraires : "Le devoir du nouvelliste est de dire : il y a un tel livre qui court, et qui est imprimé chez Cramoisy, en tel caractère; il est bien relié et en beau papier, il se vend tant : il doit savoir jusques à l'enseigne du libraire qui le débite : sa folie est d'en vouloir faire la critique." Il s'occupera bien aussi, mais très peu, de politique : "le Sublime du Nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique." Le Nouvelliste de Montesquieu s'est agrandi

(Des ouvrages de l'esprit, 33).

et a pris des proportions plus importantes : très inutile à l'État, il en discute cependant tous les intérêts ; s'occupe des projets et des mystères du gouvernement ; la guerre surtout fournit aux nouvellistes l'occasion de déployer toute leur sottise : " Ils conduisent un général par la main ; et, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. Ils font voler les armées comme les grues, et tomber les murailles comme des cartons ; ils ont des ponts sur les rivières ; des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlants ; il ne leur manque que le bon sens."

(Lettres persanes. 130).

Voilà un portrait original, créé par Montesquieu, et qui n'était vrai qu'à l'époque de Montesquieu : il est sans doute en germe dans La Bruyère ; mais les circonstances ont changé, ont permis à ce travers de se développer et de prendre un air plus important. Le portrait a changé aussi et est devenu une création dans les Lettres persanes.

Toutefois, remarquons le bien pour une dernière fois, et ne craignons pas de le dire : dans ces traits qui peignent le caractère français en général, et dans ces portraits particuliers, Montesquieu n'a pas trouvé lui seul sa voie ; il l'a suivie, en maître et en écrivain de génie ; mais il avait été averti, guidé par La Bruyère, et forcé par le génie même de

La Bruyère, de se souvenir de lui en quelque sorte et de l'imiter. Dans le genre des Caractères, en effet, les chefs-d'œuvre sont de ceux qu'on imite le plus : on n'imite pas une tragédie, on n'imite pas l'Histoire universelle : ce sont des créations qui portent leur cachet propre et ne transmettent à personne leur originalité. Le champ, d'ailleurs, où elles ont fleuri est si vaste qu'il y a place encore pour de nouvelles. Le genre de La Bruyère, au contraire, est plus borné ; les limites en sont plus restreintes, et les formes plus arrêtées. Si l'on n'entre par le premier dans cette sorte d'ouvrages littéraires, on risque d'y perdre son originalité : l'imitation y est presque nécessaire, tant elle s'impose avec force, et tant elle vous enlève toute votre liberté.

La meilleure partie des Lettres persanes est, nous l'avons dit, celle où Montesquieu exprime pour la première fois les vérités de la Science sociale, et les vœux de réforme modérée qui inspireront plus tard son grand ouvrage de l'Esprit des Lois. Cette très bonne et excellente partie embrasse toutes les réflexions neuves et sages, toutes les vues ingénieuses et profondes que la constitution de la Société et le désir de voir cette société s'améliorer, suggèrent à Montesquieu. Ce sont des théories de la science sociale, ce sont, je le répète, de simples vœux de

réforme. Chez Montesquieu, en effet, il n'y a pas d'opposition : ce ne sont point des ouvrages de polémique que les siens : non, il voit les choses de haut, il ne s'y mêle point. Cependant, comme il écrit un roman, comme il veut plaire avant de convaincre, il se sert tour à tour de tous les personnages du roman pour mettre en scène les grandes idées, les nobles passions, les dangereuses illusions même qui ont inspiré le dix-huitième siècle.

Les plus graves questions sont abordées par l'auteur : celle de la population, par exemple, et des causes qui l'augmentent ou la diminuent ; les lois, la religion, les colonies et tous les intérêts qui se rattachent à cette question si importante. La confusion des lois françaises attire aussi l'attention de l'écrivain ; il semble pressentir cette unité qui fait la force et la gloire de notre nation. La justice dans son application lui inspire de très grandes et très belles paroles ; il réclame la proportion des délits et des peines, cette proportion qui est, dit-il, comme l'âme des états et l'harmonie des empires. Pensée éloquente et profonde ! L'âme des états n'est-elle pas en effet le consentement des coupables à la peine qui les frappe, et la sanction morale par laquelle ils se condamnent eux-mêmes à une réparation légitime proportionnée au tort qu'ils ont fait à la société ? Or, quand les coupables peuvent-ils consentir à un châtiment qui les attaque dans

leur honneur, dans leur liberté, dans leur vie, et qui cependant est la garantie de l'état contre eux, si ce n'est quand cette garantie repose sur des conditions équitables, et qu'entre les deux parties il y a égalité de dommage et de peine?

(Lettres persanes, 122). Montesquieu revendique aussi la liberté qui attire les étrangers par l'opulence qui la suit toujours; l'égalité des citoyens, « qui produit ordinairement l'égalité des fortunes, et porte l'abondance et la vie

id. 85 dans toutes les parties du corps politique. » Il désire encore la tolérance religieuse, agrandie, consacrée et devenue un droit politique à la révolution de 89; cette tolérance qui comprend si bien les intérêts de la vraie religion et favorise en même temps ceux du prince et de l'état, par l'émulation qu'elle excite entre les différents cultes tolérés. Admis l'un à côté de l'autre, et comme en présence, surveillés réciproquement entre eux par une rivalité généreuse, ils perfectionnent la morale et la pratique des devoirs, et donnent au pays de vertueux citoyens. Dans cette réclamation faite en faveur de la tolérance religieuse, Montesquieu n'est pas cependant partie assez intéressée. Il ne voit la chose que par le côté civil, et à cause des bienfaits politiques qu'un tel changement pourrait amener. Aussi il laisse percer à son insu une certaine indifférence. Mais cependant s'il

s'est contenté de prêcher la tolérance et de la demander au point de vue civil, comme une source de prospérité publique ; s'il n'a pas cherché dans cette division des croyances, et dans ces différences de culte le dessein de la providence, toutefois en prononçant le mot d'émulation il a dit le vrai mot ; il a vu, ou entrevu du moins le secret, et c'est beau à lui d'avoir assez espéré de la vertu pour se promettre de ce contact des mœurs plus sévères, et le bonheur de l'état.

Malheureusement à côté de ces pages qu'on voudrait citer tout entières, si le temps nous le permettait, Montesquieu, même dans les meilleures intentions, tombe dans de graves erreurs : par exemple, sur la question du divorce, qu'il ne réclame pas, comme on l'a fait de nos jours au nom de la moralité, mais qu'il croit nécessaire à l'accroissement et au développement des races. Il le demande aussi au nom du bonheur de l'homme, pour qui le mariage sans le divorce devient un esclavage éternel, plein de dégoûts, d'amertume, et stérile. Il voit surtout dans le mariage le moyen de propager l'espèce humaine et de satisfaire un des besoins de notre nature : quand le but est atteint, quand le désir est satisfait, le mariage a fait son office et doit ou peut au moins être brisé. Une nouvelle union se forme qui donne à l'état de nouveaux membres, et à l'homme de nouveaux

(Lettres persanes, 116)

plaisirs. Illusion : désir indiscret et impatient du bonheur qui nous échappe, et que Montesquieu croit trouver dans le changement et la variété ! Eh quoi ! sans parler ici des vraies joies d'un mariage chrétien, indissoluble, l'homme même qui souffre dans ces liens qu'il ne peut dénouer, mais qui remplit son devoir selon la conscience, jusqu'au bout, fidèle à sa femme, dévoué à ses enfants, ne donne-t-il pas un exemple fécond et salutaire ? Espère-t-il fuir jamais l'imperfection humaine qui fait son malheur ? Le mariage est un état laborieux, où l'homme subit son épreuve, comme dans tous les états de la vie. S'il y cherche le plaisir, il se trompe, et c'est alors qu'il court risque d'être malheureux. En le remplissant avec courage, jusqu'au dernier jour, il a la vraie connaissance de ses intérêts, et une idée vraiment morale de sa destinée.

Quand Montesquieu considère en outre la prohibition du divorce comme une des causes de la dépopulation des états, il se trompe tout à fait. Il n'a qu'à considérer sans beaucoup d'attention le développement de la race dans le pays où le divorce est défendu, et la statistique le réfutera par des résultats évidents et irrévocables. Quant à l'Angleterre à laquelle il semble avoir pensé, le divorce autorisé par les lois y est considéré comme une vente de la

femme par son mari, et tellement méprisé par l'opinion publique, qu'il est excessivement rare : et cependant dans quelles proportions la population s'est-elle augmentée !

Outre ces réflexions politiques et morales répandues dans le cours de l'ouvrage, il y a dans les Lettres persanes, des lettres tout entières où l'on peut voir déjà le Montesquieu qui doit écrire le livre de la Grandeur et décadence des Romains, et mettre le comble à sa gloire par le grand ouvrage de l'Esprit des lois. Il en est une surtout qui nous montre quelles études préoccupaient alors notre écrivain, et quelles vues il avait déjà conçues sur l'histoire des peuples et la politique des empires. Il se figure dans une bibliothèque composée entièrement de livres d'histoire : il les passe successivement en revue, et résume par quelques traits pleins de génie l'histoire, le caractère et les destinées du peuple dont il a le nom sous les yeux.

(Lettres persanes. 136).

C'est ainsi qu'il dit : " Là ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire romain qui s'était formé des débris de tant de monarchies et sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitaient parurent tout à coup, l'inondèrent, le ravagèrent, le dépecèrent et fondèrent tous les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étaient

point proprement barbares, puisqu'ils étaient libres; mais ils le sont devenus depuis que soumis pour la plupart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la raison, à l'humanité et à la nature."

Il ajoute en parlant de l'Allemagne, ces paroles profondes: "Vous voyez ici les historiens de l'empire d'Allemagne, qui n'est qu'une ombre du premier empire, mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre que la division n'a point affaiblie; la seule, je crois encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes, et qui lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites."

Mais surtout où il est admirable de sagacité et de pénétration, de justesse dans les vues et de précision dans la pensée, où il révèle déjà l'auteur de l'Esprit des lois, c'est dans ce jugement qu'il porte sur la nation et la constitution anglaise: "Ce sont ici les historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde et de la sédition; le prince toujours chancelant sur un trône inébranlable; une nation impatiente, sage dans sa fureur même, et qui, maîtresse de la mer (chose inouïe jusqu'alors) mêle le commerce avec l'empire."

Tel est Montesquieu, rempli déjà du pressen-

timent de ses ouvrages et s'essayant, dans un livre frivole, à comprendre et à juger les empires.

Mais Montesquieu n'est pas seulement un critique spirituel et gai, un philosophe aux idées justes et neuves, aux réformes utiles et modérées ; il n'est pas seulement encore le futur historien dont les ouvrages sont la gloire de son siècle : il est, dans les Lettres persanes même, déjà un homme de génie, déjà un grand écrivain. C'est l'esprit français lui-même exprimant sur la science sociale, les premières vérités, les premiers principes que les temps modernes aient entendus ; car c'est un fait vraiment remarquable, que le propre de la littérature française a été de personnifier l'esprit français lui-même dans chacun des grands écrivains qui l'ont honoré. Dans notre pays le génie n'est pas une puissance surnaturelle qui tombe du ciel, plane au-dessus des esprits et leur demeure étrangère, en même temps que supérieure. Au contraire, le génie, c'est la nation inspirant un grand talent, pour exprimer par sa bouche, ses besoins, pour constater dans ses œuvres, ses progrès. La nation sent, pense, mais elle a besoin d'un interprète : et c'est le génie qui rend et consacre ses sentiments et ses pensées.

Ainsi Descartes est l'esprit français révélant toute sa puissance à s'emparer des idées abstraites

et à les rendre évidentes, et populaires. Bossuet est l'esprit français révélant tout ce qu'il sait des choses humaines sous l'influence de l'antiquité et du christianisme. Dans Pascal, la nation française a mis son cœur; elle s'interroge avec lui sur la grandeur et la misère de l'homme. Montesquieu vient à son tour, au moment où un monde nouveau d'idées s'ouvre pour le siècle qui commence, au moment où tout ce qui existait est remis en question, livré à un remaniement, au moment enfin où l'esprit français s'ébranle pour faire encore un nouveau pas. Il apparaît, comme à point, pour exprimer dans les Lettres persanes les premiers besoins de ce siècle à peine né: il annonce les volontés de l'esprit français sur le gouvernement, sur la société, sur les grandes questions qui ont agité ce grand siècle. Et en se rendant l'interprète de sa nation, il se trouve être un de ses grands écrivains.

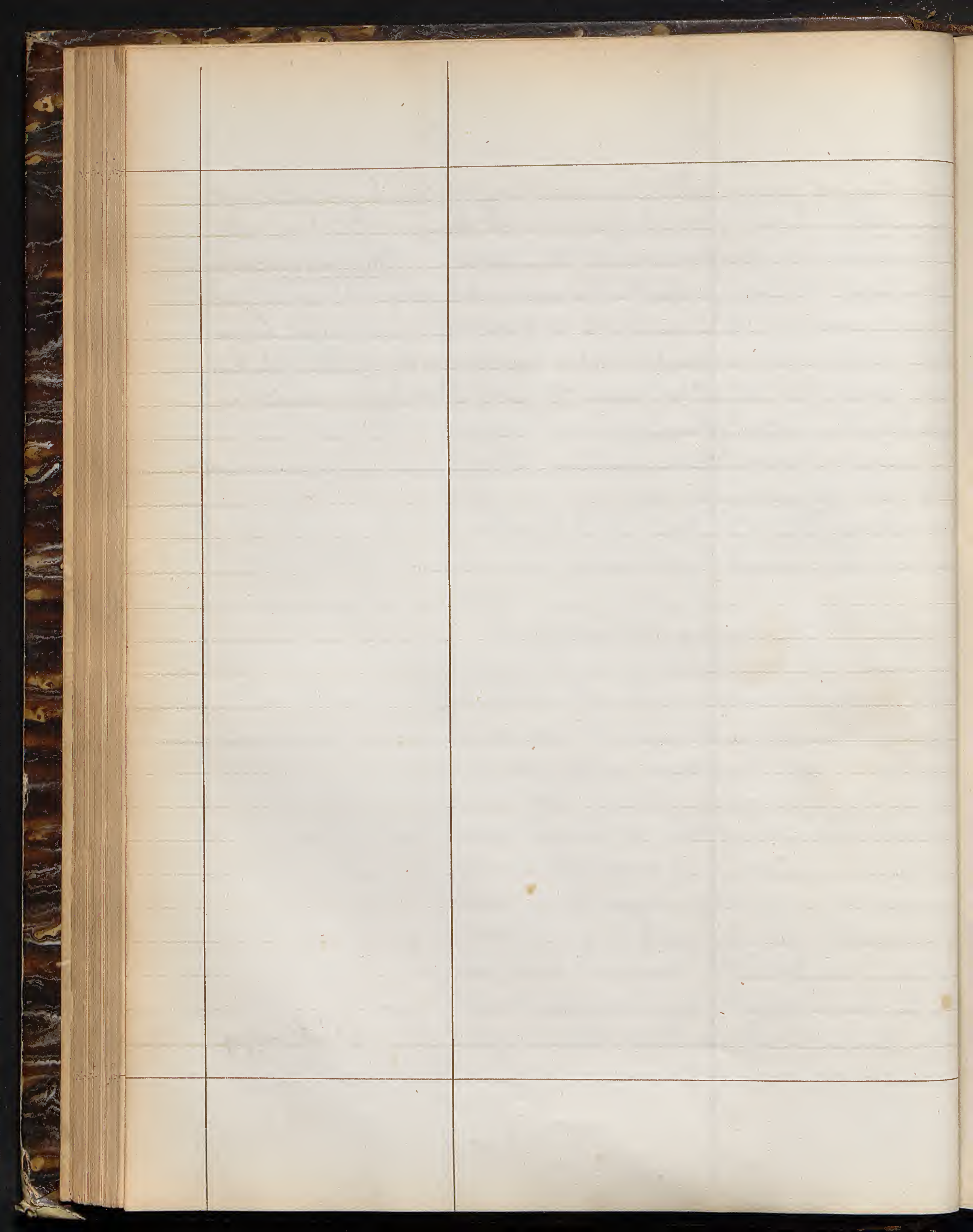
Le style est grand à ce moment comme le sujet qui l'inspire, et il a le caractère particulier des nouveautés sociales qu'il enseigne. Je veux dire que comme les vérités qui sont annoncées dans cet ouvrage, vérités politiques, religieuses, administratives, économiques et industrielles, vérités toutes nouvelles alors et relatives, en quelque sorte, aux circonstances et au temps, n'ont pas la même évidence que les clartés morales, le style n'a pas cette largeur et cette auto-

ité qui conviennent à l'enseignement des grands principes de morale. Il y a souvent, dans les Lettres persanes des doutes ; ils ne sont pas négatifs, j'en conviens ; ils sont, au contraire féconds et provoquent l'esprit à la recherche de la solution. Mais ces vérités, encore douteuses, inattendues au moins, très mobiles, et difficiles à voir dans toute leur étendue, ne se laissent pas exprimer dans une forme definitive. Aussi le style est plutot pénétrant, incisif, animé et piquant : il égaie un sujet trop sérieux et qui eût rebuté les intelligences faibles ; enfin il a rendu populaire une science qui intéresse l'esprit humain, et la société tout entière.

Nous pouvons donc remarquer dans les Lettres persanes, la présence simultanée de trois langues, parlées par le même homme, suivant l'emploi qu'il fait de son esprit : la langue du complaisant de son temps, n'est aussi qu'une imitation du style de son temps : c'est le plus souvent un jargon précieux, qu'on croirait échappé du salon de Madame de Saint-Lambert, digne des beaux-esprits qui s'y pressaient, et dont il ne dépasse pas le niveau. Mais dès que Montesquieu, secouant le joug de l'époque, s'en fait l'adversaire et passe à la bonne partie, il se débarrasse en même temps des préciosités : en changeant de rôle, il a changé de ton ; sa langue devient naturelle, agréab

pleine de verve et d'esprit, et dans les portraits, il s'élève à la hauteur de La Bruyère. Enfin, dans cette dernière et très bonne partie des _Lettres persanes_, quand, inspiré du bon esprit philosophique, il exprime pour la première fois les vérités de la science sociale, les nouveautés durables, comme nous les appelerons plus haut, il est écrivain de génie; il développe et enrichit la langue.

E. Montigny.



4e. Leçon.

De l'histoire au XVIIe. siècle.

Voltaire. _ Histoire de Charles XII.

De l'histoire au XVIIe siècle.
Voltaire. – Histoire de Charles XII.

L'Histoire de Charles XII par Voltaire fera le sujet de cette leçon. C'est le second ouvrage en prose, au dix-huitième siècle, qui porte les marques de ce que j'ai appelé le bon esprit philosophique. L'histoire, Messieurs, voilà encore une des nouveautés durables du dix-huitième siècle. On peut dire à l'honneur de ce siècle qu'il est le premier qui ait compris, et qui ait réalisé dans une certaine mesure, l'idéal que nous nous faisons de l'histoire. Cet idéal est complexe : tâchons d'en déterminer quelques traits.

A nos yeux, le vrai principe de l'histoire, ce qui en est l'âme, c'est la vérité. Et tout d'abord, il ne s'agit pas de la vérité abstraite, de la vérité philosophique : il s'agit de l'authenticité des choses et des personnes dans l'histoire. Il s'agit des faits, non tels qu'ils ont dû arriver, mais tels qu'ils sont arrivés : des personnages, non tels qu'ils ont pu être, mais tels qu'ils ont été. Il s'agit encore, mais sans tomber dans la minutie, de certaines singularités, utiles, nécessaires, qui font que tout en restant conformes à la nature humaine en général, les personnages nous apparaissent néanmoins sous des traits particuliers.

La vérité dont il s'agit est donc à la fois générale et singulière : elle peint l'homme en général, et les hommes en particulier.

Mais cette vérité exclut-elle la vraisemblance ? je ne le pense pas. La vérité historique ne peut se passer de la vraisemblance : et par vraisemblance j'entends l'idée que nous nous faisons des choses, d'après notre bon sens, d'après notre cœur aussi : cette idée qui fait que nous concluons que tel événement a dû se passer de telle manière, qu'un personnage placé dans telle ou telle circonstance, a dû agir de telle façon et non d'une autre. Seulement la vraisemblance ne doit venir que comme auxiliaire ; elle ne doit être appelée que là où les monuments viennent à manquer, où la vérité fait défaut. Lorsque tous les jalons ont disparu, elle éclaire la route : entre ce qui est comme en deçà, et ce qui est comme au-delà, elle jette pour ainsi dire un pont. La vraisemblance est donc le complément indispensable de la vérité : mais elle exige beaucoup de pénétration et une certaine connaissance du cœur humain.

Voilà ce que le premier le dix-huitième siècle a compris, et ce qu'il nous a préparés à réaliser, je ne dis pas mieux que lui, mais autrement que lui.
Mais les historiens de l'antiquité l'avaient-ils donc ignoré ? Thucydide, Xénophon, Salluste, Tacite n'ont-ils pas connu cette vérité et cette vraisemblance

sans doute : mais, je le dis, et je puis le dire sans risque d'être suspect, chez ces historiens la vraisemblance tient incomparablement plus de place que la vérité. Et cela, pour deux raisons. D'abord, la vérité authentique, sur le gros des affaires, était plus difficile à connaître chez les anciens que chez nous : les documents, d'où naît cette vérité, n'étaient point recueillis, ou étaient peu consultés : tout se passait, se décidait sur l'agora, ou sur le forum, et ne laissait presque aucune trace. Ensuite les historiens anciens ont été tous plus ou moins épris de la beauté des poésies homériques. C'est sur ces poèmes qu'ils ont calqué leurs livres, pour ainsi dire. De là un caractère dramatique donné aux événements et aux personnages ; de là des harangues fréquentes, et qui n'ont jamais été prononcées. Ce caractère dramatique a dominé chez eux ; d'instinct, ils l'ont choisi ; ils se sentaient le droit de disposer les faits sous le jour le plus favorable à l'art, et ils ont usé largement de ce droit. Voilà pourquoi chez eux la vraisemblance tient plus de place que la vérité : ils nous ont fourni, si l'on veut, notre idéal en histoire, mais nous en avons renversé les deux termes.

C'est donc comme un mérite à la fois nouveau et durable, que je signale l'apparition de l'histoire au dix-huitième siècle : de l'histoire reposant sur la

vérité qui ne nous appartient pas, et non plus sur la vraisemblance qui nous appartient trop. Cela suppose dans l'historien une conscience du devoir, qu'il faut remarquer dans le siècle que nous étudions, dans ce siècle qui en a tant ébranlé la notion : et c'est la philosophie chrétienne, alors tant dénigrée, qui a fait attacher ce prix à la vérité, qui l'a fait prévaloir dans l'histoire.

Ainsi, jusqu'à Voltaire, jusqu'au dix-huitième siècle, la France n'a pas eu à proprement parler d'historien, ni d'histoire. Le dix-septième siècle n'avait pas été en cela aussi merveilleux qu'en tout le reste. Cela tient, a-t-on dit, à ce qu'il n'y avait pas alors de liberté pour l'historien. Il y a du vrai dans cette raison. L'histoire en effet ne consistant qu'à penser librement sur les institutions et sur les personnes, où cette liberté manque, il ne peut y avoir d'historien. Mézerai l'apprit à ses dépens. Un jour il avait voulu user de son droit d'historien. Il s'agissait de l'impôt de la taille et de la gabelle. —
C. IV, p. 414. Mézerai était remonté à la source. Il voyait "une invention de juifs" dans cet impôt "qui fait payer si cher l'eau et le soleil, etc". "Colbert donna ordre à Mr Perrault d'aller trouver Mézerai de sa part, et de lui dire que le roi ne lui avait pas donné une pension de 4,000 livres pour écrire avec si peu de retenue ; que ce prince respectait trop

la vérité, pour exiger de ses historiographes qu'ils la déguisassent par des motifs de crainte ou d'espérance; mais qu'il ne prétendait pas aussi qu'ils se donnassent la licence de réfléchir sans nécessité sur la conduite de ses ancêtres et sur une politique établie depuis long-temps, et confirmée par les suffrages de toute la nation." (1)

(Vie de Mézerai).

Un gouvernement aussi jaloux de son autorité, de ses traditions, a pu, on le conçoit, ôter quelques chances à l'histoire, et priver le dix-septième siècle de ce qui eût été sa couronne littéraire. Mais il y a, de cette désertion de l'histoire par le dix-septième siècle, une raison plus solide et plus vraie. C'est que le temps n'était pas venu pour l'histoire et pour la liberté qu'elle exige. La liberté, aussi ancienne que l'homme, n'arrive cependant qu'à son jour, et ne mûrit que dans sa saison. Or, au dix-septième siècle, la liberté politique elle même n'était pas dans les besoins du temps. Il y avait des choses plus pressantes: pour ce qui regarde l'histoire en particulier, il y avait à recueillir

(1) On sait que Mézerai, privé de sa pension, écrivit ces mots sur un sac: "Voici le dernier argent que j'ai reçu du roi; aussi, depuis ce temps, n'ai-je jamais dit du bien de lui."

les documents, à préparer les matériaux, c'est-à-dire qu'il y avait au préalable un immense et indispensable travail d'érudition et de patience. Ce fut l'œuvre des Ducange, des Mabillon, des Lenain de Tillemont, ces pionniers de l'histoire. Ils ont défriché le terrain; et à ce moment, une histoire proprement dite, n'aurait pas valu ces travaux précieux, n'aurait pas eu la même utilité. C'était le nécessaire avant l'utile; et ces travaux ont été nécessaires pour nous faire connaître la vérité.

Est-ce à dire qu'au dix-septième siècle il n'y avait pas eu au moins un acheminement vers l'histoire? N'y a-t-il pas quelques noms à citer? oui, si l'on admet en histoire un second rang. Mézerai tenta de débrouiller le chaos de notre vieille histoire: malheureusement on ne peut guère le louer que de la tentative. Il est exact, mais avec une lenteur, une sécheresse que ne rachètent pas toujours des harangues parfois éloquentes, le plus souvent imaginaires et forcées. Après lui viennent deux historiens mieux connus de Voltaire: Saint-Réal et Vertot, l'auteur de la Conjuration des Espagnols contre la république de Venise (1618) et l'auteur des Révolutions romaines.

(Essai sur les mœurs, &a. ch. 186)
(Siècle de Louis XIV).

Voltaire retrouve le style de Salluste dans cet ouvrage de l'abbé de Saint-Réal. Il l'appelle

un chef-d'œuvre, soit qu'on voie dans cet éloge de l'indifférence, soit qu'il ne vienne que d'une réminiscence classique. Non, l'Histoire de la conjuration de Venise n'est point un chef d'œuvre; il ne faut pas la mettre à côté de celle de Catilina; mais ce n'est pas non plus un ouvrage méprisable. Saint-Réal a de la pénétration: il connaît le cœur humain; l'idée qu'il donne des personnages est abstraite, mais juste. Il y a plus: dans ses Discours sur l'usage de l'histoire, on voit qu'il a entrevu les conditions philosophiques de l'histoire, telles que nous les entendons aujourd'hui: « Le véritable usage de l'histoire, dit-il, ne consiste pas à savoir beaucoup d'événements et d'actions, sans y faire aucune réflexion. Cette manière de les connaître, seulement par la mémoire, ne mérite pas même le nom de savoir: car savoir, c'est connaître les choses par leurs causes... Ainsi, savoir l'histoire, c'est connaître les hommes qui en fournissent la matière: étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes, pour en connaître tous les ressorts, les tours et les détours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux hommes, et les surprises qu'elles font au cœur. » Et ni l'observation ni le langage ne sont d'un homme médiocre.

(Discours sur l'usage de l'histoire. Introduction).

L'abbé de Vertot n'a pas eu sur ce point —

des vues aussi justes que Saint-Réal. Il a eu recours non pas aux sources, non pas aux manuscrits, qui étaient trop rares ou trop difficiles à consulter, mais à des ouvrages connus et de seconde main. Quant à la connaissance des causes, il en fait bon marché. Selon lui, plus les causes des événements sont secrètes, plus elles doivent être tenues pour suspectes: " aussi racontera-t-il les faits, moins comme ils sont arrivés, que comme il croit qu'ils sont arrivés, et il espère " que les lecteurs équitables se contenteront de les savoir comme un homme qui les a étudiés assez long-temps, et sans autre intérêt que celui de la vérité". Cette défiance sur les vraies causes des événements, cette opinion exagérée sur la difficulté de les atteindre, le porta naturellement à les dédaigner. De là cette insouciance pour la vérité; de là cette réponse devenue historique: " Mon siège est fait."

Tous deux cependant ont un caractère commun: c'est de mettre, comme les anciens, la vraisemblance au premier rang. Ils ne repoussent pas la vérité qui s'offre à eux; mais dès qu'il faut l'aller chercher dès qu'elle exige un peu de travail, ils se replient sur eux-mêmes, et y suppléent de leur propre fonds. Tous deux encore nous présentent des personnages parfaitement sensés: il n'y a rien en eux de déraisonnable ni de choquant; mais ils ne sont que sensés

Ils sont conformes à l'idée générale que nous nous faisons de l'homme : mais ce ne sont pas des individus : si j'ose dire, ils ne se singularisent pas. Ils ressemblent en cela aux personnages et aux caractères, tels qu'on les trouve dans les pièces de second ordre. Là aussi les personnages ont bien cette vérité, cette conformité banale avec la nature humaine qui fait que nous les acceptons : ils se tiennent dans une vertu médiocre, dans une modération conciliante, qui nous désarme à leur égard. Mais ils manquent de vie; ils manquent de cette diversité, de cette singularité, qui seule peut donner la vie, la réalité aux types les plus généraux et en faire des individus. C'est l'union, c'est le parfait mélange de cette singularité et de cette vérité générale, qui fait la beauté durable des caractères de la tragédie grecque et de notre théâtre classique : de même que la séparation de ces deux qualités caractérise les ouvrages dramatiques du second ordre. A la fin de la pièce, on ne peut refuser son estime à l'auteur, mais on ne peut s'empêcher de trouver ses personnages morts et glacés.

C'est un peu ce qui arrive pour les écrits historiques de l'abbé de Saint-Réal et de l'abbé de Vertot. En les lisant, assurément on ne songe pas à les contredire. Ils sont sensés : ils ont même une certaine connaissance du cœur humain, frui-

de leur ministère, et de ce noviciat spécial par lequel ils avaient dû passer. Mais encore une fois, ils ne sont guère que sensés. Ils enchaînent les faits, mais cet enchaînement est tout abstrait ; c'est simplement un travail de cabinet. Il est juste, après cela, de signaler entre eux quelques différences. A l'honneur de Saint-Réal, il faut faire cette remarque : c'est que les événements qu'il avait choisis étaient bien particuliers : ses personnages étaient donc très anecdotiques, destinés à être peu connus, si ce n'est des savants ; ce n'était nullement des César ou des Richelieu ; cependant à force de pénétration, de justesse dans les traits, de précision dans les détails, Saint-Réal est parvenu, non pas à échauffer, mais à éclairer, et, dans une certaine mesure, à rehausser ses personnages. D'anecdotiques, ils sont devenus historiques, ils se sont trouvés, pour ainsi dire de niveau avec l'histoire. Vertot a été moins heureux ou moins habile à force de se contenter de la vraisemblance, il a effacé un peu les personnages et les faits ; au rebours de Saint-Réal, il les a fait passer du grand jour de l'histoire dans ce demi-jour de l'anecdote ; il les a tirés dans l'ombre, et comme rapetissés. Cependant Voltaire, rendant justice à Vertot, a dit de lui que c'est un historien "agréable et élégant" (Siècle de Louis XIV.) et ce jugement lui est acquis.

Ce qui a manqué à Saint-Réal et à Vertot, ce n'est donc véritablement pas la liberté de penser; ce n'est pas même une vue originale et des idées justes sur la méthode historique. Ce qui leur a manqué, c'est avant tout le génie.

Ce n'était point là ce qui manquait à Voltaire. Le génie seul aurait suffi pour lui faire sentir, que ce qu'on demandait à l'histoire au dix-huitième siècle, c'était la vérité, et pour la lui faire préférer à la vraisemblance: car je ne sépare pas le génie de la vérité. Toutes les fois qu'il n'est pas offusqué par la passion, le génie, c'est là son caractère, reconnaît la vérité et l'exprime. C'est donc par une vue de génie que Voltaire a préféré en histoire la vérité à la vraisemblance, qu'il y a joint aussi cette utile singularité dont je parlais. C'est là ce qui fait de son Charles XII le premier, si non le parfait modèle de l'histoire, telle que nous la concevons.

Ce monument est assez important par lui-même, il tient un assez haut rang dans l'histoire de notre prose; pour qu'il soit utile de rechercher au milieu de quelles circonstances, dans quelles dispositions d'esprit Voltaire l'a conçu et exécuté. Voltaire, pour ce qui est du goût et des choses de l'esprit, n'a jamais sacrifié, comme Montesquieu, à la mode de son temps. Il n'a pas donné un seul jour dans

(Pensées diverses) ce précieux, qui valut tant de vogue à Fontenelle, qui faisait dire à Montesquieu : "Fontenelle est autant au-dessus des autres hommes par son cœur, qu'au-dessus des hommes de lettres par son esprit." Montesquieu admire Fontenelle et l'imite : Voltaire l'estime et le raille. (1) Ceci déjà le distingue. Seul alors, du moins parmi ceux que le public connaît, il n'est pas atteint par la contagion du précieux : il lui résiste. Et cette résistance à son siècle, au faux goût littéraire de son siècle, honore beaucoup Voltaire ; pour les mœurs, il est vrai, il est de son temps, il dépasse même son temps : Montesquieu, lui, a été en tout de son temps. De plus Voltaire, en littérature, est pour le maintien des vieilles renommées, des vieilles admirations ; il s'en fait le champion. Il est plein de protestations, discrètes mais incisives, contre La Motte, contre Fontenelle ; par là Voltaire est un homme d'opposition au commencement du dix-huitième siècle, et déjà l'on peut pressentir en lui le futur auteur du Siècle de Louis XIV, cette grande protestation en faveur du dix-septième siècle.

(Lettre du 14 avril 1732.) Aussi ne suis-je point surpris de trouver dans sa Correspondance une lettre datée de ce temps, où il s'en

(1) Voltaire a le goût plus sain que Montesquieu. Celui-ci est du Périgord : Voltaire est de Paris.

prime en ces termes à Brossette : " Je regarde ces deux grands hommes (Boileau et Racine) comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage... Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques beaux esprits subalternes qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de Mr. Despréaux le même honneur que les Chapelain faisaient à ses écrits de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que si Mr. Despréaux les eût connus, il les aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très fâché que ces Messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire, qui est un chef-d'œuvre."

Il paraît que ces beaux esprits avaient abusé de la distinction, pourtant si judicieuse, que Voltaire avait faite entre les premiers ouvrages de Boileau et les suivants. C'est ce qui obligea Voltaire à les démentir, on vient d'entendre dans quels termes et avec quelle chaleur. Tels étaient à cette époque ses sentiments sur le dix-septième siècle, sur les deux hommes qui en re-

présentent le mieux la discipline : c'était en quelque sorte l'avouer deux fois, d'abord pour son génie, puis pour les règles immortelles qu'il avait tracées.

7 avril 1829

Pour les anciens, il les lisait : témoin la lettre adressée à Thiériot, en lui renvoyant son exemplaire de Quinte-Curce. Notons l'ouvrage : à la veille d'écrire une Histoire de Charles XII, le modèle était bien choisi : Charles XII n'eut-il pas un faux air d'Alexandre ? toutefois ce goût de Voltaire pour les anciens n'était pas entièrement sain. D'abord il dédaigne les Grecs, et il les dédaigne parce qu'il les connaît peu : il médit de Sophocle, parce qu'il croit mieux faire que lui ; enfin il dénigre ce qu'il ignore. Pour les Latins il n'est pas non plus toujours dans le vrai : il met sur la même ligne Tite-Live, Tacite et Quinte-Curce. Ainsi la tradition chez lui n'est ni complète ni même toujours vraie. Mais si peu qu'il en gardât, c'était encore une règle, un soutien, un frein salutaire, qui devait lui faire respecter et aimer la langue du dix-septième siècle.

Enfin, en écrivant Charles XII, Voltaire pensait à Zaïre. Zaïre, c'est pour lui ce qu'est le Cid pour Corneille : c'est son chef-d'œuvre ; c'est celle de ses créations où il y a le plus de jeunesse, de fraîcheur, d'amabilité, de vérité. C'est la première pièce, dit-il, où il ait osé s'abandonner à toute

1 Préface de Zaïre, à M. de la Roque 1732.

la sensibilité de son cœur ; car il a eu de la sensibilité, un peu mêlée peut-être d'imagination, mais réelle au fond, surtout vers ce temps. Il était donc dans tout l'épanouissement de son talent, dans toute la force de son esprit et la pureté de son cœur ; il était bien supérieur à ce qu'il avait pu être dans la Henriade. Tout entier à l'art et à la gloire, à la vraie, il ne s'était pas encore mépris au point de la sacrifier à son ombre, à la popularité. Ainsi, fidélité au XVII.e siècle et admiration pour Louis XIV ; pour les anciens, tradition incomplète, mais salutaire encore : en troisième lieu, et comme dans le lointain, Zaïre, voilà pour les dispositions d'esprit, les dispositions littéraires de Voltaire, au moment d'écrire Charles XII.

Pour ses dispositions morales, c'est plus délicat : mais je ne crains pas de paraître subtil, en disant qu'elles étaient en rapport avec ses dispositions d'esprit. La preuve en est dans sa correspondance. Le meilleur symptôme d'un bon état moral, c'est de reconnaître sa faute, de se donner tort ; quand on se contente, quand on s'approuve, il y a au fond de cela tant de vanité, tant d'orgueil caché, que, quelques raisons que l'on ait, l'on n'est point dans un bon état de l'âme. Mais se reconnaître après avoir failli, en faire l'aveu, sans affectation,

sans faste, d'un ton humble et pénétré, voilà la marque d'un excellent état de l'âme ; après l'innocence, je n'en connais pas de plus élevé. Or cet aveu, cette confession franche et humble, Voltaire l'a faite un jour. C'est dans une lettre de 1727, date bien voisine, remarquons-le, de l'époque où nous sommes. Il écrit à une de ses parentes, au sujet de la mort de sa sœur :

15 Octobre 1827
(à Mlle Bessières)

" Que puis-je vous dire, Mademoiselle, sur la mort de ma sœur, sinon qu'il eût mieux valu pour ma famille et moi que j'eusse été enlevé à sa place ? Ce n'est point à moi à vous parler du peu de cas que l'on doit faire de ce passage si court et si difficile qu'on appelle la vie : vous avez sur cela des notions plus lumineuses que moi, et puisées dans des sources plus pures. Je ne connais que les malheurs de la vie, mais vous en connaissez les remèdes ; et la différence de vous à moi est du malade au médecin . . . . . -
J'ai fait bien des fautes dans le cours de ma vie. Les amertumes et les souffrances qui en ont marqué presque tous les jours, ont été souvent mon ouvrage. Je sens le peu que je vaux : mes faiblesses me font pitié, et mes fautes me font horreur. Mais Dieu m'est témoin que j'aime la vertu, etc."

Ce sont de rares paroles, et d'un rare accent chez Voltaire. Il ne lui en est pas échappé, qui

soient mieux dans le ton simple et grave du dix-septième siècle : et, je le répète, elles sont l'indice d'un état moral excellent.

Mais n'exagérons pas. Ce qu'il suffit de montrer ici, c'est que Voltaire, même au retour d'un premier voyage en Angleterre, après y avoir fréquenté les Hume et les Bolingbroke, qui ne regardaient la religion que comme une affaire de politique, Voltaire gardait encore quelques restes d'une éducation chrétienne. En 1722, il s'est confessé, et il le raconte sérieusement dans une de ses lettres :

décembre 1723
(Lettre à Mr. de Breteuil)

" Mr. de Gervasi vint et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient près de moi s'en aperçurent et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de Maisons, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait point la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder. Je le fis entrer aussitôt ; je me confessai, et je fis mon testament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. – Après cela, j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poème et à Marianne ; ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. "

Mais nous sommes en 1728 (1), et je ne voudrais pas affirmer qu'il en fût encore là. Je ne voudrais pas dire non plus qu'il eût gardé les sentiments où il était, quand il effaça un passage de sa Henriade, pour mettre à la place un morceau sur les anges gardiens, comme il le raconte lui-même :

(1722) « Je viens de corriger, dans le premier chant, un endroit qui me paraît essentiel. Vous savez que lorsque Henri IV avait déclaré à Henri III qu'il ne voulait pas aller en Angleterre, Henri III lui répliquait pour l'y engager. Tout ce dialogue faisait languir la narration. J'ai substitué une image à cette fin de dialogue. J'ai fait apparaître à mon héros son démon tutélaire, que les chrétiens appellent ange gardien. J'en ai fait le portrait le plus brillant et le plus majestueux que j'ai pu ; j'ai expliqué en peu de vers serrés et concis la doctrine des anges que Dieu nous donne pour veiller sur nous. Cela est à mon avis bien plus épique. »

Mais enfin, pourquoi ces retours vers certaines idées et certains sujets ? Pourquoi ce choix de Zaïre, sujet si chrétien, presque aussi chrétien que celui de Pauline dans Polyeucte ; car c'est aussi

(1) L'Histoire de Charles XII, écrite en 1727 et 1728, parut imprimée pour la première fois en 1731.

le sacrifice d'un amour tendre aux exigences du devoir? Pourquoi de pareilles préoccupations, même trois ou quatre ans après, à la date de 1732, préoccupations, dit-il, qu'il a depuis si long-temps?

Lettre du 25 juin 1732 à Mr. de Formont.

« J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si long temps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre, avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. »

Enfin, et surtout, pourquoi cette lettre au père Porée, son ancien maître, en lui envoyant sa Henriade; lettre plus voisine encore, par la date, de Charles XII?

(1729)

« Surtout, mon révérend Père, je vous supplie instamment de m'instruire si j'ai parlé de la religion comme je le dois; car s'il y a, sur cet article, quelques expressions qui vous déplaisent, ne doutez pas que je ne les corrige à la première édition que l'on pourra faire encore de mon poëme. J'ambitione votre estime, non seulement comme auteur, mais comme chrétien. »

Mais encore une fois n'exagérons pas. Je ne donne pas Voltaire en 1728 comme chrétien. Mais je dis qu'on lui fait tort, si l'on ne reconnaît qu'à ce moment il garde encore quelques débris d'une éducation chrétienne: quelques restes d'impressions, si l'on veut, d'impressions qui vont périr et sans retour,

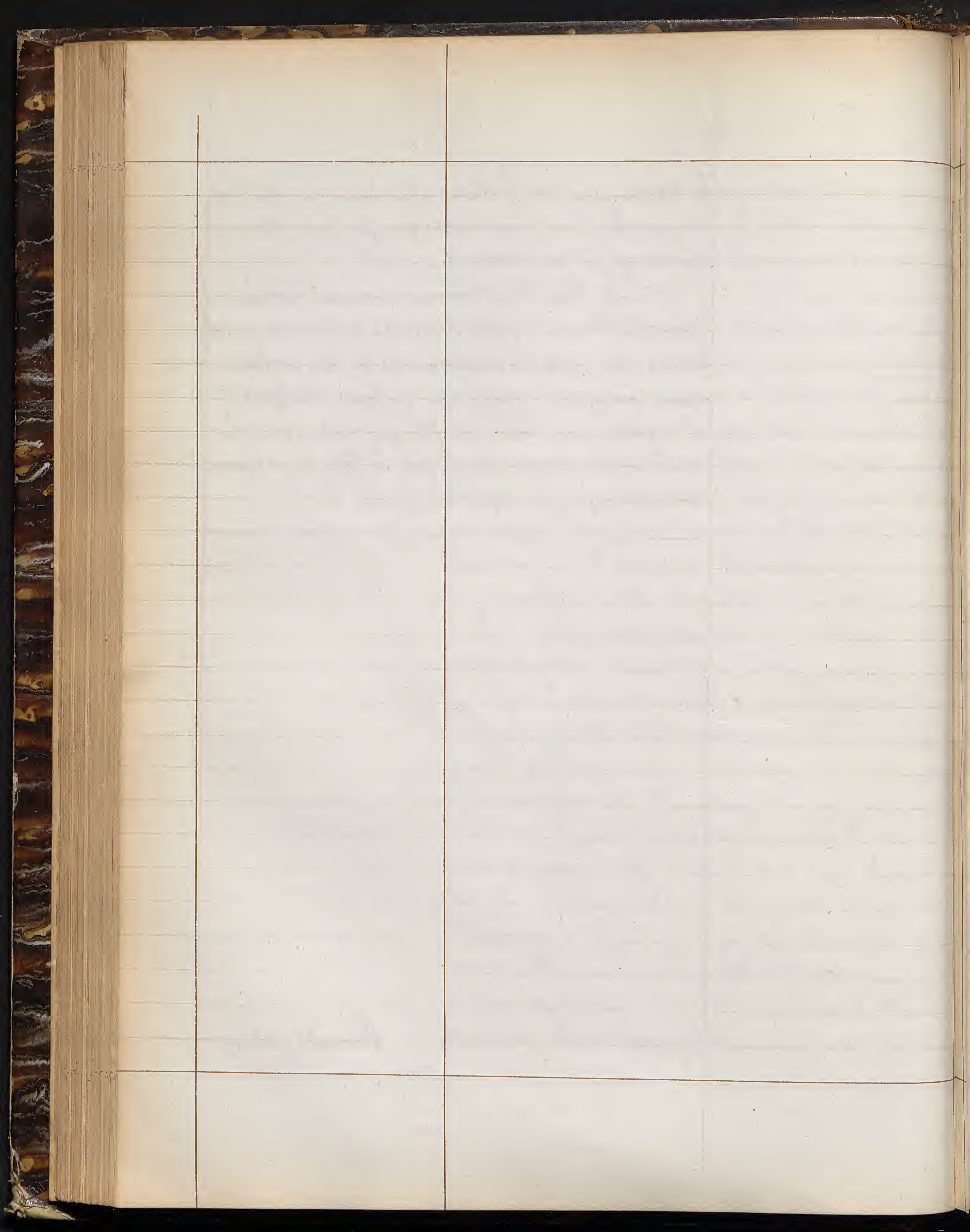
mais enfin qui le maintiennent encore dans un bon état moral, qui le tournent vers les sujets chrétiens, et qui lui donneront de trouver des choses vraies et senties sur le cœur humain.

Voilà quelles étaient les dispositions littéraires, si je puis dire, et morales de Voltaire, en écrivant Charles XII. J'ajoute, pour être juste, que ce n'est peut-être pas là tout Voltaire. Avec de la prévention, même avec de la justice, on pourrait trouver dans sa Correspondance de ce temps, d'autres dispositions et comme un autre Voltaire. Je me suis donc gardé d'exagérer le bon côté, de peur qu'on exagère le mauvais. Mais ce que je maintiens c'est qu'il y avait là les conditions d'un état moral excellent; c'est que ce respect du dix-septième siècle, cette hostilité, discrète sans doute, parce qu'il fallait ménager les hommes, mais résolue contre son temps, ces études faibles, mais salutaires encore sur l'antiquité, enfin ces vestiges d'éducation et de sentiments chrétiens, tout cela formait une tendance générale, une habitude d'esprit, comme un bon air enfin, d'où devait sortir le premier chef-d'œuvre de la prose française au dix-huitième siècle. Ce qui m'attache dans cette Histoire de Charles XII, ce qui la recommande plus particulièrement, c'est qu'elle est l'œuvre comme naïve et pure de Voltaire, de Voltaire aimant le bien, dans toute sa ferveur pour le beau, sans parti pris contre

le christianisme, de Voltaire enfin écrivant au père Porée ces paroles tirées d'une lettre que j'ai déjà citée, et par où je ne puis mieux finir :

" Si Vous Vous souvenez encore, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de Vous toute sa vie, avec la plus tendre reconnaissance et la plus parfaite estime, recevez cet ouvrage avec quelque indulgence ; et regardez-moi comme un fils qui vient, après plusieurs années, présenter à son père le fruit de ses travaux dans un art qu'il a appris autrefois de lui."

Perraud (Philippe)



5.e Leçon.

Voltaire.

Histoire de Charles XII (suite).

Voltaire.

Histoire de Charles XII (Suite).

Il est bon d'étudier la manière dont a été composée et successivement modifiée l'Histoire de Charles XII, et de voir jusqu'à quel point Voltaire a poussé le soin de chercher la vérité. Cela lui fait un très grand honneur, et compense un peu tous les dommages qu'il a causés à la vérité, toutes les fois que la passion lui a fait trouver un intérêt à nier la vérité.

Il y a dans l'Histoire de Charles XII un caractère d'unité qui la fait ressembler en quelque sorte à un poème où tous les détails et tous les faits s'enchaînent; nous éprouvons en la lisant le plaisir que nous procure un poème bien fait, et à ce plaisir s'ajoute celui de savoir que ce grand art de la composition, cette belle unité, n'ont rien coûté à la vérité. Voltaire avait publié la première édition de son ouvrage en 1731, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1778, il ne cessa de retoucher son livre et d'en donner des éditions; dont chacune se faisait remarquer par quelques corrections plus ou moins importantes. C'est ainsi que cet ouvrage, si rapide, si entraînant qu'il a l'air d'avoir été fait d'un seul jet, est en réalité composé de pièces de rapport, mais de pièces

liés entr'elles par la force d'un beau génie.

Comme exemple de ce soin religieux de la vérité dans la composition de cette histoire et de la passion avec laquelle il la poursuivit; on pourrait citer ses questions à Villelongue, et bien des enquêtes ouvertes auprès de tous ceux qu'il croyait capables de lui fournir à cet effet quelques renseignements utiles. Nous n'indiquerons ici qu'une lettre de lui au maréchal de Schullembourg, général habile et célèbre qui après avoir défendu le roi de Saxe et de Pologne, Auguste, contre Charles XII et les Suédois, était passé au service de la république de Venise. Cette lettre est du 15 7.bre 1740. Voltaire y avoue qu'il a été trompé sur les détails de plusieurs événements militaires. "Dans beaucoup d'occasions", dit-il, "j'ai été dans l'erreur. Le temps, comme vous le savez, est le père de la vérité; je ne sais même si on peut jamais espérer de la savoir entièrement". Il annonce qu'il réformera son histoire sur les Mémoires du général, et sur ceux qu'il attend du chapelain de Charles XII. "J'attends avec une extrême impatience", poursuit-il, "le reste des instructions dont vous voudrez bien m'honorer; permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de la marche de Charles XII en Ukraine, de sa retraite en Turquie, de la mort de Patkul:"

Il fit imprimer cette lettre en 1750, avec

cet avertissement en tête:

« On verra par cette lettre quelles peines il faut prendre pour démêler la vérité, avec quelle constance il la faut chercher, se corriger quand on s'est trompé, se défendre quand on a raison, mépriser les mauvaises critiques et demander toujours de bons conseils aux seuls hommes qui peuvent en donner. »

On peut voir, par une comparaison de la 1re édition avec celles qui suivirent, comment Voltaire a bien véritablement fait ce qu'il recommandait, et comment il a eu même le courage de certaines corrections dans un sens tout à fait opposé à celui où le poussaient ses passions de plus en plus vives, ses préventions de plus en plus obstinées. Ainsi, il ne fut jamais, je ne dis pas bienveillant, mais même juste pour l'église; d'ailleurs le gouvernement de deux prélats, Dubois et Fleury, n'avait pas si bien réussi à la France, leur administration n'avait pas été si brillante, que l'on ne pût trouver là matière à de nouvelles et presque justes défiances à l'égard des prêtres ambitieux et se mêlant de régir les états. Sous l'impression de ces deux ministères, le premier vraiment honteux par ce qu'avait de rapide l'élévation du Cardinal et de fameux ses mœurs, le second de monotone et sans gloire, Voltaire dans sa 1re édition, avait beaucoup maltraité le Cardinal primat de Pologne, Radjiejowski,

Voir 1re édition p. 83, 97, 120.

prélat politique et qui avait aspiré à jouer un grand rôle dans les affaires du royaume. Dans les éditions suivantes, éclairé par de nouveaux documents, il renonce à plusieurs des épigrammes qu'il avait trouvé là l'occasion de lancer contre le primat et ses pareils ; il le peint moins intrigant et ne cherche plus à expliquer toutes ses actions par des suppositions qui lui soient défavorables.

Cependant tous les changements que nous remarquons dans les éditions postérieures ne sont pas tous dictés ainsi par l'amour de la vérité. Le même homme qui a su, malgré ses goûts et ses préjugés, être juste pour un cardinal, n'a pas toujours le courage de laisser dans son histoire certains détails qui pourraient nuire ou déplaire à des personnes qu'il a intérêt à ménager ou dont il est devenu l'ami. Ainsi, à Cirey, chez Madame du Châtelet, Voltaire était le voisin de Stanislas et avait lié avec lui un commerce de civilité et de bons offices. Ce Stanislas, un moment roi de Pologne par la volonté de Charles XII, n'avait pas joué dans toutes ces affaires un rôle de héros. Cela est plus sensible dans cette 1re édition que dans les suivantes où Voltaire, pour faire plaisir au duc de Lorraine, omet quelques circonstances, supprime quelques traits qui ne font pas toujours honneur à l'ancien roi de Pologne. Ainsi, dans le troisième livre, il y a la lettre de félicitation que le cruel Charles força -

1re édit. p. 153

Auguste d'écrire à Stanislas pour le féliciter de son avènement à ce trône où il le remplaçait :

" Monsieur et frère,

Comme je dois avoir des égards pour les prières du roy de Suède, je ne puis m'empêcher de féliciter Votre Majesté sur son avènement à la couronne, quoique peut-être le traité avantageux que le roy de Suède vient de conclure pour Votre Majesté, m'eût dû dispenser de ce commerce ; toutefois je félicite Votre Majesté, priant Dieu que vos sujets vous soient plus fidèles qu'ils ne me l'ont été."

Auguste, roy.

Cette lettre, quoique avec quelques changements, a subsisté dans toutes les éditions ; mais la première contenait cette réponse de Stanislas, qui n'est ni noble, ni généreuse, et qui a disparu dans les éditions suivantes :

" Monsieur et frère,

La correspondance de Votre Majesté est une nouvelle obligation que j'ai au roi de Suède ; je suis sensible, comme je le dois, aux compliments que vous me faites sur mon avènement ; j'espère que mes sujets n'auront point lieu de me manquer de fidélité, puisque j'observerai les lois du royaume."

Stanislas, roi de Pologne.

Le récit se poursuivait ainsi :

" Le roi Stanislas vint lui-même à Leipsick ;

il y rencontra un jour le roi Auguste ; mais ces princes se saluèrent sans se parler. C'était le comble du triomphe de Charles XII, de voir dans sa cour deux rois, dont l'un était couronné, et l'autre détrôné par ses armes".

C'est là certainement un trait heureux et vif, qui relève bien la grandeur du héros de l'histoire et auquel devait tenir l'auteur. Il a pourtant aussi supprimé cette réflexion, qui n'était pas obligeante pour Stanislas.

Ce qu'il y a de remarquable surtout dans Charles XII, c'est la beauté du récit. Cette beauté étonne un peu d'abord dans un ouvrage où il y a tant de retouches ; on se demande comment elles n'ont pas altéré l'unité et rompu la teneur de la narration ; mais la rapidité avec laquelle Voltaire composait et écrivait fait comprendre comment il a pu retoucher sans danger. Quand on n'écrit qu'après avoir médité et conçu profondément un sujet, un caractère, les retouches sont presque impossibles, et l'on sent toujours sur quoi elles ont porté, on voit la couture de la pièce ; mais quand un ouvrage est jeté du premier jet, les retouches deviennent nécessaires, et la perfection relative dont est capable l'écrivain, il ne l'atteint qu'à l'aide de ces retouches successives. Corneille a eu la main malheureuse toutes les fois qu'il a voulu reprendre et perfectionner ses tragédies. Voltaire, au contraire, a retouché ses œuvres historiques et philosophiques,

et s'en est toujours bien trouvé. Il commençait par écrire et publier, et ce qu'il y avait de mieux et de plus profond à dire ne lui venait souvent qu'ensuite, en se relisant après que le public l'avait déjà lu.

Voltaire possède à un haut degré cette qualité qui seule fait les beaux récits, l'imagination. L'imagination est réellement nécessaire à l'historien, à celui qui veut être autre chose qu'un compilateur et un érudit ; le sens critique le plus pénétrant, la plus vaste science des textes, tout cela ne fait pas l'historien, sans une imagination vive et passionnée qui voie comme avec les yeux les choses passées, et nous les fasse voir de même. Les récits d'événements militaires dans Voltaire rappellent ceux de César, et pourtant il n'est pas aisé de réussir dans ce genre, surtout quand on n'est pas du métier et qu'on n'a pas assisté soi-même aux événements. Il ne s'agit pas en effet seulement de rapporter les faits dans leur suite naturelle ; il faut saisir cette logique inévitable qui enchaîne et qui presse les événements, en avoir le sentiment et le faire passer dans l'âme de ses lecteurs ; il faut mettre dans tout cela la chaleur et la vie ; autrement on n'arrive qu'à la vraisemblance et non à la vérité ; on a tout raconté exactement, et on a fait un récit mort et inanimé. Voltaire, par des détails discrets

et habilement ménagés; par la description pittoresque du théâtre de la lutte, prépare notre imagination, puis il la jette rapidement au milieu de l'action; il n'est pas vraisemblable, comme tant d'écrivains d'ailleurs estimables; il est vrai.

Montesquieu est sévère pour Voltaire historien: voici ce que l'on trouve dans ses Pensées diverses:

« Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur Ordre. Voltaire écrit pour son couvent. »

Cela est très juste pour l'Essai sur les mœurs, par exemple: Montesquieu en a très bien senti le défaut et l'a exprimé d'une manière très piquante. Cela n'est pas juste pour Charles XII; Montesquieu aurait dû distinguer. Il y a dans tout ce que dit Montesquieu de Voltaire, avec beaucoup de justesse et de fine critique, quelque chose qui est bien près de sentir un peu la jalousie. Voltaire s'était permis à propos de Montesquieu quelques mauvaises plaisanteries que celui-ci avait de la peine à pardonner.

Montesquieu poursuit: « Charles XII, toujours dans le prodige, étonne et n'est pas grand. » — Cela est vrai, mais c'est la faute du héros, et non celle de son biographe. — « Dans cette histoire, il y a un morceau admirable, la retraite de Schullembourg

morceau écrit aussi vivement qu'il y en ait." — L'éloge est mérité, sans doute, mais n'y a-t-il dans cette histoire qu'un morceau de ce genre? Ne peut-on citer comme modèles de narrations achevées la bataille de Narva, la délivrance des Russes entourés sur les bords du Pruth par l'habileté de Catherine, et bien d'autres pages du livre? Et le récit de la campagne d'Ukraine et de la bataille de Pultava, n'est-il pas par son étendue et son effet, supérieur à la retraite même de Schullembourg?

Montesquieu ajoute: "L'auteur manque quelquefois de sens." — Que veut dire ceci? Cette critique est bien sèche et bien sévère, mais elle doit pourtant contenir du vrai. Cherchons donc à la bien comprendre.

Qu'entendre ici par le sens? Est-ce le bon sens? Mais personne n'en a plus que Voltaire; Voltaire en est même le représentant, le type, dans ce qu'il a de plus utile et de plus ferme, comme aussi dans ce qu'il a d'insuffisant et d'un peu borné. Mais il faut entendre ceci d'un certain sens supérieur qui manque souvent à Voltaire, et qui est pourtant bien nécessaire à un historien, le sens politique. D'abord l'esprit de Voltaire n'était pas bien disposé pour atteindre à ce sens élevé et calme; il était trop railleur, trop disposé à saisir le petit côté des

choses ; il écrivait d'ailleurs dans un temps où bien des raisons lui rendaient difficile de l'acquérir, et dans un pays où ça a toujours été une qualité fort rare. Montesquieu est peut-être au dix-huitième siècle le seul écrivain qui ait vraiment eu à un haut degré ce sens politique dont il signale l'absence chez Voltaire.

Cette insuffisance du génie de Voltaire se remarque dans les raisons qu'il donne, dans le compte qu'il rend des motifs qui l'ont engagé à choisir ce sujet, à écrire l'Histoire de Charles XII. « Il écrit, dit-il, » pour guérir les princes de la folie des conquêtes, et pour donner aux rois et aux ministres, leur fussent-elles désagréables, d'utiles leçons. »

Pour le premier dessein, est-il bien vraisemblable que la lecture du Charles XII dégoûte des conquêtes un prince qui aurait envie d'en faire ? Un prince conquérant ne regarde guère à ces exemples du passé. D'ailleurs est-ce bien la manie des conquêtes qui pousse Charles XII, et non plutôt celle de batailler partout et toujours ? Charles XII n'est pas un conquérant, mais un guerroyeur insensé ; ainsi Voltaire n'a pas bien compris, ou du moins bien défini lui-même son héros, et il y a déjà là un certain manque de ce sens élevé dont nous avons parlé.

Voltaire a-t-il mieux réussi dans la seconde partie de son programme ? Nous ne le pensons pas.

Les seules vérités qui puissent profiter, dans la bouche d'un historien, aux puissants, sont celles qu'il tire de la connaissance des hommes et qu'il expose, à propos des conséquences de telle ou telle mesure, sans aucune intention épigrammatique, sans aucun ton de polémique, sans rien qui puisse en faire des personnalités et des allusions. Les vérités personnelles blessent et n'instruisent point ; on regimbe contr'elles et on les repousse. Il faut, pour que ces vérités soient vraiment des leçons qui servent aux hommes chargés du gouvernement de leurs semblables, qu'elles n'aient rien de personnel pour aucun d'eux, et qu'elles soient données par quelqu'un qui respecte et accepte les puissances, qui, tout en ne déguisant rien, témoigne par son langage de sa respectueuse soumission.

Rien de tel chez Voltaire. D'abord, ces ministres et ces princes à qui Voltaire veut faire la leçon, on sent trop à son ton qu'il ne les respecte pas, qu'il se moque d'eux. Puis les vérités qu'il y a chez lui, ce ne sont pas de ces hautes et calmes vérités, indifférentes aux passions et aux préjugés du temps, éternelles ; ce sont presque toutes des vérités de polémique ; de ces choses à peu près vraies, qui n'ont plus aucune valeur ni même aucune vraisemblance cinquante ans, dix ans quelquefois après le jour où elles ont été exprimées ; ce sont de ces critiques superficielles et légères

par lesquelles nous aimons à nous soulager de la contrariété de n'être pas puissants et à nous venger un peu de ceux qui le sont ; c'est enfin l'expression de l'esprit frondeur, toujours si puissant en France, et si contraire à l'établissement et au maintien de la vraie liberté. On ne trouve pas dans le Charles XII de Voltaire ce qui est le devoir de l'historien moderne, un jugement sérieux qui compense le bien par le mal, qui fait respecter celui qui le donne parce qu'il est donné sans envie, et dans le seul espoir d'éclairer les peuples, les ministres et les rois.

Il y a vraiment parfois, ici comme dans les autres ouvrages historiques de Voltaire, de la politique de collége. Ainsi, parlant quelque part du maréchal de Schullembourg, à qui la république de Venise éleva une statue, il ajoute : " Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs ; les rois ne donnent que des récompenses. " Franchement, qu'est-ce que cela signifie ? D'abord est-ce bien le cas de faire une pareille réflexion à propos de cette aristocratie Vénitienne, qui a toujours été si défiante et presque toujours si ingrate envers ceux qui l'avaient servie ? Et puis, cette distinction entre les honneurs et les récompenses est-elle fondée en justice ? Jamais république a-t-elle rendu à ses citoyens de plus grands honneurs que la monarchie française à Turenne,

en lui ouvrant le tombeau des rois, la monarchie anglaise à Newton, par ces funérailles royales que pourtant Voltaire avait vues et admirées ?

De même ailleurs, Voltaire parlant de Pierre le Grand, semble lui reprocher d'avoir voulu instruire son clergé : " il voulut l'instruire ", dit-il, et par là même il risqua de le rendre redoutable." Comme si les lumières pouvaient nuire à personne ! Comme s'il n'était pas toujours utile d'instruire les ignorants, qu'ils soient des individus isolés ou qu'ils forment une classe riche et puissante ! Comme si la Russie n'avait pas dû gagner à avoir un clergé poli et éclairé ! Et c'est Voltaire, lui qui a tant prêché la diffusion des lumières, qui écrit cela ! Il y a vraiment là un manque de sens, dans toute la force du terme.

Il faut donc ne pas prendre à la lettre ces prétentions ambitieuses qu'annonce Voltaire ; il faut voir dans Charles XII ce qu'il est, une œuvre purement littéraire, un modèle de récit ; l'impression qui en reste, l'impression durable est toute littéraire.

Il a de plus une excellente qualité ; c'est un livre qui intéresse vivement les enfants dont l'esprit est déjà un peu ouvert et tous les jeunes-gens. Or, chez nous, les livres qui conviennent à cet âge sont

très rares ; on en a peu d'agréables, de solides, d'instructifs, qui offrent ainsi une première vue sur le monde, sur la société où l'on sera appelé à vivre. Les livres de ce genre sont rares : en France, on écrit trop pour l'âge mûr, pas assez pour la jeunesse, et ce n'est pourtant pas un petit mérite et une gloire commune d'y réussir. Les défauts même du Charles XII, à ce point de vue, ne gâtent rien et deviennent presque des qualités : ainsi, cette absence de profondeur politique, ce ton épigrammatique que prennent les réflexions générales sous la plume de Voltaire, tout cela ne fera que rendre plus facile aux enfans la lecture et l'intelligence du livre.

Le Charles XII n'en reste pas moins un livre qui a de quoi plaire aux hommes faits, et recommencer à les charmer chaque fois qu'ils en reprendront la lecture. Ainsi ils aimeront ce qu'on y trouve partout, cette imagination à la fois vive et tempérée, cette sobre beauté du langage, cette élégante et rapide simplicité. Aux jeunes-gens il faut autre chose, de grands mouvements, des éclats d'imagination, des images abondantes et colorées ; mais quand l'âge est un peu venu, et qu'à force de vivre on est arrivé à se payer un peu moins de mots, ce que l'on demande surtout, c'est la science de l'homme, c'est l'expression simple et natu-

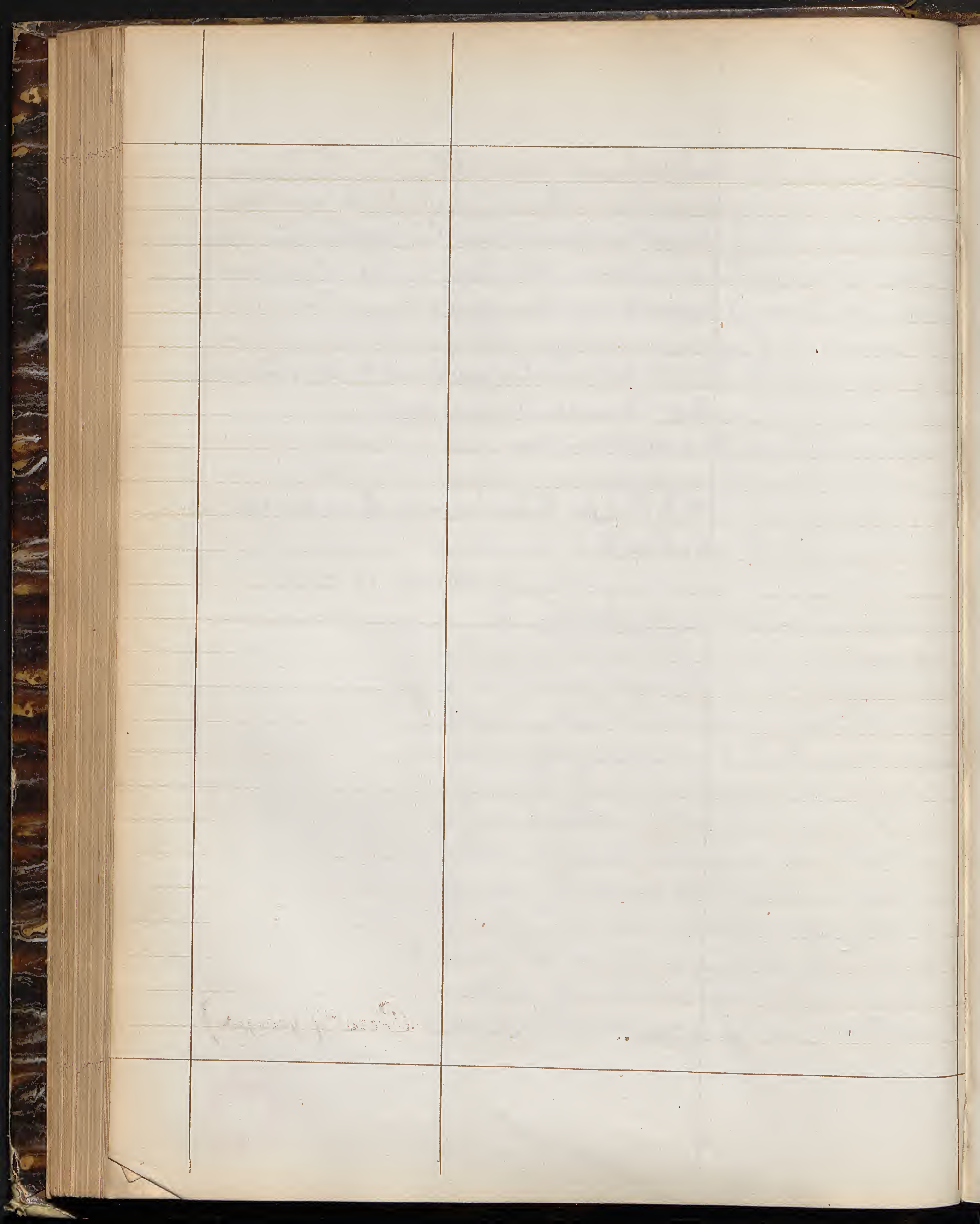
relle de la vérité; c'est un style qui ne cherche point à vous faire d'illusion, qui ne cherche pas à vous tromper par des mots, qui vous respecte et vous prenne au sérieux. On trouve de tout cela, on trouve surtout ce style honnête et charmant dans ces récits qu'on ne peut mieux louer qu'en les comparant à ceux de César, et en leur appliquant ce bel éloge que fait Cicéron des Commentaires:

« Nudi enim sunt, recti et venusti, omni ornatu orationis, tanquam veste, detracto...... Nihil est in historia pura et illustri brevitate dulcius."

(Brutus ch. 75)

Perrot (Georges)





6e. Leçon.

Busson.

Buffon.

Alors que Voltaire faisait goûter au public français, avec Charles XII, le premier modèle de l'histoire politique; alors qu'il préparait un modèle encore plus élevé dans le Siècle de Louis XIV, son titre de gloire comme prosateur, un homme de génie aussi, Buffon, étudiait avec ardeur l'histoire naturelle.

Ainsi, en quelques années, au début du dix-huitième siècle, trois grandes nouveautés illustrèrent notre pays: celle de la science sociale étudiée avec profondeur, et admirablement exprimée dans les écrits de Montesquieu; celle de l'histoire politique rendue par Voltaire à sa rigueur, à son exactitude laborieuse, et à son vrai caractère; enfin celle de l'histoire naturelle dont Buffon devait bientôt donner à la France les premiers monuments.

Buffon n'hésite pas d'abord, comme Montesquieu, entre la science et les lettres. Son génie, par une sorte d'heureux instinct, le porte aussitôt vers la science. Seulement, au début de ses études, Buffon s'engage, avec indécision, dans les diverses branches de la science.

Avant de se fixer à l'histoire naturelle, il en parcourt, pour ainsi dire, toutes les frontières; il

entre donc, sans trop de détours, dans l'ordre de faits où il doit exceller ; il est le curieux amateur des sciences qui conduisent aux études naturelles, s'il n'est pas tout de suite l'historien de la nature.

En 1744, nommé Intendant du Jardin du roi, il commence ce grand travail qui devait être l'histoire naturelle, et il écrit la Théorie de la terre. Cet ouvrage, publié en 1749, est le premier qui fit connaître au monde le nom de Buffon.

Ce qui frappa d'abord tous les esprits, ce fut le style de l'écrivain ; ce fut la forme, distinguée du fond.

Nous avons un témoin très intelligent du genre d'étonnement et de plaisir que causèrent les écrits de Buffon. Marmontel dit quelque part, au livre VII de ses Mémoires :

" Gâté par l'adulation, et placé par la multitude dans la classe de nos grands hommes, il avait le chagrin de voir que les mathématiciens, les chimistes, les astronomes ne lui accordaient qu'un rang très inférieur parmi eux ; que les naturalistes eux-mêmes étaient peu disposés à le mettre à leur tête ; et que, parmi les gens de lettres il n'obtenait que le mince éloge d'écrivain élégant, et de grand coloriste ... Je me souviens qu'une de ses amies m'ayant demandé comment je parlerais de lui s'il m'arrivait d'avoir à faire son Eloge funèbre à l'Académie française, je répondis que je lui donnerais

une place distinguée parmi les poëtes descriptifs, façon de le louer dont elle ne fut pas contente."

Ce passage représente la disposition d'esprit avec laquelle on accueillit, en France, les premiers écrits de Buffon.

Ce furent les savants qui induisirent en erreur le public lettré. Et nous nous expliquons sans peine ce dédain des savants contemporains pour les découvertes de Buffon.

A cette époque encore, on était épris d'un amour superstitieux pour la philosophie expérimentale. Non que nous voulions méconnaître et déprécier ce que cette philosophie a de bon, d'excellent même. Substituée d'abord à des spéculations imaginaires et chimériques, elle était un progrès de l'esprit humain. Mais elle devint une mode.

On vit les savants n'admirer, ne comprendre, n'admettre que les faits concrets, individuels, isolés, qui ne conduisent pas à une loi. On les vit nier tout ce qui n'était ni pondérable, ni tangible. Il semblait qu'une loi fût une de ces puissances occultes qui n'expliquent rien; et quiconque la découvrait, quiconque osait la publier, était accueilli avec un dédain général.

Buffon eut à souffrir de cette injustice; le préjugé fut durable contre ce grand esprit; il s'attacha à toute la suite de ses travaux.

En 1793 encore, des entomologistes, ou savants qui s'occupent des insectes, héritiers du dédain injuste des contemporains de Buffon pour son Histoire de la nature, donnèrent une petite fête, dans le but de perpétuer l'espèce de discrédit où cet homme de génie était tombé comme savant.
On les vit porter en grande pompe, et non sans une intention maligne contre Buffon, un buste de Linné sous le cèdre du Liban, au Jardin des plantes.

Buffon contribua, pour sa part, à établir, à perpétuer le préjugé. On connaît sa prédilection pour le style.

D'ailleurs, n'avait-il pas dit un jour :

" Quand on vante devant moi, un homme, je dis : Voyons ses papiers " ?

Paroles curieuses et étroites, qui bornaient le mérite d'un ouvrage à l'art d'écrire.

Il nous est donc permis de croire que Buffon se contentait fort bien de n'être lui-même qu'un admirable écrivain. Ce qui lui plaisait surtout, ce qu'il louait avec complaisance dans ses ouvrages, c'était la beauté du style.

Buffon contribua donc, par un amour un peu superstitieux des merveilles du style, à se faire cette réputation trop étroite d'écrivain élégant, pompeux, admirable, de vérités contestées, et d'une science en général douteuse.

Cette importance extrême attachée au style considéré à part, est d'ailleurs une habitude suspecte, un défaut

de notre pays.

Grimm, parlant d'un volume de l'Histoire naturelle, qui vient de paraître, et qui est l'œuvre commune de Buffon et de Daubenton, dit :

" On ne parle point à Paris du travail de ce dernier. Comme c'est un travail de recherche plus utile que brillant, il n'intéresse guère des gens qui ne cherchent qu'à s'amuser et point du tout à s'instruire. Nous ne sommes occupés que des morceaux de Mr de Buffon, dont les sujets sont plus de notre goût, et qui les traitent avec une pompe, une harmonie et une magnificence de style qui ne peuvent manquer de nous tourner la tête. En effet, c'est une chose fort singulière que le cas qu'on fait à Paris du style ; il n'y a rien qu'on ne soit sûr de faire réussir par ce moyen. Nous avons vu courir et applaudir des pièces de théâtre absurdes et froides du côté de l'action et de l'intrigue, qui choquaient le sens commun à tous les instants, mais qui se soutenaient par le mérite d'être bien écrites."

(Correspond. Novembre 1756).

Comme nous sommes tous un peu sous le poids de l'illusion, un étranger seul pouvait remarquer cette disposition singulière de notre pays à se préoccuper avant tout du style.

Aujourd'hui encore, même dans l'enseignement officiel, on a introduit l'habitude de distinguer le style

des pensées, et l'écrivain de la vérité.

Un homme ne sait pas écrire ? on dit qu'il est un grand penseur. Un homme ne sait point penser ? on dit qu'il écrit admirablement.

Or, c'est là une pure illusion.

Quand un ouvrage nous séduit tout d'abord par la beauté du style, c'est qu'il contient ou une grande pensée, ou un piège tendu à la simplicité du lecteur. Redoublez alors d'attention, et, s'il le faut, de sévérité.

Non : vous ne trouverez pas de beau style sans de belles pensées ; vous ne verrez pas de grand écrivain qui n'ait la gloire d'exprimer admirablement de grandes vérités. Là, c'est le fond qui emporte la forme, et vous ne pouvez les séparer.

Quelle fut donc la cause de cette erreur sur Buffon ? de ce préjugé, long-temps invincible contre ce merveilleux écrivain qui était aussi un merveilleux penseur ?

C'est que le public français formait avec servilité son opinion sur le dédain préalable des savants contemporains de Buffon. On n'étudiait pas, on ne regardait même pas le fond des choses ; étant admis d'avance qu'il renfermait mille erreurs. On ne voyait dans Buffon qu'un merveilleux conteur de fables ingénieuses.

C'était là de l'injustice et de l'ignorance.

Pour nous, au contraire, Buffon est un héritier

direct des grands esprits du dix-septième siècle. C'est un admirable écrivain, oui sans doute, mais pourquoi? parce qu'il ne dit que ce qu'il doit dire, et que ce qu'il veut dire. Son style n'a pas d'autres qualités que celles qui conviennent à un historien de la nature.

Écoutons Buffon lui-même :

" Le style de la description doit être simple, net, mesuré; il n'est pas susceptible d'élévation, d'agrément, encore moins d'écarts, de plaisanterie ou d'équivoque; le seul ornement qu'on puisse lui donner, c'est de la noblesse dans l'expression, du choix et de la propriété dans les termes .....

" Il faut représenter naïvement et nettement les choses, sans les charger ni les diminuer, et sans y rien ajouter de son imagination."

(Buffon, Manière d'écrire l'histoire natur.)

Voilà quel doit être, suivant Buffon, lui-même le style de l'historien de la nature, au moins pour la description.

Or c'est là tout le style de Buffon.

Seulement, l'écrivain rencontre parfois, sur sa route, des idées morales; il sent le besoin de les exprimer, de les graver en traits ineffaçables. Le style alors s'élève avec la pensée; il devient grand et beau comme elle. Mais Buffon ne fait jamais de la pompe et de la majesté du style, un ornement factice,

indépendant des choses ; c'est un préjugé, indigne de ce grand esprit.

De même, qu'appelle-t-on les images, dans le style de Buffon ?

Nous concevons bien les images, chez un écrivain dont le sujet porte sur des choses abstraites. La langue des idées morales est parfois insuffisante à les bien exprimer : et, pour les mettre en lumière, Buffon a recours à certaines comparaisons indispensables.

Mais les images, dans Buffon, qu'est-ce autre chose, sinon les objets eux-mêmes ?

Les images, dans l'Histoire de la nature, ce sont les objets vus naïvement et nettement ; et les couleurs, ce sont les couleurs de la vie. L'éclat du langage de Buffon n'est que le reflet de l'éclat des choses ; et comme la nature même est empreinte dans ses ouvrages, trouvez-vous si étonnant qu'ils soient riches de couleurs ?

Voilà ce qu'on ne vit pas d'abord.

Mais comme les Français sont de leur nature très mobiles ; comme ils changent volontiers de sentiments et d'avis, ils se prennent quelquefois de goût pour la vérité.

+ d'opinion

Aussi y eut-il un retour+ sur Buffon considéré comme savant. On pensa enfin qu'il était un grand écrivain parce qu'il avait écrit de grandes choses.

Le public français l'avait méprisé sur le crédit même des savants du dix-huitième siècle : les savants du dix-neuvième eurent l'honneur de le réhabiliter. Cuvier et Geoffroy St. Hilaire ne lui épargnèrent pas les éloges.

Pour nous, Buffon, comme tous les grands hommes du siècle précédent ; est un écrivain durable, parce qu'il a écrit des choses vraies.

Au dix-septième siècle, un naturaliste eût écrit comme Buffon : son style aurait cette lenteur apparente sous laquelle se cache et vit une chaleur réelle, et une merveilleuse ardeur.

Au dix-huitième siècle, Montesquieu et Voltaire sont, beaucoup plus que Buffon, des novateurs dans la manière d'écrire.

Ouvrez les ouvrages de Voltaire et de Montesquieu ; c'est, en général, le style simple et naturel du dix-septième siècle, mais il est plus gai. S'il n'a pas les grandes qualités de la méditation et de la profondeur, il est dégagé, vif, propre à la polémique.

Dans Buffon, je ne vois rien de nouveau que les choses elles-mêmes ; et c'est cette nouveauté du sujet qui donne au style de l'écrivain son originalité, à côté des grands hommes du dix-septième siècle.

Oui, Buffon est vraiment leur héritier : il offre avec eux plus d'un trait de ressemblance.

Souvenez-vous de Bossuet s'élevant, dans l'Oraison funèbre du prince de Condé, au sublime de l'éloquence alors même que ses cheveux sont blancs, que sa voix tombe, et que son ardeur s'éteint.

Comme Bossuet, Buffon, dans sa vieillesse, n'eut pas de déclin, ni de défaillance. Nous avons de lui, sur les pétrifications, un morceau brillant écrit à 79 ans. Citons au moins les dernières lignes :

" C'est surtout dans les coquillages et les poissons, premiers habitants du globe, que l'on peut compter un plus grand nombre d'espèces qui ne subsistent plus. Nous n'entreprendrons pas d'en donner ici l'énumération, qui, quoique longue, serait encore incomplète. Ce travail sur la vieille nature exigerait seul plus de temps qu'il ne m'en reste à vivre ; et je ne puis que le recommander à la postérité ; elle doit rechercher ces anciens titres de noblesse de la nature avec d'autant plus de soin qu'on sera plus éloigné du temps de son origine. "

Ailleurs encore il dit :

" Je le répète, c'est à regret que je quitte ces objets intéressants, ces précieux monuments de la vieille nature, que ma propre vieillesse ne me laisse pas le temps d'examiner assez pour en tirer les conséquences que j'entrevois, mais qui, n'étant fondées que sur des aperçus, ne doivent pas trouver place dans

cet ouvrage, où je me suis fait une loi de ne présenter que des vérités appuyées sur des faits."

Buffon est donc du dix-septième siècle par son talent. Il y a plus : Buffon représente la tradition directe d'un grand esprit, qui était lui-même une nouveauté pour le dix-septième siècle : j'ai nommé Descartes.

Oui, Buffon est de la famille de Descartes, et il se souvient du père commun.

Ces deux grands hommes, Descartes et Buffon, offrent entre eux des ressemblances, qui ne sont pas des imitations. Je veux dire qu'ils ont l'un et l'autre certains traits de la grande physionomie de l'esprit français dont tous les écrivains du dix-septième siècle ont conçu l'idée, et s'appliquant à la métaphysique dans Descartes, et à l'histoire naturelle dans Buffon.

Le premier trait qui leur est commun, c'est le rejet systématique et hardi de tous les secours du passé.

Descartes dédaigne les travaux antérieurs de la métaphysique.

Buffon dédaigne toutes les classifications précédentes et toutes les méthodes, même celles des hommes de génie, même celles de Linné.

Bien plus, quelquefois il s'emporte avec une certaine violence contre ce savant :

« On ne doit employer les méthodes que pour les dénombrements difficiles des plus petits objets de la nature ; elles deviennent totalement inutiles et même ridicules, lorsqu'il s'agit des êtres du premier rang. Classer l'homme avec le singe, le lion avec le chat, dire que le lion est un chat à crinière et à queue longue, c'est dégrader, défigurer la nature, au lieu de la décrire ou de la dénommer. »

C'est là une attaque directe de Buffon contre Linné : il ne peut lui pardonner d'avoir classé le lion, « cet animal dont la colère est noble, le courage magnanime, le naturel sensible », dans l'espèce chat, « ce domestique infidèle, qui a une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, souple et flatteur, comme les fripons. »

Buffon (histoire des animaux).

Ce dédain de Buffon pour les méthodes, est une faiblesse, même comme excès d'une grande qualité.

Buffon n'a pas compris que les classifications étaient des degrés naturels conduisant à ces lois, qu'il voulait trouver de génie, sans s'appuyer sur les faits. Il n'a pas vu que, partout, le mélange d'unité de plan, et de variété de formes, était la plus grande beauté de la nature.

Le deuxième trait commun à Descartes et

à Buffon, c'est que tous deux proclament la spiritualité de l'âme.

Buffon, lui aussi, distingue l'âme du corps, malgré la faveur de Locke, dont les doctrines étaient alors à la mode.

On connaît les vers de Voltaire qui passent pour poétiques :

" Et ce Locke en un mot dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse. "

Or, quelle est cette borne trouvée si heureuse par Voltaire ? c'est que nous ne pouvons jamais savoir si un être matériel est capable de penser ou non :

Buffon, bien que très sensible à la mode, eut pourtant le noble courage de rester, pour le fond des doctrines, fidèle au Cartésianisme.

Un troisième trait de ressemblance entre Descartes et Buffon, c'est la confiance de l'un et de l'autre en leur pensée.

" Je pense, donc je suis ! " a dit Descartes.

Cette maxime éclate à toutes les pages des écrits de Buffon.

N'a t'il pas dit lui-même quelque part :

" Quand vous aurez un sujet à traiter, n'ouvrez aucun livre, tirez tout de votre tête. "

Ne nous étonnons donc pas qu'il ait trop

négligé les faits.

Buffon sans doute est un observateur : il ne méconnaît pas entièrement l'importance des faits :

" Les gens sensés, dit-il, sentiront toujours que la seule et vraie science est la connaissance des faits."

(De la manière de traiter l'hist. naturelle)

Mais Buffon est de plus, un grand esprit, avec toute l'élévation, et aussi toutes les faiblesses du génie. Chez lui, le travail de la pensée domine. Quand l'observation est ou trop minutieuse, ou trop pénible, Buffon, impatient d'arriver à la vérité avant de mourir, ne peut se résigner à l'attendre avec lenteur ; il court au-devant d'elle, et, dans sa précipitation il passe quelquefois à côté.

Il avait foi dans la vue de son esprit, et comme son esprit voyait souvent juste, on s'explique un excès de confiance fort naturel, après tout.

C'est là une imperfection de la nature humaine dans l'un des plus grands esprits qui l'aient honorée.

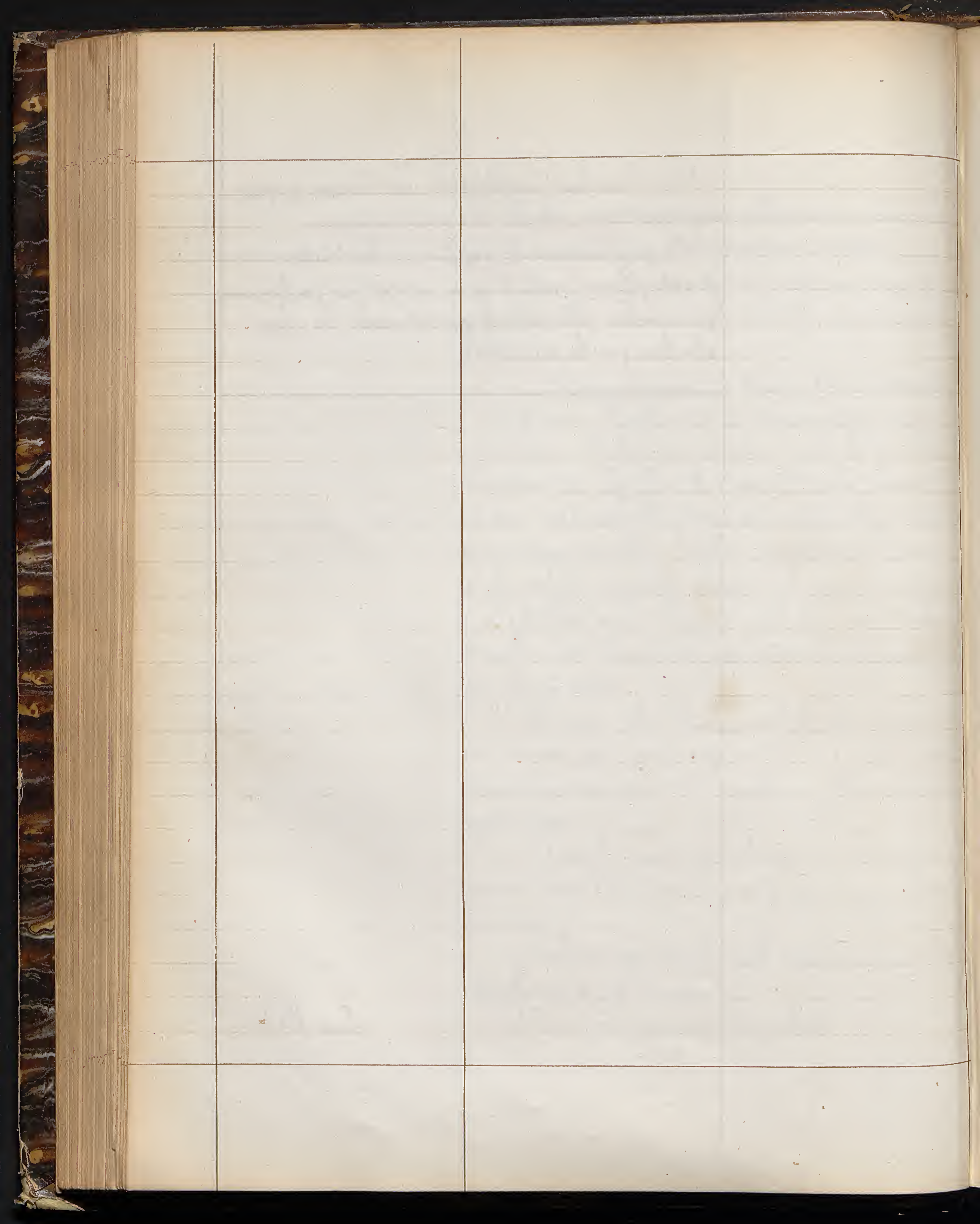
Tels ne sont pas les seuls traits communs à Buffon et à Descartes.

Tous deux aimèrent la solitude.

Tous deux ont dans le style cette lenteur majestueuse qui dissimule une très grande ardeur.

On peut comparer la rapidité de leur diction à ces grands fleuves profonds qu'on ne voit pas couler, mais qui coulent plus vite, et qui entraînent les choses plus loin que les rivières.

Louis Petit



7.e Leçon.

Buffon (Suite).

Buffon (Suite). +

Buffon est un grand écrivain au même titre que ceux qui ont mérité ce nom dans l'âge précédent, parce qu'il a exprimé de grandes vérités. Il reste à examiner quelles sont ces vérités, et à voir si elles sont telles qu'il faille posséder la science pour les comprendre, ou s'il suffit de l'amour des lettres et du désir de connaître le principe de la gloire des grands écrivains de notre littérature.

Ce sont d'abord des vérités scientifiques ; mais à côté de celles-ci il y en a d'autres. En effet, dans ceux des écrits de Buffon qui ont le caractère d'exposition scientifique, on rencontre des vérités morales qui prouvent que son regard apercevait aussi par un coin la vie morale ; c'est-à-dire que c'est un savant de génie. Car il n'y a que les hommes de génie qui conservent un esprit assez libre pour jeter sur la vie un de ces coups-d'œil profonds qui indiquent les hommes supérieurs.

Ainsi on trouve dans Buffon de quoi défrayer une étude morale comme dans Aristote. Il y a aussi des vérités métaphysiques exposées dans un langage qui rappelle Descartes, par exemple dans cet endroit où il conserve les principes du Cartésianisme, c'est-à-dire la distinction de l'âme et du corps, et où il établit

+ Cette rédaction, confuse et peu fidèle, aurait été refaite, si le temps l'avait permis : elle n'a été reproduite ici que pour éviter une entière lacune dans les leçons du cours. (note du Dr des Etudes)

que notre plus grand privilège est de penser. Mais il ne faut nous occuper ici que des vérités scientifiques par les points où elles nous touchent, et laisser de côté ceux où elles sont purement abstraites et technique.

Les vérités scientifiques que l'on apprécie dans Buffon, et par lesquelles il appartient aussi bien à l'histoire de l'éloquence qu'à l'histoire naturelle, sont de deux ordres. D'abord il y a les faits vrais exposés tels qu'ils sont, puis la méthode, le raisonnement, les conséquences à tirer de ce qu'on voit. Donc il y a les vérités d'observation, et celles de méthode qui consistent dans la manière dont l'écrivain déduit des effets connus la cause de ces effets. C'est là ce qui a inspiré à Buffon ce grand style, ce grand langage que nous admirons chez lui.

L'histoire naturelle a sur les autres sciences un avantage précieux; tandis qu'elles ont besoin pour exprimer même ce qu'il y a de plus général, leur philosophie, d'un certain appareil de mots techniques, l'histoire naturelle a ce privilège que ses faits peuvent être exposés sans le secours d'un langage particulier. Elle est accessible à tous et aimable; elle traite de ce qui nous entoure, la terre, les plantes, les animaux, l'homme considéré au point de vue physique. C'est en un mot l'histoire de ce que le soleil nous découvre tous les matins en se levant. Ses vérités ne sont pas d'un intérêt si pressant que celles de l'ordre moral; elles ne nous apprennent

pas à nous conduire, à régler notre vie; ses faits sont au-dessous des faits de la vie morale, dont l'étude est à la fois un plaisir pour l'esprit et un retour sur la conscience, un agrément et une lumière. Mais après celles qui nous aident à nous connaître, rien n'est plus intéressant que ces vérités qui nous permettent d'être des témoins intelligents de ce qui se passe autour de nous, et d'habiter la terre en sachant ce que nous habitons.

Elles ont un point commun avec celles de l'ordre moral; elles en sont les auxiliaires les plus puissants en ce qui regarde une chose si importante, les rapports de l'homme avec Dieu. La science surtout aujourd'hui est attaquée en proportion de sa popularité, comme toutes les puissances qui suscitent des critiques. Mais elle a raison de se recommander auprès de la conscience publique de ce rôle d'auxiliaire moral qui nous fait mieux apercevoir les rapports qui nous unissent à Dieu. En effet elle enlève au hasard ce qu'elle explique; ce monde où elle découvre une intelligence, un plan, des idées successives, elle le rend à Dieu. Elle nous donne des sentiments qui nous aident à concevoir la divinité; elle nous force à reconnaître la marque d'un ouvrier supérieur, en nous faisant distinguer ce charme, cette diversité qui sont partout répandus. Dieu nous devient ainsi plus sensible. L'histoire naturelle non seulement fait naître dans nos esprits l'idée de Dieu,

mais encore perfectionne ce premier sentiment religieux; elle nous élève plus haut en nous montrant avec l'ordre ces grands plans qui supposent un travail régulier, que toute cette ordonnance de la nature se rapporte à nous, est pour nous une ressource, une force, un charme. Car tout ce qui ne sert pas à notre subsistance sert à élever notre esprit. Elle fait donc sortir de ses études la notion de la providence. De même que quand il s'agit d'un écrivain supérieur, plus nous entrons dans son ouvrage, plus nous avons de familiarité avec lui, et nous nous en faisons en quelque sorte un ami; ainsi pour ce qui regarde Dieu; l'histoire naturelle nous rapproche de lui, en nous montrant tant de rapports entre toutes les parties de la création et nous.

Il y a dans Buffon un passage qui fait bien sentir comment cet ordre de l'univers nous touche, nous intéresse et éveille en nous ce sentiment, cette croyance en Dieu, comme providence bienfaisante et paternelle :

" Ce globe immense nous offre à la surface des hauteurs, des profondeurs, des plaines, des mers, des marais, des fleuves, des cavernes, des gouffres, des volcans; et à la première inspection nous ne découvrons dans tout cela aucune régularité, aucun ordre. Si nous pénétrons dans son intérieur, nous y trouvons des métaux, des minéraux, des

bitumes, des sables, des terres, des eaux et des matières de toute espèce, placées au hasard et sans aucune règle apparente. En examinant avec plus d'attention, nous voyons des montagnes affaissées, des rochers fendus, et brisés, des contrées englouties, des îles nouvelles, des terrains submergés, des cavernes comblées; nous trouvons des matières pesantes souvent posées sur des matières légères; des corps durs environnés de substances molles; des choses sèches, humides, chaudes, froides, solides, friables, toutes mêlées, et dans une espèce de confusion qui ne nous présente d'autre image que celle d'un amas de débris et d'un monde en ruines."

"Cependant nous habitons ces ruines avec une entière sécurité; les générations d'hommes, d'animaux, de plantes se succèdent sans interruption. La terre fournit abondamment à leur subsistance; la mer a des limites et des lois; ses mouvements y sont assujétis; l'air a ses courants réglés, les saisons ont leurs retours périodiques et certains, la verdure n'a jamais manqué de succéder aux frimas; tout nous paraît être dans l'ordre: la terre qui tout à l'heure n'était qu'un chaos, est un séjour délicieux où règnent le calme et l'harmonie, où tout est animé et conduit avec une puissance et une intelligence qui nous remplissent d'admiration et nous élèvent presque au

créateur)."

C'est là un spécimen de ces vérités d'histoire naturelle dont nous parlions. Il n'est pas nécessaire d'être naturaliste pour admirer en proportion de ce qu'on y comprend des vérités de la science ainsi exprimées.

Dans quelle mesure certaines vérités scientifiques proposées par Buffon méritent-elles ce nom ? Quant aux vérités de faits, on est obligé de s'en rapporter aux savants, et quelques-uns sont les auteurs d'une illusion fâcheuse à cet égard ; mais il en est d'autres qui ont éclairé le public cultivé sur la valeur des vues de Buffon. Le guide que nous suivrons est un homme dont le jugement se recommande par la notoriété scientifique dont il jouit, et par la finesse et la précision réfléchie qui brillent dans ses écrits. C'est Mr Flourens qui a fait sur Buffon un travail où il cherche à distinguer ce qu'il a dit de vrai, de ses erreurs, et qui nous permet de nous rendre compte non seulement du talent de l'écrivain, mais encore de ce que la science lui doit. Quant à la méthode, c'est-à-dire à l'art avec lequel Buffon a reconnu la cause incontestable des faits que lui donnait la science, c'est la matière d'un travail purement d'esprit, dont nous sommes les juges compétents et naturels. Il n'est pas difficile en effet avec de l'attention de voir si une pensée est juste et si une conclusion ressort vraiment de ses prémisses.

Il faut maintenant examiner le premier ouvrage où Buffon donne un spécimen de ses grandes qualités. Ce fut la Théorie de la terre, que Buffon écrivit de 1740 à 1744 à Montbard, mais qu'il signa du mois d'Octobre 1744. Ce livre se compose de deux discours, l'un, Sur la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle, l'autre, Sur la Théorie de la terre.

Dans le premier, on voit tout d'abord le principal défaut de Buffon, celui qui se retrouve dans toute la carrière d'historien de la nature, et l'apparition de ses plus grandes qualités. Le défaut, c'est le mépris des méthodes qui lui est commun avec Descartes, mais où il avait moins de raison que le philosophe. En décrivant la manière d'étudier l'histoire naturelle, il s'est proposé de jeter du discrédit sur les travaux qui l'ont précédé, et de faire connaître la méthode qu'il avait cru lui-même devoir imaginer. Ce qui étonne dans ce premier discours, c'est qu'il ne se soit pas rendu compte de ce qu'est la méthode en histoire naturelle. C'est en invoquant l'autorité de Cuvier qu'on peut se faire une idée sur ce point et accuser Buffon. Suivant Buffon, il n'y a dans la nature que des individus, et le principal objet de la science est de les décrire et d'en faire l'histoire. C'est là une vue étroite et qui étonne de sa part. S'il fallait étudier la nature

ainsi, nous en aurions une médiocre idée; mais l'esprit humain est trop élevé pour consentir à une pareille tâche qui le rebuterait bientôt, tant les individus sont innombrables. La science sans méthode, c'est la confusion, c'est, si l'on peut le dire, un œil puissant qui aperçoit la variété des choses, mais non pas ce qui en fait l'unité et la véritable grandeur. Au contraire, le besoin qui s'éveille dans l'esprit, c'est de saisir les rapports multipliés des détails avec le plan général. La méthode consiste donc à classer les êtres semblables, et il n'est pas nécessaire d'être savant pour l'essayer, puisque c'est une des tendances naturelles de notre intelligence. Le défaut de Buffon ne peut donc ici échapper à personne.

Il faut d'autant plus s'en étonner qu'à l'époque où il écrivait il y avait eu de véritables progrès dans la méthode de l'histoire naturelle, qui permet seule de se faire des choses une idée conforme à celle du créateur, et qui est le moyen le plus puissant de faire avancer la science. Linné, dont Buffon parle légèrement, avait trouvé les deux instruments principaux de la méthode. D'abord il avait inventé une nomenclature qui, consistant à appeler l'objet de deux noms, celui de l'espèce et celui du genre, donne à la fois l'idée isolée de l'individu et la connaissance des rapports par lesquels il se rattache à l'ensemble. Enfin au lieu de rapprocher les êtres par leurs ressemblances

extérieures, il les classait d'après leurs rapports intimes et naturels. On voit quels avantages devaient résulter de ces innovations.

Mais si Buffon dédaigne autant les méthodes, c'est parce qu'il ne les a pas bien connues; on le lui a déjà dit de son temps. Malesherbes, celui qui plus tard fut le défenseur de Louis XVI, et qui à cette époque s'occupait des sciences naturelles, le lui a reproché en 1749. Maintenant Buffon les savait mal, parce qu'elles n'avaient pas encore le degré de clarté qui saisit les esprits; puis l'observation extérieure, par les sens, étant sa partie faible, il inclinait naturellement à mépriser les qualités qu'il n'avait pas. Au dix-septième siècle, on ne trouverait pas un exemple pareil de cette complaisance pour soi-même. C'est un des fruits du plus grand défaut des écrivains du dix-huitième siècle, l'orgueil. La passion de Buffon était d'attirer à lui le crédit, la renommée. Il fallait donc qu'il se posât tout d'abord en homme supérieur. La raison assez forte chez lui pour comprendre les méthodes et les créer, manque d'un contrepoids qui la force à revenir sur elle-même, à savoir qu'elle peut faillir, et à s'examiner avec attention. Au dix-septième siècle au contraire, la raison trouvait beaucoup de contrepoids, entre autres la morale chrétienne qui avait de l'influence même sur ceux qui

la combattaient, et d'où naissaient l'habitude de se donner tort et le détachement de son sens propre. Ces deux choses ont disparu au dix-huitième siècle. Buffon est tout à fait de son temps pour cette estime exagérée et exclusive de ses propres qualités, tandis qu'à l'âge précédent, on admirait les qualités qu'on ne possédait pas, et qu'on avait moins de prévention en faveur de soi-même. Il faut dire cependant à la décharge de Buffon, qu'ayant l'esprit trop puissant et trop fier, et une force de réflexion trop grande pour s'attacher aux écrits des autres, d'ailleurs encore fort imparfaits, il est plus facile de comprendre son dédain pour les méthodes.

Il s'est peint lui-même dans ce Discours sur la manière de traiter l'histoire naturelle, sous les traits de cet homme dont il dit :

" Imaginons un homme qui a en effet tout oublié ou qui s'éveille tout neuf pour les objets qui l'environnent ; plaçons cet homme dans une campagne où les animaux, les oiseaux, les poissons, les plantes les pierres se présentent successivement à ses yeux."

On se le représente parfois ainsi, et on conçoit les raisonnements, les théories qui se forment alors dans une tête puissante. Mais ce n'est point là une théorie c'est la manière dont un amateur, si l'on peut employer ce mot, étudie l'histoire naturelle.

Il semble encore que Buffon a tenu suspecte

la principale de nos qualités, l'attention:

" On doit commencer par voir beaucoup et voir souvent; quelque nécessaire que soit l'attention à tout, ici on peut s'en dispenser d'abord. Je veux parler de cette attention scrupuleuse toujours utile lorsqu'on sait beaucoup, et souvent nuisible à ceux qui commencent à s'instruire."

On reconnaît que c'est l'effet d'une défiance à l'égard d'une qualité qu'il n'avait pas, l'observation par les sens, et dont l'attention est le principal instrument. Quand il loue l'attention, il semble voir que c'est la qualité des observateurs, et il la loue d'une manière avare:

" On peut dire que l'amour de la nature suppose dans l'esprit deux qualités qui paraissent opposées, les grandes vues d'un génie ardent qui embrasse tout d'un coup d'œil, et les petites attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point."

Voilà quels sont les défauts de ce premier Discours mais il y a aussi beaucoup de beautés, et c'est une chose utile pour l'esprit que de chercher à côté des erreurs la vérité. Or, elle éclate partout dans Buffon. Avec quelle justesse et quelle clarté ne marque-t-il pas les caractères des vérités physiques:

" Les vérités physiques ne sont nullement arbitraires et ne dépendent point de nous; au lieu d'être

fondées sur des suppositions que nous ayons faites, elles ne sont appuyées que sur des faits ; une suite de faits semblables, ou si l'on veut une répétition fréquente, et une succession non interrompue des mêmes événements fait l'essence de la vérité physique : ce qu'on appelle vérité physique n'est donc qu'une probabilité, mais une probabilité si grande qu'elle équivaut à une certitude. En mathématique, on suppose ; en physique on pose et on établit. Là ce sont des définitions ; ici ce sont des faits : on va de définitions en définitions dans les sciences abstraites ; on marche d'observations en observations dans les sciences réelles ; dans les premières on arrive à l'évidence, dans les dernières à la certitude."

Buffon attaque une méthode, mais non pas les méthodes en général, et il sait voir la fausseté de quelques unes. Il trouve alors les traits les plus justes, les mots les plus vrais pour les caractériser. Il y a aussi un passage où il montre comment il faut écrire l'histoire naturelle ; or, comme c'est sa gloire, rien d'étonnant ~~à ce~~ qu'il ait su donner le précepte. On trouve encore dans ce Discours des portraits fort remarquables de ceux qui avant lui ont entrepris le même travail. Tels sont ceux d'Aristote, de Pline. Mais nous citerons plutôt celui d'Aldovrande, où il montre les défauts propres au génie allemand, parce qu'il se rattache

encore à la question que nous traitons plus particulièrement, le sentiment de Buffon sur les méthodes :

« Je me représente un homme comme Aldorvande, ayant une fois conçu le dessein de faire un corps complet d'histoire naturelle ; je le vois dans sa bibliothèque lire successivement les anciens, les modernes, les philosophes, les théologiens, les jurisconsultes, les historiens, les voyageurs, les poëtes, et lire sans autre but, que de saisir tous les mots, toutes les phrases qui de près ou de loin ont rapport à son objet ; je le vois copier et faire copier toutes ces remarques et les ranger par lettres alphabétiques, et après avoir rempli plusieurs porte feuilles de notes de toute espèce, prises souvent sans examen et sans choix, commencer à travailler un sujet particulier, et ne vouloir rien perdre de tout ce qu'il a ramassé ; en sorte qu'à l'occasion de l'histoire naturelle du coq ou du bœuf, il nous raconte tout ce qui a été dit des coqs ou des bœufs, tout ce que les anciens en ont pensé, tout ce qu'on a imaginé de leurs vertus, de leur caractère, de leur courage, toutes les choses aux quelles on a voulu les employer, tous les contes que les bonnes femmes en ont faits, tous les miracles qu'on leur a fait faire dans certaines religions, tous les sujets de superstition qu'ils ont fournis, toutes les comparaisons que les poëtes en ont tirées, tous les attri-

buts que certains peuples leur ont accordés, toutes les représentations qu'on en fait dans les hiéroglyphes, dans les armoiries, en un mot toutes les histoires et toutes les fables dont on s'est jamais avisé au sujet des coqs et des bœufs. Qu'on juge après cela de la portion d'histoire naturelle qu'on doit s'attendre à trouver dans ce fatras d'écritures, et si en effet l'auteur ne l'eût pas mise dans des articles séparés des autres, elle n'aurait pas été trouvable, ou du moins elle n'aurait pas valu la peine d'y être cherchée."

Quelle abondance d'idées et quelle fermeté admirable! D'ailleurs nous voyons le véritable portrait de cet Allemand, et son travail est décrit avec cette vivacité qui peint les choses et les met sous les yeux.

Voici un portrait d'un autre genre, c'est celui des faiseurs de collections et des faux amateurs de l'histoire naturelle :

" Il y a dans l'étude de l'histoire naturelle deux écueils également dangereux, le premier de n'avoir aucune méthode, et le second de vouloir tout rapporter à un système particulier. Dans le grand nombre de gens qui s'appliquent maintenant à cette science, on pourrait trouver des exemples frappants de ces deux manières si opposées, et cependant toutes deux vicieuses. La plupart de ceux qui sans aucune étude précédente de l'histoire naturelle veulent avoir des cabinets de ce genre, sont des personnes aisées,

peu occupées, qui cherchent à s'amuser, et regardent comme un mérite d'être mises au rang des curieux : ces gens-là commencent par acheter sans choix tout ce qui leur frappe les yeux ; ils ont l'air de désirer avec passion les choses qu'on leur dit être rares et extraordinaires ; ils les estiment au prix qu'ils les ont acquises, ils arrangent le tout avec complaisance, ou l'entassent avec confusion, et finissent bientôt par se dégoûter : d'autres au contraire, et ce sont les plus savants, après s'être rempli la tête de noms, de phrases, de méthodes particulières, viennent à en adopter quelqu'une ou s'occupent à en faire une nouvelle, et travaillant ainsi toute leur vie sur une même ligne et dans une fausse direction, et voulant tout ramener à leur point de vue particulier, ils se rétrécissent l'esprit, cessent de voir les objets tels qu'ils sont, et finissent par embarrasser la science et la charger du poids étranger de toutes leurs idées."

Quoique n'ayant pas sur la méthode d'idées sûres, cependant Buffon voit bien qu'il en faut une, et il nous le dit dans un style sans prétention, net, sain, à la fois fin et frappant.

C'est ainsi que dans un grand écrivain il faut de l'attention pour découvrir le vrai et le faux, le bon et le mauvais. Mais on y trouve le

premier en si grande quantité, qu'on ne doit pas s'étonner si un esprit pareil se corrige malgré ses défauts et les habitudes de son siècle. Il est nécessaire de dire que Buffon n'a pas gardé jusqu'au bout cette prévention contre les méthodes. Dans l'histoire des Singes, et dans celle des oiseaux, il les a classés suivant les rapports naturels que présentaient les individus. Cependant il n'a jamais avoué qu'il s'était trompé; il n'a jamais rendu justice à la méthode qu'il avait attaquée. C'en était trop pour l'orgueil du dix-huitième siècle personnifié et encore augmenté dans Buffon.

Il faut en venir maintenant à l'étude du Discours sur la Théorie de la terre. Par théorie il faut entendre avec l'auteur l'explication de faits certains par des causes réelles. Ce n'est pas la même chose que le système, qui est l'explication de faits possibles par des causes douteuses. Buffon prétend montrer par des causes bien constatées comment se produisent certains faits généraux propres à la terre. Il en a observé trois principaux : le premier c'est qu'il y a des coquilles marines partout; le second, que toujours les angles des chaînes de montagnes parallèles se correspondent; le troisième que les couches terrestres sont horizontales et parallèles. Il les a lui-même exposés dans une langue pleine à la fois de netteté et d'agrément :

" Ce qu'il y a de très remarquable, c'est que la forme de ces montagnes, et leurs contours qui paraissent absolument irréguliers, ont cependant des directions suivies et correspondantes entre elles ; en sorte que les angles saillants d'une montagne se trouvent toujours opposés aux angles rentrants de la montagne voisine qui en est séparée par un vallon ou par une profondeur "

..... " Pénétrant plus avant, je trouve la vraie terre ; je vois des couches de sable, de pierre à chaux, d'argile, de coquillages, de marbres, de gravier, de craie, de plâtre, et je remarque que ces couches sont toujours posées parallèlement les unes sur les autres, et que chaque couche a la même épaisseur dans toute son étendue. Je vois que dans les collines voisines, les mêmes matières se trouvent au même niveau, quoique les collines soient séparées par des intervalles profonds et considérables. "

..... " Je vois de plus que dans l'intérieur de la terre, sur la cime des monts, et dans les lieux les plus éloignés de la mer, on trouve des coquilles, des squelettes de poissons de mer, des plantes marines, etc., qui sont entièrement semblables aux coquilles, aux poissons actuellement vivants dans la mer, et qui en effet sont absolument les mêmes. Je remarque que ces coquilles pétrifiées sont en

prodigieuse quantité, qu'on en trouve dans une infinité d'endroits, qu'elles sont renfermées dans l'intérieur des rochers et des autres masses de marbre et de pierre dure, aussi bien que dans la craie et dans les terres, et que non seulement elles sont renfermées dans toutes ces matières, mais qu'elles y sont incorporées, pétrifiées, et remplies de la substance même qui les environne."

Voilà les faits dont Buffon va déduire les causes réelles. Il en conclut que la terre que nous habitons n'est qu'un fond de mer et qu'elle est l'ouvrage des eaux. Cette théorie serait irréprochable, si les faits étaient absolument vrais. Mais nous dirons avec le guide que nous avons choisi : il n'est pas vrai qu'il y ait partout des coquilles marines, les sommets granitiques n'en présentent point; il y a des systèmes de montagnes où les angles ne se correspondent pas; enfin les couches de la terre ne sont pas partout horizontales et parallèles. Buffon n'est donc pas autorisé à dire ce qu'il dit; la terre n'est donc pas un fond de mer et l'ouvrage des eaux. Mais alors comment concilier l'idée que nous avons d'un grand écrivain, et celle de l'auteur d'un système faux? Il faut dire qu'il n'est pas vrai que partout la terre soit l'ouvrage de la mer; mais que partout où les caractères

dont parle Buffon se retrouvent, il a raison.

Il y a au dix-septième siècle un autre homme qui en n'étant pas vrai partout, est aussi cependant un grand écrivain : c'est Larochefoucauld. Il commet aussi la même erreur de dire "toujours" au lieu de "souvent". L'amour-propre ne fait pas tout dans le monde moral, de même que la mer dans le monde physique. Mais que reste-t-il si on change la formule ? des vérités incontestables. En s'étudiant soi-même, on trouve souvent des consentements honteux à de certaines choses belles et bonnes d'ailleurs par elles-mêmes. C'est ce qu'il y a de vrai dans cette vue qui fait le grand écrivain, et qui donne à sa pensée tant de force et de précision.

Il en est ainsi pour Buffon. Partout où il décrit les trois phénomènes, il a une abondance, une richesse admirables. Pour rendre plus sensible l'idée que la terre est un fond de mer, avec la hardiesse qui est un des caractères de son génie, il pénètre au fond de la mer, il veut y voir ce qui s'y passe et comment a pu se former la terre que nous habitons :

" Je puis donc supposer légitimement que le flux et le reflux, les vents et toutes les autres causes qui peuvent agiter la mer doivent produire, par le mouvement des eaux, des éminences et des inégalités dans le

fond de la mer qui seront toujours composées de couches horizontales ou également inclinées. Ces éminences pourront avec le temps augmenter considérablement et devenir des collines qui dans une longue étendue de terrain, se trouveront comme les ondes qui les auront produites, dirigées du même sens, et formeront peu à peu une chaîne de montagnes. Ces hauteurs une fois formées, feront obstacle à l'uniformité du mouvement des eaux, et il en résultera des mouvements particuliers dans le mouvement général de la mer : entre deux hauteurs voisines, il se formera nécessairement un courant qui suivra leur direction commune et coulera, comme coulent les fleuves de la terre, en formant un canal dont les angles sont alternativement opposés dans toute l'étendue de son cours. Ces hauteurs, formées au-dessus de la surface du fond, pourront augmenter encore de plus en plus ; car les eaux qui n'auront que le mouvement du flux, déposeront sur la cime le sédiment ordinaire, et celles qui obéissent au courant, entraîneront au loin les parties qui se seraient déposées, entre deux, et en même temps, elles creuseront un vallon au pied de ces montagnes dont tous les angles se trouveront correspondants, et par l'effet de ces deux mouvements et de ces dépôts, le fond de la mer aura bientôt été sillonné, traversé de collines et de chaînes de montagnes, et semé d'inégalités telles que nous les y trouvons aujourd'hui. Peu à peu les matières molles dont les éminences étaient

d'abord composées se seront durcies par leur propre poids : les unes, formées de parties purement argileuses, auront produit ces collines de glaise qu'on trouve en tant d'endroits ; d'autres, composées de parties sablonneuses et cristallines, ont fait ces énormes amas de rochers et de cailloux d'où l'on tire le cristal et les pierres précieuses ; d'autres, faites de parties pierreuses mêlées de coquilles, ont formé ces lits de pierres et de marbres où nous retrouvons ces coquilles aujourd'hui. D'autres enfin composées d'une matière encore plus coquilleuse et plus terrestre ont produit les marnes, les craies et les terres. Toutes sont posées par lits ; toutes contiennent des substances hétérogènes ; les débris des productions marines s'y trouvent en abondance, et à peu près suivant le rapport de leur pesanteur : les coquilles les plus légères sont dans les craies, les plus pesantes dans les argiles et dans les pierres, et elles sont remplies de la matière même des pierres et des terres où elles sont renfermées ; preuve incontestable qu'elles ont été transportées avec la matière qui les environne et qui les remplit, et que cette matière était réduite en particules impalpables. Enfin toutes ces matières dont la situation s'est établie par le niveau des eaux de la mer conservent encore aujourd'hui la même position."

Là se montre la force de l'imagination de Buffon. Ce qui est surtout remarquable, c'est ce

passage inattendu du futur au présent. Il a dit d'abord feront, seront, deviendront; il dit ensuite ont fait, sont. Il semble qu'il voie s'accomplir sous ses regards ce long et puissant travail de la nature qu'il conçoit au fond de la mer.

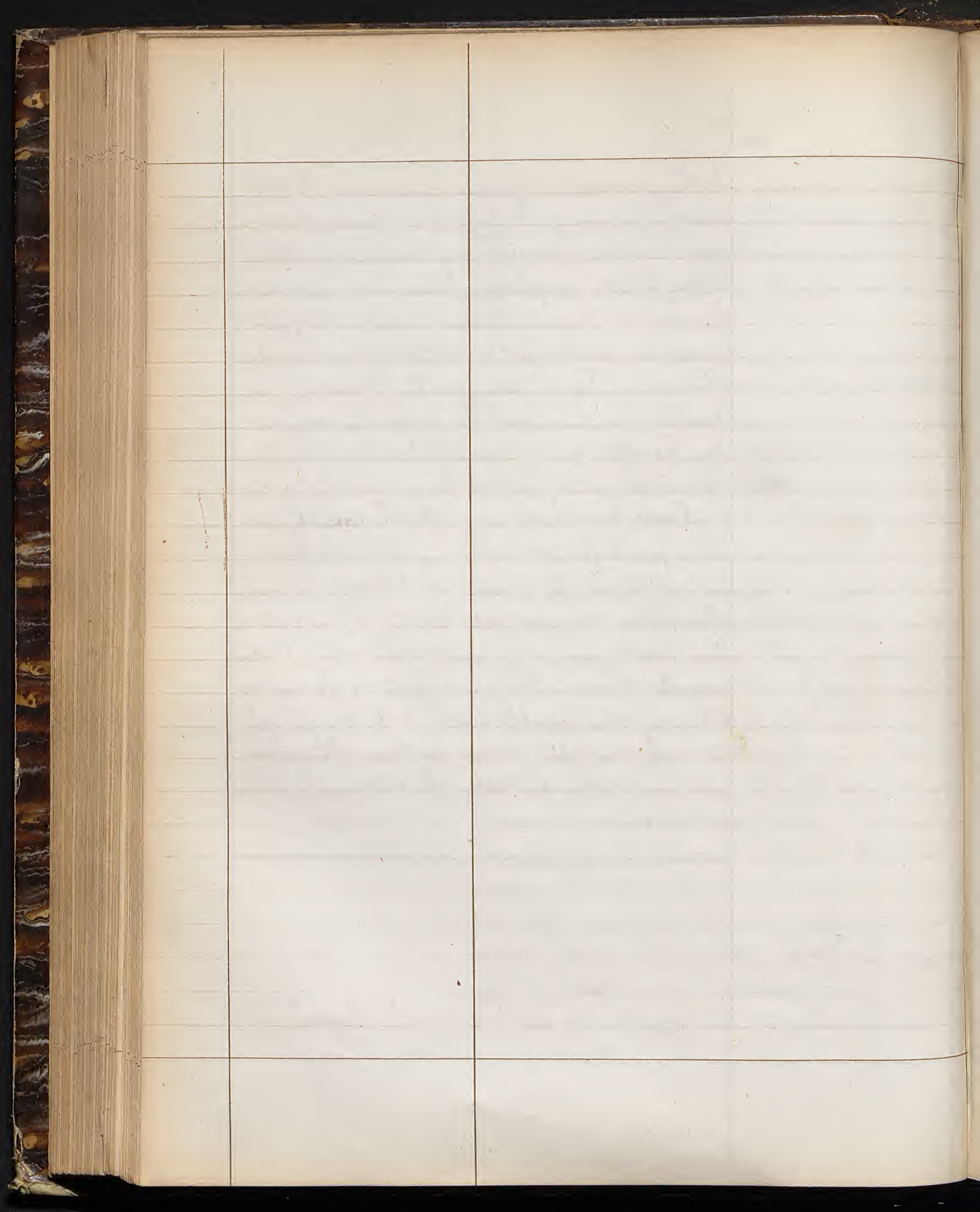
Par tous ces morceaux nous pouvons apprécier la justesse du jugement que Marmontel a porté de Buffon. Où trouve-t-on qu'il soit uniquement un écrivain élégant et un grand coloriste comme on le prétend? L'expression chez lui rend la pensée avec exactitude et simplicité. Il est coloriste sans doute par le talent de rendre visible l'objet qu'il décrit; mais ce n'est pas un homme qui emploie des couleurs pour en parer sa pensée. Estimer ainsi Buffon, c'est rendre peu de justice à son mérite, et ne le voir que d'une manière fausse et inexacte.

On a parlé de la majesté de Buffon, et peut-être est-ce une qualité qu'on lui attribue ironiquement; on ne le trouve pas naturel. Mais il n'y a chez lui qu'un genre de majesté, la tranquillité et le calme du développement, la grandeur de la méditation, l'abondance. Son esprit suit la découverte des faits, et il les décrit comme il les voit. Si quelque chose a de la majesté c'est cette manière de décrire les opérations de la nature, et qui nous montre en partie cette lenteur puissante qui la caractérise.

Ce qui prouve qu'on l'entendait bien ainsi dans

l'Europe savante, et qu'on ne traitait pas Buffon aussi légèrement que le faisaient les encyclopédistes, c'est l'importance que cet ouvrage donna à son auteur. Il n'y a pas d'exemple d'une fortune aussi rapide dans le monde des sciences. Nommé Intendant du Jardin du roi, il en fit le dépôt du résultat de toutes les recherches. La France devint par lui le Centre de la science. Les souverains, les princes lui envoyaient tous les objets qui se trouvaient dans leurs cabinets. Il ne se fit pas de fouilles où l'on ne cherchât dès lors à observer les phénomènes qu'offrait la terre. C'est ainsi que le Jardin du roi se remplit de ces collections qui sont devenues les premières de l'Europe. Les dames elles-mêmes mirent une sorte d'intérêt à faire rechercher dans leurs domaines ce qui pouvait devenir utile à l'histoire naturelle. Peut-on dire que ce soit là la fortune d'un bel esprit sans véritable mérite ! N'est-ce pas plutôt celle d'un génie créateur qui donne l'impulsion même aux travaux qui doivent plus tard servir à rectifier ses erreurs.

E. Benoist.



8e Leçon.

Des écrivains de génie
qui, au XVIIIe siècle,
se sont inspirés de la tradition.

Lesage — Rollin.

Des écrivains de génie qui, au XVIIe siècle, se sont inspirés de la tradition. Lesage — Rollin.

Nous avons vu comment l'esprit français et la langue française, après un moment de crise qui les mit en danger et qui aurait pu les faire reculer jusqu'à l'époque des Précieuses ridicules, s'étaient heureusement renouvelés au commencement du dix-huitième siècle. Nous avons pris chez trois hommes de génie trois chefs-d'œuvre qui ont puissamment contribué à ce travail de réparation. Les Lettres persanes de Montesquieu habituent l'esprit français à des spéculations d'un genre nouveau, elles l'initient à la science politique. Le Charles XII de Voltaire offre le premier modèle de l'histoire telle que nous la concevons. Enfin Buffon, dans son Histoire naturelle, déploie toutes les richesses de la langue française et fait entendre les accents d'une éloquence vraie en peignant les grands spectacles de la nature. Nous avons dit sous quelle influence ont été écrits ces trois grands ouvrages: c'est au bon esprit philosophique que nous les devons. Plus tard, nous reviendrons à Montesquieu, à Voltaire et à Buffon: qu'il nous suffise pour aujourd'hui de les avoir annoncés par leurs premiers chefs-d'œuvre.

Il nous faut parler maintenant de deux ou-

vrages nés sous une autre influence, c'est à savoir celle de la tradition. Ce nom peut paraître modeste si on le compare au nom plus imposant de création. Mais la tradition dont nous parlons n'est pas une imitation servile et timide: ce n'est pas la copie d'un siècle par un autre. Non: la tradition c'est la continuation de production dans un même esprit et avec un même caractère de langage. Le dix-septième siècle ne finit pas en 1700; il se prolonge fort avant dans le dix-huitième siècle. Ce n'est pas là une foi timide qui ne sait pas s'affranchir des règles qui lui ont été imposées: c'est une veine qui n'est pas encore épuisée. La tradition inspire des œuvres originales, bien que conformes à l'esprit de l'âge précédent. Le fils qui ressemble à son père n'est ni le copiste ni le plagiaire de son père: mais il porte en lui le même sang et le même esprit.

Nous ne mettrons donc pas les œuvres inspirées par la tradition au dix-huitième siècle au-dessous de celles qu'a inspirées l'esprit philosophique. A dire vrai, nous préférons même la tradition, comme source d'inspiration, à l'esprit philosophique: elle a un caractère plus simple et plus naturel, et elle n'est pas aidée, comme l'autre, par les circonstances extérieures et par la mode.

La tradition a inspiré au dix-huitième siècle deux nouveautés durables: ce sont deux ouvrages bien différents, un roman et un traité d'éducation, Gil-Blas et le Traité des études.

Lesage et Rollin sont, il est vrai, restés un peu au-dessous de l'idée que nous nous faisons en général du génie. Le génie a, suivant nous, deux caractères qui sont la fécondité de l'invention et l'originalité de l'expression. On ne peut dire que les deux hommes dont nous parlons offrent ces deux caractères au même degré que les hommes de génie du dix-septième siècle, ou ceux du dix huitième dont nous nous sommes occupés jusqu'ici.

Mais qu'est-ce que la fécondité d'invention? Il ne faut pas entendre par là la faculté de créer de vaines imaginations: c'est la faculté de découvrir la vérité, ou d'en découvrir la plus grande part possible. Il ne s'agit pas d'inventer ce qui n'est pas: mais de trouver beaucoup de ce qui est. D'un autre côté, qu'est-ce que l'originalité de l'expression? Ce n'est pas la création de mots qui n'ont été employés par personne. C'est le don de parler la langue de tout le monde avec un certain accent qui appartient à l'auteur et qui donne un caractère propre au langage.

Or nous pouvons affirmer que ni la fécondité d'invention, ni l'originalité d'expression n'ont manqué à Lesage et à Rollin. Mais comme les sujets qu'ils traitent sont des choses familières et populaires, la vérité qu'ils découvrent est d'un ordre moins relevé et le langage qu'ils parlent a quelque chose de moins frappant. On ne peut dire pour cela qu'ils

ont manqué de génie. Le génie n'est-il pas avant tout le don de remplir l'objet qu'on s'est proposé et de traiter en perfection un ouvrage quel qu'il soit? Gil-Blas, le Traité des études sont des ouvrages parfaits dans leur genre. Rollin et Lesage sont donc des écrivains de génie. Ce n'est pas à eux, c'est au genre qu'ils ont traité qu'il faut attribuer cette infériorité relative que nous avons constatée.

Lesage et Rollin sont donc des écrivains de génie s'inspirant de la tradition. La tradition, pour Rollin, c'est la double antiquité classique et chrétienne. Il en est nourri, il en a formé sa substance. L'antiquité est pour lui une foi. On ne saurait mieux comparer Rollin parlant des anciens qu'à Bossuet citant les Pères de l'église : ce ne sont pas des savants, ce sont des compagnons. Rollin vit avec les anciens : il ne se sépare pas d'eux, il ne distingue pas sa pensée de la leur. Il est même à remarquer que quand Rollin cite les écrivains du dix-septième siècle, il en parle sans doute avec beaucoup de respect et de gravité, mais non pas avec cette tendresse qu'il éprouve pour les anciens. On sent bien qu'il a connu et goûté M. Bossuet, M. Fénelon, M. Racine : mais l'admiration, l'affection filiale, la foi sont tout entières pour Cicéron, pour Quintilien, pour Virgile.

La tradition de Lesage, c'est Molière. Ce n'est pas que dans une certaine mesure, il n'ait

connu l'antiquité classique. Il avait fait de très bonnes études : c'est une des rares circonstances de sa vie que nous connaissons. Il perfectionna son instruction à Paris, et la fortifia par l'étude de la philosophie et du droit. Mais, tandis que pour Rollin la tradition fut avant tout l'antiquité classique avec les écrivains du dix-septième siècle comme complément et conséquence, pour Lesage ce fut principalement le dix-septième siècle, et en particulier Molière.

Lesage appartient au dix-septième siècle par son goût de simplicité et de naturel. Il lui appartient encore par un goût particulier qui avait été très répandu, qui avait même été trop loin et était devenu un défaut. Nous voulons parler du goût pour la littérature espagnole. Au temps des Précieuses c'était une mode : on n'imitait pas Lopez de Vega, Calderon, Cervantes, mais Gongora et cette école qui à son exemple réduisit toute la littérature à des artifices de langage. Quand cette mode fut passée, il ne resta qu'un goût sérieux pour la bonne littérature espagnole. Lesage arriva à cet heureux moment. La vogue de Gongora était passée : mais quelques hommes instruits continuaient de lire Cervantes, Lopez de Vega, Calderon, et en italien Le Tasse, l'Arioste.

Parmi eux se trouvait l'abbé de Lyonne, le fils du ministre, qui rencontra Lesage, s'intéressa à lui efficacement et lui fit une pension. Il devina son génie en lui mettant entre les mains les chefs-d'œuvre de la littérature espagnole.

Voici le portrait tracé par Saint-Simon de cet homme à qui les lettres sont peut-être redevables de Gil-Blas :

L'abbé de Lyonne, fils du célèbre Ministre d'Etat, mourut aussi en ce mois de Janvier (1740). Ses mœurs, son jeu, sa conduite l'avaient éloigné de l'épiscopat et de la compagnie des honnêtes gens .... L'abus qu'il faisait de ses bénéfices engagea sa famille à lui donner quelqu'un qui y veillât avec autorité. Il passa toute sa vie dans la dernière obscurité. Il logeait à Paris dans son beau prieuré de St Martin des Champs, où, tous les matins, les vingt dernières années de sa vie, il buvait, depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, vingt et quelquefois vingt-deux pintes d'eau de la Seine, sans se pouvoir passer à moins, outre ce qu'il en avalait à son dîner. Il n'était pas fort vieux, et ne laissait pas d'avoir de l'esprit et des lettres."

Remarquons ces derniers mots que Saint-Simon n'a pas l'habitude de prodiguer. Il n'y a rien

d'étonnant qu'un homme d'esprit et de lettres ait pressenti le génie de Lesage et l'ait mis sur la voie. Quant à cette prodigalité dont parle Saint-Simon, elle avait du bon, puisque Lesage en profita et qu'il toucha sa pension sans interruption pendant trente-huit ans. Probablement aussi l'abbé de Lyonne était revenu de ses excès: même le récit, la confidence de ses fautes et certaines maximes de son expérience n'ont pas dû peu contribuer à donner à Lesage la science de la vie.

L'esprit philosophique du dix-huitième siècle n'eut aucune influence sur le génie de Lesage. Cependant il vécut au moment où cet esprit était le plus en faveur; mais telle était chez lui la force de la tradition, qu'il paraît n'avoir pas même entendu cette explosion de l'esprit philosophique qui s'est faite à côté de lui.

L'un des traits de l'esprit philosophique, c'est l'esprit d'opposition à la royauté et à l'église: c'est la raison substituée à l'autorité et, comme conséquence, le vœu que les inspirations de la raison reçoivent leur application. Un autre trait de l'esprit philosophique, c'est la personnalité des écrivains, l'habitude de parler d'eux, de se mettre dans leurs écrits et de faire, pour ainsi dire, les honneurs de leur personne. Cela est naturel: comme ces écrivains s'inspirent uniquement de la raison, et qu'il est difficile de distinguer ce qui est de la raison humaine et ce qui est de

notre raison particulière, il doit arriver plus d'une fois qu'ils obéissent à leur sens propre; et comme le sens propre est souvent altéré par l'intérêt, l'humeur ou la passion, ces écrivains doivent souvent laisser voir dans leurs ouvrages les sentiments particuliers qui ont agi sur leur esprit.

Dans Lesage il n'y a pas trace d'esprit de réforme ni de personnalité. Il n'est pas question de corriger l'Etat, la société, la justice. Il n'a pas d'espérances chimériques; il ne s'occupe pas des destinées inconnues de l'humanité. En parlant d'un auto-da-fé, Lesage ne s'irrite pas violemment: il se contente de blâmer d'un mot cette institution. Est-ce à dire que Lesage approuvait les abus ou qu'il y était indifférent? non: nous savons qu'il était honnête homme et que jamais il ne voulut profiter de ces abus dont il ne parlait qu'en passant dans ses ouvrages. Mais Lesage se regardait comme incompétent, et en cela encore il était du dix-septième siècle: il considérait les écrivains comme Louis XIV considérait Racine: « Parce qu'il fait parfaitement les vers, veut-il diriger l'Etat? » Lesage de même se contente de peindre les hommes et ne s'occupe pas de réformer la société.

Mais par cela même que Lesage n'a pas d'arrière-pensée contre les institutions, il est d'autant

plus libre en parlant des personnes. Il passe en revue les hommes de toutes ~~cond~~ conditions, princes, courtisans, gens d'église, et il nous fait rire de leurs ridicules et de leurs travers : mais il n'a jamais d'amertume contre personne. Lesage est un peintre de mœurs et non un satirique. Le satirique porte dans son talent, et cela même en est le principe, l'indignation : facit indignatio versum. Son âme s'émeut à la vue des vices et des défauts des hommes. Le peintre de mœurs, au contraire, ne cherche qu'à représenter fidèlement la société sans songer à la corriger ni à s'irriter contre elle. Tel était Molière, tel est Lesage ; tous deux sont d'admirables honnêtes gens, et pourtant ni l'un ni l'autre ne s'occupent de réformer le monde. Ce sont des observateurs curieux des travers de l'espèce humaine qui se sentent attirés vers la description de nos vices par une sorte d'affinité secrète et de goût pour ce genre d'étude. De même, dans l'antiquité, Tacite ne déteste pas les crimes dont il parle autant qu'on pourrait le croire : son génie avait un certain penchant vers tout ce qui est sombre.

Il ne faut donc pas chercher dans Lesage des portraits individuels. Le peintre de mœurs ne fait pas de portraits : il n'a pas assez de fiel pour s'acharner à un individu. Aussi fut-on bien désappointé quand on voulut faire des clefs du Diable boiteux. On

ne reconnut personne et chacun se reconnut. Lesage avait pris les traits généraux du cœur humain : il avait tracé des esquisses et non des portraits.

Il ne faut pas chercher dans Lesage les contempo[rains] ; il ne faut pas y chercher non plus Lesage lui-même. Nul auteur ne paraît moins dans ses œuvres. D'ailleurs nous ne pourrions pas le reconnaître, puisque nous ne sa-vons presque rien de sa vie et de son caractère. Cependant, jusque dans l'indulgence du moraliste pour Gil-Blas, on retrouve des accents d'honnête homme qui expliquent la bonne renommée que laissa Lesage.

Ni esprit philosophique, ni personnalité, voilà les deux principaux caractères de Lesage. Différent des autres écrivains du dix-septième siècle, dont la personne domine et efface les ouvrages, Lesage disparaît derrière les siens. Lesage est tout entier dans ses livres, dans Gil-Blas.

Peut-être eut-il un peu de dédain pour quelques-uns des travers de l'esprit philosophique, et, si peu sati-rique qu'il fût, y a-t-il parfois un peu de colère contre les philosophes. La vertu même la plus sincère peut devenir offensive : comme elle est un effort de la volonté, si elle est seule, elle éprouve quelquefois le besoin de se rendre justice à elle-même.

Il se moque quelque part du style de ses con-temporains et du retour de la langue vers le jargon des Précieuses :

" Nuñez me fit voir une préface qu'il prétendait, disait-il, mettre à la tête d'un recueil de comédies qu'il avait sous la presse. Ensuite il me demanda ce que j'en pensais. — Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta prose que de tes vers. Ton sonnet n'est qu'un pompeux galimatias, et il y a dans ta préface des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont pas marqués au coin du public, des phrases entortillées, pour ainsi dire; en un mot ton style est singulier. Les livres de nos bons et anciens auteurs ne sont pas écrits comme cela. — Pauvre ignorant! s'écria Fabrice; tu ne sais pas que tout prosateur qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate, affecte cette singularité de style, ces expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq ou six novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir; et nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lopez de Véga, de Cervantes, et de tous les beaux esprits qui nous chicanent sur nos nouvelles façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de partisans de distinction; nous avons dans notre cabale jusqu'à des théologiens." .... "Je veux par un seul trait te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diraient par exemple tout uniment: les

intermèdes embellissent une comédie; et nous, nous disons plus joliment: les intermèdes font beauté dans une comédie. Remarque bien ce: font beauté; en sens-tu tout le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon?"

Dans un autre passage, Lesage se moque de l'engouement que les tragédies de Voltaire excitaient alors. Gil-Blas va au théâtre à Valence, pour voir une pièce qui doit être excellente, car elle est de Gabriel Triaquero, surnommé le poëte à la mode: "Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur toute la ville de Valence est en l'air. Les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce; toutes les loges sont retenues, et le jour de la représentation, on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double, à la réserve du parterre qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur. On joue la pièce; avec quel succès, on le devine. Après la pièce, on me montra l'auteur qui allait de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers, dont les seigneurs et les dames se préparaient à la couronner." Tous ces traits sont à l'adresse de Voltaire. Après la représentation on s'en va chez le gouverneur: pendant le souper il n'est question que de la nouvelle tragédie. Une discussion s'engage entre un chevalier de Saint-Jacques et un gentilhomme castillan. Suivant l'un, rien n'est comparable à don

Gabriel Triaquero. " Les ouvrages de ce poète doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lopez et les Calderon n'étaient que des apprentis en comparaison de ce grand maître du théâtre. — Le gentilhomme qui regardait Lopez et Calderon comme les Sophocle et les Euripide des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Il s'échauffa. Quel sacrilège dramatique ! s'écria-t-il d'un ton animé. Puisque vous m'obligez à juger sur une première représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la tragédie nouvelle de votre don Gabriel. Loin de la regarder comme un chef d'œuvre, je la trouve fort défectueuse. C'est un poème farci de traits plus brillants que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais ou mal rimés, les caractères mal formés ou mal soutenus, et les pensées souvent très obscures". Mais le gentilhomme ne persuade pas la société : on recommence à louer don Gabriel, on le place même parmi les Dieux." Cette apothéose extravagante et cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan, qui, levant les mains au ciel, s'écria tout à coup comme par enthousiasme : O divin Lopez de Véga, rare et sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous et tous les Gabriels qui voudront vous atteindre ! Et vous, moëlleux Calderon, dont la douceur élégante et pur-

gée d'épique est inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels soient abattus par ce nouveau nourrisson des muses ! Il sera bien heureux si la postérité, dont vous ferez les délices comme vous faites les nôtres, entend parler de lui." On reconnaît clairement ici Corneille et Racine. Mais Lesage, pour dépayser le lecteur, ajoute : "Cette plaisante apostrophe à laquelle personne ne s'était attendu, fit rire toute la compagnie qui se leva de table en belle humeur, et s'en alla."

Gil-Blas, livre X ch. 6.

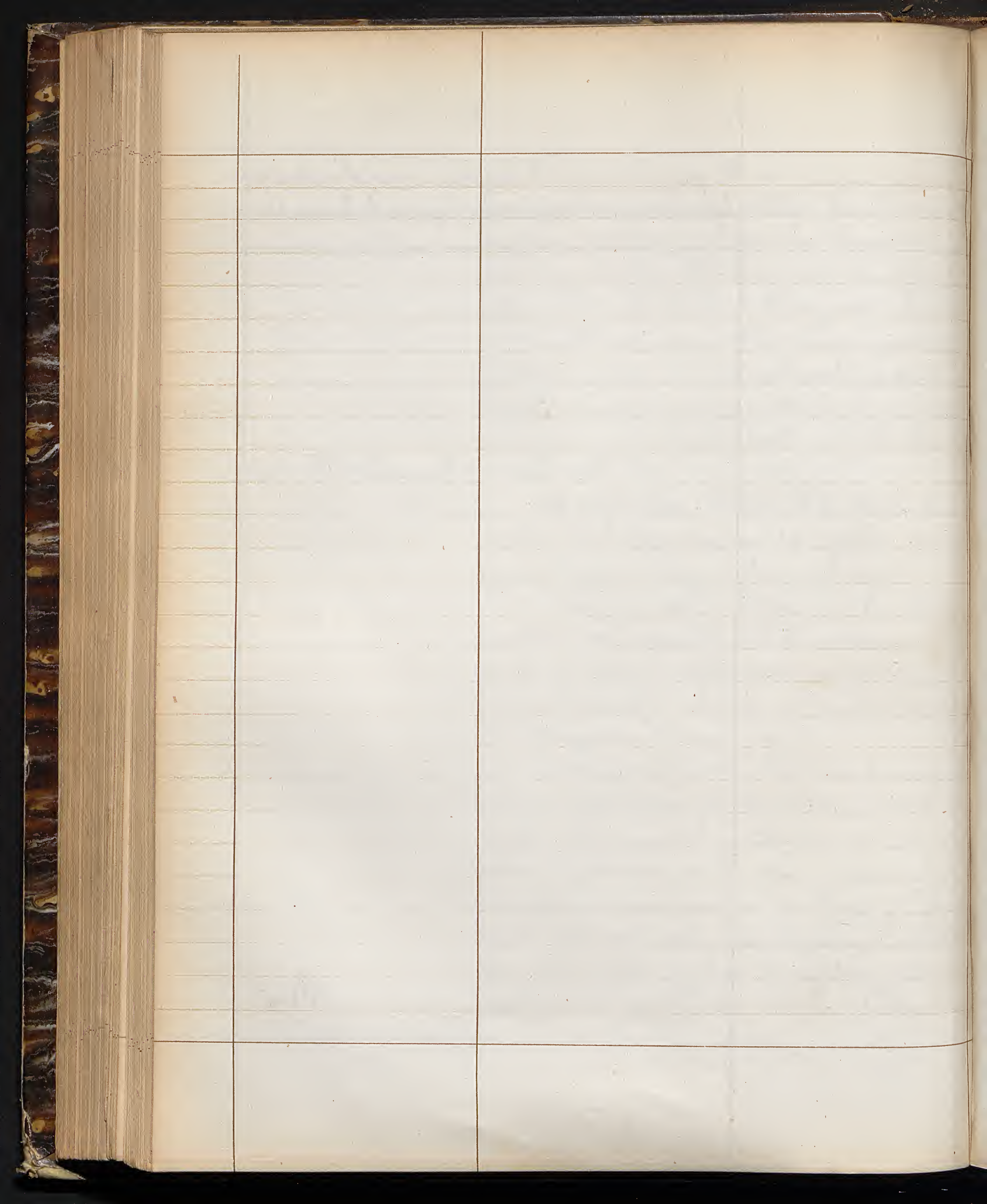
Cette plaisanterie, Voltaire la lui revalut dans son tableau de la littérature au dix-septième siècle. Quand il arrive à Lesage, il en parle ainsi :

"Lesage, né à Vannes, en Basse Bretagne, en 1667. Son roman de Gil Blas est demeuré parce qu'il a du naturel : il est entièrement pris du roman espagnol intitulé : la vida del escudero don Marcos de Obregon. Mort en 1747."

C'est tout ce qu'il en dit dans tous ses ouvrages. Aucun autre auteur du dix-huitième siècle n'en parle : Marmontel n'en dit pas un mot. Ce silence montre assez quelle estime on faisait alors de ceux qui ne s'inspiraient pas de l'esprit philosophique. On voit aussi, par le passage de Voltaire qui est de 1752, qu'il ne lui pardonna jamais l'apostrophe du gentilhomme Castillan. Voltaire trouvait

du génie à ceux qui le louaient : mais il maltraitait bien ceux qui l'attaquaient ou qui ne le louaient pas.

Bréal.



9e Leçon.

Lesage. – Gil Blas.

Lesage. _ Gil-Blas.

Il serait difficile de dire du nouveau sur le Gil-Blas de Lesage. C'est un ouvrage qu'on a très bien jugé de notre temps, comme les comédies de Molière dont Lesage est le disciple. Pourquoi au contraire l'a-t-on traité si légèrement au dix-huitième siècle, pourquoi lui a-t-on témoigné si peu d'estime? C'est une injustice qui s'explique: Lesage n'est nullement entré dans le mouvement qui agitait son temps, il s'est tenu en dehors de ces préoccupations sociales ou religieuses, qui alors étaient générales. Peut-être même pourrait-on lui faire un léger reproche de n'avoir point participé même à ce qu'il y avait de bon dans l'esprit philosophique. Enfin, lorsque Lesage écrit, il ne veut rien réformer, rien corriger; le monde qu'il se plaît à peindre est, selon lui, incorrigible. Mais dans ce monde, qui sera toujours mauvais et rempli de fripons, on peut n'être pas toujours la dupe des autres; il est possible d'y vivre en honnête homme, et même le métier n'en est pas mauvais: c'est la morale qui ressort d'un grand nombre d'aventures dans Gil-Blas. Tel est le genre d'instruction que l'on peut en tirer.

Lesage n'a pas non plus cherché la faveur en s'a-

dressant aux mauvaises passions de son époque : il n'a flatté ni l'irréligion ni le cynisme ; voilà pourquoi le succès lui a manqué. Ce siècle si agité ne fit point attention à un homme qui ne lui parlait point de ses préoccupations et qui ne s'accommodait pas à ses travers. Mais quand ces préoccupations eurent cessé, quand ces travers eurent disparu, la justice dut être faite ; et en effet le mérite de Lesage a été reconnu au dix-neuvième siècle. Il nous faut donc répéter ce qui déjà a été dit, et nous borner à présenter un jugement au fond le même, avec la méthode et l'esprit qui nous sont particuliers. Nous ne prétendons rien apporter de neuf, nous ne voulons que faire connaître les motifs intimes de notre admiration pour Lesage et nos impressions personnelles sur son livre.

Mais lorsqu'on entend ainsi la critique, il y a toujours quelque chose de nouveau à dire. Il en serait autrement, si la critique était restée ce qu'elle était d'abord. Il y a eu un temps où elle croyait avoir accompli toute sa tâche, quand elle avait donné sur les auteurs des jugements généraux. L'enseignement critique semblait avoir pour but de permettre aux auditeurs de parler des livres sans les connaître, il dispensait de la lecture, bien loin d'engager à lire ou à relire et à se faire sur les ouvrages des idées raisonnées. Telle a été la critique de La Harpe : il écri

pour un pays où l'on aime peu à lire, et beaucoup à parler des livres; il nous donne avec complaisance des idées générales et suffisantes sur les auteurs; il ne cherche rien de plus: mais il s'acquitte du devoir qu'il s'est tracé, avec un jugement sûr et un goût exquis, il faut le dire haut, maintenant que Laharpe n'est plus de mode. De nos jours la critique a une idée différente de son devoir: nous conformant à ce nouvel esprit, nous apportons ici, pour parler de Gil-Blas, des impressions, si l'on peut parler ainsi, toutes fraîches de la lecture du livre, des idées que nous avons, autant qu'il nous a été possible, approfondies, et qui n'ont d'autre prétention que de donner l'envie de relire Gil-Blas et de faire réfléchir les auditeurs: la critique ainsi faite est une veine qui ne sera pas de long-temps épuisée.

Les débuts de Lesage ressemblent à ceux de Molière. Dans le premier roman de Lesage, comme dans les premières pièces de Molière, c'est l'intrigue qui domine. On trouve dans les premières pièces de Molière quelques esquisses de caractères, quelques traits de haute comédie, enfin elles font pressentir le grand poète comique. Tel est pour Lesage le roman par lequel il débute, Le diable boiteux. Le peintre de caractères et de mœurs s'y montre déjà: mais son talent n'est pas encore formé. Les caractères y sont peints avec des détails trop précis et trop complets:

ils sont trop particuliers ; nous n'y reconnaissons pas une certaine espèce d'hommes, et partant ce ne sont plus des portraits d'après nature, mais des caractères de cabinet. Lesage en les traçant semble avoir souvent imité La Bruyère, mais il n'a pas su comme lui relever ses peintures par le piquant de l'expression. Elles n'ont donc de remarquable que la singularité ; elles font sur nous le même effet qu'un homme qui sort de chez lui avec un costume bizarre dans l'intention de se faire regarder : il attire nos yeux par ce qu'il a d'extraordinaire ; mais comme il n'a rien autre chose et qu'il ne nous instruit pas, sa vue ne tarde pas à nous être insipide. Tant que le lecteur ne se retrouve pas lui-même dans un roman, tant qu'il n'y reconnaît pas la peinture de l'homme, il n'est pas satisfait, il n'est pas attaché.

Continuons de comparer Molière et Lesage dans le progrès de leur esprit. Molière, après quelques pièces d'intrigue, donne tout de suite des comédies immortelles, comme l'Ecole des femmes & l'Ecole des maris. Le premier roman de Lesage qui suit le Diable boiteux, Gil-Blas, est un chef d'œuvre.

Pour connaître la véritable portée de Gil-Blas et le dessein de l'auteur, nous avons un excellent guide, c'est Lesage lui-même qui nous donne la clé de son livre dans sa préface. Il nous dit qu'il n'a pas eu d'

autre intention que de représenter la vie humaine telle qu'elle est. Nous devons l'en croire. Il a publié la seconde partie de son roman vingt ans après la première; celle-ci parut en 1715, et l'autre en 1735. La seconde partie n'est que la suite de la première, elle s'y rattache intimement, elle la complète. Or, si la première partie contenait une satire piquante d'événements contemporains ou récents en 1715, quel à-propos, quel intérêt aurait cette satire continuée et complétée en 1735? Cependant on a voulu de nos jours voir dans Gil-Blas des allusions au gouvernement de Louis XIV: c'est l'effet d'un préjugé commun de notre temps. Préoccupés du gouvernement des hommes publics, habitués à voir les hommes d'esprit, quelle que soit leur condition, prendre part aux agitations politiques, nous prêtons aux siècles passés ce caractère qui est le nôtre, nous ne pouvons comprendre la solitude d'un grand esprit qui se retranche dans la contemplation et dans la peinture de la vérité.

Mais si Gil-Blas était une peinture satirique du siècle de Louis XIV, cette peinture serait plus amère: Gil-Blas aurait pour le ton quelque ressemblance avec l'Idoménée du Télémaque. Fénélon n'a point voulu faire précisément une censure; il donne des leçons à son élève, leçons que couvrent et qu'autorisent des intentions admirables, un amour sincère de l'hu-

manité, mais enfin leçons sévères pour Louis XIV. Evidemment il blâme ce qui se fait : dans Lesage il n'y a pas la moindre marque d'indignation, ni même d'appréciation sévère.

Il peint la vie et les mœurs d'une société civilisée, monarchique et chrétienne : telle est la Cour d'Espagne, telle est la société espagnole dans laquelle se passe le roman de Gil-Blas. Et ce n'est pas la société espagnole en particulier que Lesage représente, ce n'est pas une époque plutôt qu'une autre : ôtez un certain costume nécessaire aux yeux, à l'imagination, vous reconnaîtrez toutes les sociétés modernes dans toute leur durée, vous verrez dans le tableau de Lesage notre société telle qu'elle est aujourd'hui. On trouve dans Gil-Blas toutes les conditions générales de nos sociétés, toutes les circonstances les plus communes de la vie humaine parmi nous ; il ne manque que les circonstances extrêmes, parce que celles-là sont rares ; on n'y voit ni héros, ni grands criminels : c'est une société moyenne, parce qu'en effet dans la société réelle ce sont toujours les choses moyennes qui dominent ; on voit surtout dans Gil-Blas la peinture des mœurs qui ne changent pas.

Dans toutes les sociétés modernes, même dans la nôtre, il y a une Cour, et partant des Courtisans qui guettent la fortune, il y a des hommes de pouvoir,

et ce qui s'en suit ; des favoris qui ne reculent devant aucun moyen pour s'insinuer ; il y a des auteurs préoccupés de la vogue jusqu'à l'excès ; peut-être même trouverait-on quelques prélats semblables à l'archevêque de Grenade, plus sensibles au succès littéraire de leur sermon qu'à la conversion des fidèles. Que manque-t-il donc à notre société pour ressembler à celle où vit Gil-Blas ? rien, sinon et fort heureusement pour nous, l'inquisition, ou bien encore les voleurs dans les cavernes, grâce à notre Ste Hermandad si bien organisée et si vigilante. Tel est le premier mérite et le premier charme du roman de Gil-Blas, c'est que, transportés en apparence dans un pays étranger, nous sommes de fait chez nous, nous sommes entourés de gens de connaissance : et même, comme le tableau est complet, on peut dire que nous trouvons dans Gil-Blas à peu près toutes les personnes que nous connaissons. Nous-mêmes n'y manquons pas, nous sommes dans un coin. Puisque tout est représenté sur cette toile, peut-il se faire que ce qui me concerne en soit absent ? En effet je ne tarde pas à reconnaître ma maison, enfin moi-même. Voilà bien mes défauts, c'est bien mon portrait, en laid il faut le dire ; car pour des portraits qui soient beaux, il n'y en a pas dans Gil-Blas.

Le second charme du roman de Lesage, sa

seconde conformité avec notre nature, est dans le caractère du héros. Gil-Blas est un personnage très réel : c'est l'homme tel qu'il est dans la société telle qu'elle est. C'est un type moyen en tout : il est d'une condition moyenne, ni très haute, ni très basse, mais située sur les confins des plus hautes et des plus basses ; Gil-Blas est un bourgeois comme nous. Il a des qualités et des défauts moyens, d'esprit comme de caractère. Il ne va pas jusqu'au dévouement, il ne va pas non plus jusqu'au cynisme de l'égoïste. Ses qualités sont gâtées, ses défauts sont aggravés par le mauvais exemple, quelquefois aussi par la nécessité, qui met l'homme à une si rude épreuve et l'expose à des tentations si fortes. Il a de la bonté naturelle, mais une bonté molle, peu efficace. Ainsi dans Gil-Blas, tout est moyen : et par là ne ressemble-t-il pas à la majorité des hommes ? Le plus grand nombre n'est-il pas de condition moyenne, de caractère moyen, n'a-t-il pas des inclinations qui peuvent devenir des passions, des défauts qui peuvent empirer, des qualités qui peuvent se perfectionner ? Enfin, pour dernier trait de ressemblance avec tous les jeunes-gens de la bourgeoisie, Gil-Blas a une fortune à faire.

Voilà un premier intérêt qui s'attache au personnage : il ressemble à presque tout le monde. Bien différent des héros de roman, qui attirent les yeux par ce qu'ils ont d'extraordinaire, de Don Quichotte, par exemple

Gil-Blas est remarquable parce que tout en lui est commun. Mais il a autre chose qui lui donne un intérêt et un agrément tout particulier pour notre nation, c'est qu'il est essentiellement français. Non pas que le caractère de Gil-Blas ne soit universel, et que l'original du portrait ne se retrouve dans tous les pays: autrement, comment expliquer que Gil-Blas ait été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, qu'il soit devenu populaire en Espagne, qu'il soit si connu en Angleterre? Mais à ce qu'il a d'universel, il joint certains traits particuliers qui le font appartenir à la France plutôt qu'à un autre pays. D'abord c'est une moquerie douce, ce ton d'esprit si répandu et si goûté parmi nous. On aime en France à se moquer sans cesse; on se moque doucement, parcequ'on ne veut point provoquer, parce qu'on se plaît à frapper, mais que cependant on ne désire point de combat; nous nous moquons de tout le monde, sans nous excepter nous-mêmes. Cela a quelque chose d'aimable, c'est un moyen habile de nous faire pardonner nos travers, de détourner le coup qui nous menace et en même temps de nous faire valoir. Nous mettons un peu de cette moquerie jusque dans notre sensibilité; nous sommes sensibles, quoiqu'on ait dit, et nous nous apercevons que nous le sommes; mais craignant de l'être avec excès, craignant d'être sur un ton qui jure avec le ton des

autres, nous voulons faire excuser notre attendrissement en nous en raillant nous-mêmes. Nous avons peur d'être dupes, même de nous. Cette moquerie est donc au fond le désir d'écarter le ridicule; et cette crainte si grande du ridicule, quelle en est la source? il faut bien le dire, c'est la vanité. Tel est Gil-Blas dans tout le cours du roman: il a sans cesse ce ton léger de raillerie, et il ne redoute rien tant que de paraître ridicule. Ainsi lorsqu'on lui mange son bien, lorsqu'il est dupe d'un parasite, il souffre beaucoup moins du malheur ou du désagrément qu'il éprouve, que de l'humiliation.

Le second trait par lequel Gil-Blas est français, c'est l'esprit, l'esprit qui est une qualité caractéristique de notre pays. Il ne faut pas dire, comme quelques écrivains trop flatteurs, que l'esprit chez nous court les rues; mais nous en avons beaucoup. Nous n'en avons pas autant que Molière ni que Lesage; mais c'est à un degré moindre le même esprit. L'esprit que nous avons et que nous aimons est bien difficile à définir; il y en a deux sortes distinctes. La première, la meilleure est ce qu'on peut appeler l'esprit de raison, celui dont André Chénier parle si bien:

> Esprit, raison qui finement s'exprime
>
> . . . . . .

C'est le don de saisir justement, finement les rapports et les convenances des choses entre elles, et des mots avec les

choses ; le don de dire partout seulement ce qui est nécessaire, ce que le sujet, ce que la situation exige, en sorte que dans cet esprit l'auteur, l'artiste semble n'être pour rien : c'est un fruit tout naturel et qui n'en est que plus charmant. Voilà une première sorte d'esprit qu'on trouve dans Lesage et dans Molière, que Molière donne à tous ses personnages, même à ceux qui jouent le rôle de sots. Pourquoi ? parce que ceux-là même ne seraient pas supportables s'ils n'avaient pas cette vue nette des choses. Le spectateur ne les suit avec intérêt qu'à cette condition. Cet esprit fait la perfection des ouvrages.

Une seconde sorte d'esprit, est l'esprit d'humeur, cet esprit qui vit surtout de plaisanterie, qui ne sort point comme l'autre du fond des choses, mais qui a un caractère beaucoup plus individuel, où entrent la fantaisie et l'humeur. Rien de plus commun ni de plus goûté parmi nous que ce genre d'esprit ; la preuve en est dans le nombre considérable des mauvais plaisants qui cherchent cet esprit sans le rencontrer. Il est dans tout le roman de Lesage au plus haut degré ; il s'y montre de la façon la plus naturelle et dans les moindres choses. Tel est, par exemple, le mot de Gil-Blas sur le boulanger de l'escogrivaro ; citons tout le passage :

« Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et

la folie les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats, je crus devoir faire une figure digne du confident du premier ministre. Je louai un hôtel entier que je fis meubler proprement. J'achetai le carosse d'un escogirave qui se l'était donné par ostentation, et qui cherchait à s'en défaire par le conseil de son boulanger. Je pris un cocher, trois laquais; et comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet de chambre, mon secrétaire et mon intendant. Mais ce qui mit le comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restait de jugement. Je n'étais guère moins fou que les disciples de Porcius Latro, qui, lorsqu'à force d'avoir bu du cumin ils s'étaient rendus pâles comme leur maître, s'imaginaient être aussi savants que lui. Peu s'en fallut que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis du moins dans la tête que je passerais pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards; ce qui me flattait infiniment."

Tout le morceau est plein d'esprit; mais remarquons seulement ce mot, qui semble jeté sans intention et qui cependant est si expressif: " et qui cherchait à s'en défaire par le Conseil de son boulanger".
Voilà l'esprit de plaisanterie, voilà ce tour original qui relève la chose la plus commune. Lesage n'est

pas un détail dont il a besoin, parce qu'il est commun, mais il lui donne par le tour quelque chose de particulier et de gracieux. Lesage, continuateur de Molière, renouvelle ses plaisanteries contre les médecins. Eh bien! si vieilles et si usées que soient ces plaisanteries, elles ne nous en paraissent pas moins charmantes dans Gil-Blas, elles plaisent par leur expression piquante et originale. Voyons-en quelques exemples; d'abord la maladie d'Alphonse de Leyva:

" Don Alphonse tomba malade: il lui prit une grosse fièvre avec des redoublements qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement il n'y avait point là de médecins, et j'en fus quitte pour la peur."

Le séjour de Gil-Blas dans la tour de Ségovie:

" Mon courage s'abattit; et, quelque chose qu'on pût me dire pour me relever, je devins la proie des plus vifs chagrins, qui me causèrent insensiblement une maladie aigüe.

Le seigneur Châtelain qui s'intéressait à ma conversation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeler les médecins à mon secours, m'en amena deux qui avaient l'air d'être de grands serviteurs de la déesse Libitine. " Seigneur Gil-Blas, dit-il, en me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, et qui vous remettront sur pied en peu de temps."

J'étais si prévenu contre tous les docteurs en médecine,

que j'aurais certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie ; mais je me sentais alors si las de vivre, que je sus bon gré à Sedillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

" Seigneur Cavalier, me dit un de ces médecins, il faut avant toutes choses que vous ayez de la confiance en nous. — J'en ai une parfaite, lui répondis-je ; avec votre assistance, je suis sûr que je serai, dans peu de jours, guéri de tous mes maux. — Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez : nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela."

Effectivement ces messieurs s'y prirent à merveille et me menèrent si bon train que je m'en allais dans l'autre monde à vue d'œil."

On ne saurait nier que Gil-Blas ne soit un caractère moyen et qu'il ne soit français par l'esprit ; il nous paraît avoir un troisième trait de conformité avec nous, celui-là peut-être plus contestable, c'est qu'il est chrétien. Il est chrétien, non pas sans doute jusqu'à pratiquer, mais il l'est par l'éducation. Il y a en lui un fond de sentiments chrétiens assoupis ; les passions, la recherche de la fortune étouffent ces sentiments et leur ôtent toute influence sur sa conduite. Ils se marquent cependant dans le respect qu'il conserve pour les pratiques dévotes. Enfin il a le trait caractéristique d'une éducation chrétienne

qui a fait impression : c'est un homme qui fait sans cesse son examen de conscience, et qui se juge d'après les préceptes de la morale chrétienne. Les récits qu'il fait de sa vie sont toujours mêlés de réflexions ; il ne manque jamais de s'arrêter sur une action où il y a à blâmer, et de la juger comme elle mérite ; il sait apercevoir même dans ses bonnes actions ce qui s'y est glissé de mal, d'intention égoïste ; il éprouve le désir de faire le bien et de paraître bon. Enfin Gil-Blas s'améliore en avançant dans la vie ; il se sert de son pouvoir pour rendre service ; il finit par se souvenir de ses parents : il s'est amendé, il est devenu meilleur. Voilà comment Gil-Blas est chrétien, différent en cela des autres héros de roman du 18.e siècle, qui sont tous païens.

Ce changement, cette amélioration de Gil-Blas est-elle vraisemblable ? Quelque chose de pareil a-t-il lieu pour nous tous ? Oui, l'on devient meilleur en vieillissant. Les jeunes-gens ne veulent pas le croire : ils ont des flatteurs qui leur disent qu'ils sont sincères et généreux, lorsque bien souvent ils ne sont qu'emportés. La vieillesse est, en général, plus sérieuse ; elle songe plus au bien, et partant elle est meilleure. Mais faut-il lui en attribuer tout le mérite ? non sans doute ; le temps et les circonstances extérieures sont pour beaucoup dans ce chan-

geneur.

L'âge calme les passions qui nous détournent du bien ; il nous apprend à nous connaître, à nous taire, et par là il détruit ces emportements, ces jalousies qui naissent d'une opinion exagérée de soi-même ; enfin il nous donne en tout la mesure, cette condition de la vérité et du bien. Il rend les natures indifférentes sensibles à ce qui mérite d'être aimé et estimé ; il débarrasse des obstacles qui les gênent les natures en qui le bien l'emporte sur le mal. Voilà les avantages que l'âge apporte, qui doivent nous empêcher de regretter un temps de troubles et de difficultés, qui doivent nous faire aimer la vieillesse.

Corille.

10e Leçon.

Lesage – Gil Blas (Suite).

Lesage. _ Gil-Blas. (Suite).

Le caractère de Gil-Blas est, on l'a déjà remarqué, un caractère moyen, c'est-à-dire un caractère également éloigné des sublimes efforts de l'héroïsme et des écarts extrêmes du vice, conforme à la vérité humaine, telle que nous la retrouvons dans la vie de tous les jours. Il n'est pas meilleur, il n'est pas non plus pire que nous à nos heures ordinaires: il ressemble au grand nombre, c'est par là qu'il nous attire, et là est le secret de sa popularité. La vérité en littérature peut être en effet ou ce que nous concevons comme possible, ou ce que nous connaissons comme réel. La tragédie de Corneille et de Racine élève l'homme au-dessus du niveau ordinaire, elle en fait un héros; nous avouons que Polyeucte et Néron, l'idéal de la vertu et de la scélératesse, peuvent exister; mais tout vivants qu'ils sont, tout éclairés par le génie incomparable qui les a créés, ces caractères nous sont moins familiers que les conceptions plus modestes et plus rapprochées de nous qui nous égaient sans nous surprendre.

Gil-Blas est du nombre de ces créations calquées, pour ainsi dire, sur la vraie nature. Sans doute nous ne le connaissons pas nominalement, nous ne l'avons rencontré nulle part, tel que le romancier nous

le donne, mais chacun des traits dont l'ensemble compose son caractère, pris séparément, nous l'avons vu quelque part, soit chez les autres, soit en nous-mêmes, et c'est là ce qui en fait le charme et l'intérêt le plus vif.

Les personnages secondaires présentent les mêmes caractères. Le public, lecteur ou spectateur, a une sorte de tendresse pour ces personnages conformes à la réalité. Nous aimons Gil-Blas parce que nous lui ressemblons : nous prenons, pour nous l'approprier, le bien que nous trouvons en lui, et nous passons à côté du mal sans le voir et sans le reconnaître chez nous. Lesage avait remarqué que cette conformité de nos sentiments avec les caractères tracés par le poète était toujours applaudie au théâtre. C'était le rare secret de son maître, Molière ; et comme, en fait de livres et d'art, le public est un juge souverain et sans appel, son génie l'invitait à consulter le goût du public qui juge presque toujours sainement quand il n'est pas prévenu. Or il savait ce qui plaît au théâtre et pareillement ce qui déplaît au spectateur. Il savait combien il paraît surpris, scandalisé même d'une vertu trop au-dessus de la mesure vulgaire, combien il est dégoûté à la vue du vice qui s'étale dans son impudeur : au contraire les héros moyens qui ne paraissent ni trop vertueux ni trop malhonnêtes, c'est-à-dire les caractères conçus non comme possibles mais comme réels, attirent plus volontiers sa sympathie et ses applaudissements. Lesage devait d'ailleurs suivre

l'exemple de Molière ; il avait fait Turcaret.

Aussi une chose digne d'observation est que, tous les personnages de Gil-Blas, à part quelques caricatures chargées à dessein, sont vrais. Nous allons étudier trois des principaux : le licencié Sedillo, le poète Fabrice et l'archevêque de Grenade.

Le licencié Sedillo est un vieillard gourmand, goutteux, esclave d'une gouvernante hypocrite et dévote : il a repoussé loin de lui sa famille, pour se livrer aux soins cupides d'une étrangère qui le vole en le caressant ; il a chassé son neveu " le fils de sa propre sœur, parce qu'il préfère ceux qui l'affectionnent à ceux qui sont de son propre sang ". Au demeurant, c'est le meilleur homme du monde, amoureux de son bien-être et disposé à rendre un service et à faire du bien, pourvu qu'il n'en soit pas incommodé : son égoïsme semble moins odieux, lorsqu'on se rappelle son grand âge et les infirmités dont il est chargé ; en sorte que malgré le triste spectacle qu'il nous montre et l'opinion peu avantageuse qu'il nous donne de lui, la pitié qu'il nous inspire sollicite encore notre indulgence. Enfin le licencié Sedillo n'est pas seulement une invention espagnole ; nous l'avons tous vu à l'œuvre et nous le connaissons encore vivant et s'occupant de bien dîner, comme le maître de Gil-Blas.

Tout le monde connaît la scène du dîner du

chanoine que Walter-Scott fait servir de texte dans ses réflexions sur le roman de Gil-Blas à une curieuse anecdote. Il avait connu un gourmet raffiné qui ne se mettait jamais à table sans avoir lu la description du repas fin servi par dame Jacynthe. Voyons si cette description méritait d'exciter la sensualité de ce confrère du licencié Sédillo :

"Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes dans la chambre du chanoine, où, pendant que je dressais une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette et la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on aurait pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, et deux entrées qui auraient pu piquer la sensualité d'un vice-roi, si la dame Jacynthe n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats mon vieux maître, que je croyais perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avait pas encore entièrement perdu l'usage de ses bras : il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses coussins, et se disposa gaîment à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa point le service ; il la faisait aller et venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandait sur la nappe et sur sa serviette la moitié de ce qu'il portait à sa bouche. J'ôtai la bisque, lorsqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une

perdrix flanquée de deux cailles rôties, que la dame Jacynthe dépeça. Elle avait aussi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin un peu trempé dans une coupe d'argent large et profonde qu'elle lui tenait comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées et ne fit pas moins d'honneur aux petits-pieds. Quand il se fut bien empiffré, la béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller et ses coussins; puis le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes, et nous allâmes manger à notre tour."

Qui n'a connu pareillement le bon Fabrice, le poëte des Asturies? Esprit remuant, passionné de renommée, avide de bruit, s'enivrant de vanité, de vogue et de plaisirs, incapable d'accepter une position fixe, cherchant la poésie non dans son cœur, mais dans les erreurs d'une mode qui s'égare, et, avec tous ces défauts, le courage et la gaîté inaltérable au sein de la pauvreté et de la misère, le goût des lettres surnageant au-dessus de tous ces travers : tout ce mélange de bien et de mal, de qualités aimables et de faiblesses dignes d'excuse, nous fait aimer malgré tout le fils de Nuñez tout plein de vanité, de caprice et d'inconstance.

Enfin où ne trouverait-on pas l'auteur qui

demande un avis pour recueillir une louange? Gil-Blas est entré dans la maison de l'archevêque de Grenade, il s'est avancé dans sa faveur, il va faire fortune, il semble qu'il soit enfin arrivé au port après tant d'orages; que lui manque-t-il pour fixer la fortune? il est secrétaire intime du prélat, orateur fameux dont les homélies édifient et ramènent les plus endurcis pécheurs: le vieillard éloquent craint de voir son génie s'affaiblir et ses forces décroître; il a besoin d'un ami qui l'avertisse; qui est-ce qui peut lui rendre cet office plus sûrement que Gil-Blas, son plus dévoué confident? Ainsi quand la voix éloquente s'éteindra, Gil-Blas ira dire à son maître qu'il est temps de s'arrêter, et d'obéir à la vieillesse qui lui commande le repos. Pendant quelque temps tout va bien; les belles homélies peintes de la plus élégante écriture du secrétaire intime continuent le succès du prélat et la faveur de Gil-Blas. Survient une apoplexie. Le vieillard, après s'être bien débattu entre les bras de la mort, revient à la vie, mais l'inspiration s'est envolée et la dernière homélie a montré sans pitié le déclin de l'orateur. Alors Gil-Blas s'armant de courage va remplir la fonction qui lui est dévolue, et pour récompense de son dévouement reçoit ses gages et son congé. C'est ici surtout, on peut le dire, que Lesage a montré toute la distance qui le séparait du dix-huitième siècle. L'archevêque de Grenade, malgré son léger ridicule d'auteur, ne

perd pas un instant le respect du lecteur, qui n'oublie jamais l'auguste caractère du personnage dont il est question, et qui, tout en souriant d'un travers littéraire, se rappelle jusqu'à la fin ses premières bontés pour Gil-Blas et la grandeur de ses vertus et de son talent oratoire.

Les passions du roman de Gil-Blas ont le même caractère que ses personnages; elles sont moyennes, prises dans le cercle de la vie commune, il n'y a point de ces intérêts de premier ordre qui remuent jusqu'au fond le cœur humain: ce sont les petites occupations de la vie courante qui nous passionnent aussi pour un instant. C'est le tableau exact de la société, observé sans haine et sans illusion. Parmi toutes ces passions qui viennent sur notre route se disputer l'empire de notre âme, il en est de plus ou moins intéressantes, de plus ou moins générales; la peinture de l'amour, par exemple, qui nous plaît toujours, parceque nous y retrouvons nos souvenirs ou notre espérance, se retrouve presque dans chaque épisode, variée par les situations, les conditions, les caractères. On chercherait vainement la trace la plus légère de ces analyses subtiles de sentiments si délicats, si déliés, que la trame échappe à nos regards et qu'au lieu d'observer, on est bientôt contraint de deviner. Chercher ainsi la variété, c'est abandonner la vérité, le raffinement

est inévitable, et la fantaisie remplace la nature. — Lesage se contente de nous avertir que deux personnes s'aiment, et cela seul nous intéresse; toutes leurs actions toutes leurs démarches ont je ne sais quel cachet particulier qui fait que nous les suivons avec plus de soin et de curiosité: c'est là en effet ce que nous désirons! Ici, comme partout, la nature est la même, le cœur humain n'est pas divers; ce n'est pas la variété, c'est-à-dire le faux qui nous doit séduire, c'est l'attente du dénouement qui nous attache, c'est le mouvement des passions, et non pas leurs secrets replis qui ne sauraient être connus à fond des plus habiles, qui nous intéresse.

La mise en scène se compose de récits et de descriptions. Le même caractère se reproduit dans les récits de Gil-Blas, c'est-à-dire qu'il n'y a rien d'extraordinaire, et en même temps rien de trop. Quand disons-nous qu'un récit est vrai? nous ne voulons pas sans doute annoncer par là le compte-rendu exact d'un événement réel, car il n'y aurait à ce compte de récit vrai que celui des événements dont nous avons été les témoins; mais quand toutes les circonstances d'un récit s'accordent avec le sentiment confus et pourtant irrécusable que nous avons de la vie humaine; quand nous ne discutons pas avec l'auteur, que nous ne l'apercevons pas derrière le rideau mêlant les couleurs de son imagination au tableau réel que

nous nous figurons nous-mêmes ; quand rien d'extraordinaire ne vient altérer la vraisemblance, et tourmenter notre crédulité ; quand notre expérience, si faible et si peu étendue qu'elle soit, n'est pas contredite par les circonstances bizarres et imprévues, nous jugeons que le récit est vrai. Les moyens extraordinaires doivent être employés discrètement, et la raison en est simple. Le lecteur n'est plus compétent pour décider sur la vérité de ces choses : il n'est pas juge, il ne peut pas adhérer, il ne sera pas touché. Aussi les hommes de génie ont-ils rarement recours à ces recettes de la médiocrité ; l'emploi en est toujours difficile, et le succès douteux.

Rien de trop dans le récit ; est un point que Lesage a observé scrupuleusement. Le lecteur dans un roman s'attache d'abord à un personnage, s'identifie avec lui, épouse ses sentiments et concentre sur lui tout l'intérêt dont il dispose. Que ce soit au théâtre ou dans une suite d'aventures habilement imaginées, le lecteur prend toujours son héros au sérieux, il est ému de son danger et veut que tout se hâte vers le dénouement. Que si, au moment le plus critique, le personnage disparaît pour faire place à l'auteur, si la suite de ces événements qui nous intéressent est soudainement interrompue par des circonstances étrangères, chargées de longueurs et d'un détail importun, le juge s'impatiente, maudit l'auteur

et jette le livre. Soit que le héros raconte ses aventures, soit qu'il raconte les aventures d'autrui, l'excès de détail fatigue l'esprit et fait regretter la discrétion d'un récit court, complet et sobre.

Ce double caractère des récits de Gil-Blas se reproduit pareillement dans ses descriptions : elles se tiennent aussi dans un milieu à égale distance de la prose exclusivement poétique et de la prose technique : Comme, dans un roman de mœurs, l'action seule nous attache et pique notre intérêt, il ne faudrait pas que les ornements accessoires, au lieu de jeter un peu de diversité dans l'action, la gênent et l'embarrassent. C'est là le défaut des romans de Walter-Scott : archéologue et poète tout à la fois, il entasse quelquefois les descriptions avec un luxe de détails empruntés à la couleur locale, de recherches curieuses d'antiquaire, de digressions poétiques sur la nature et de paysages complaisamment dessinés. Malgré l'intérêt de ces études si curieuses en soi, le lecteur impatienté saute par dessus vingt pages étrangères au sujet qui l'attache, pour gagner tout de suite le roman qui le captive. Lesage a complètement évité cet inconvénient, et lorsqu'il mêle un peu de couleur locale aux scènes qu'il décrit, c'est uniquement pour mettre ses personnages dans un cadre réel, mais il ne fait jamais de hors-d'œuvre, il ne décrit jamais pour décrire. ~

Cependant lorsqu'il est besoin de représenter aux yeux

des objets qui touchent à l'action, Lesage se donne carrière et ne craint pas d'entrer dans le détail. Telle est par exemple la description du château de Lirias donné à Gil-Blas par don Alphonse. Ce château que Scipion demande à connaître, qui est enfin pour notre héros le port d'une fortune assurée, nous désirons savoir aussi quel il est, comparer la récompense de don Alphonse aux services qu'il a reçus de son serviteur : il nous faut plus qu'un croquis ébauché, un tableau complet ! C'est pour nous, comme pour Gil-Blas, un rêve de bonheur, de paix et de tranquillité. Le romancier, en décrivant la maison de Gil-Blas, fait pour tous ses lecteurs un château en Espagne. Prêtons l'oreille au récit de Gil-Blas.

« Si tu veux n'être pas dupe de ton imagination, représente-toi la petite maison qu'Horace avait dans le pays des Sabins près de Tibur et qui lui fut donnée par Mécénas. Jette les yeux du côté du Guadalquivir, et regarde sur ses bords, auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maison qui a quatre petits pavillons ; c'est mon château. »

Ce début, plein d'une simplicité tout-à-fait en rapport avec le sujet, il ne nous promet pas plus que la suite ne nous donnera. C'est commencer à merveille.

« Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne serait pas plus de mon goût : une rivière l'arrose de ses eaux,

un bois épais prête son ombrage, quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude ! ......"
"Je fus frappé, entr'autres choses, de deux appartements qui étaient aussi bien meublés qu'ils pouvaient l'être sans magnificence. Il y avait dans l'un une tapisserie des Pays-bas, avec un lit et des chaises de velours ; le tout propre encore, quoique fait du temps que les Maures occupaient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étaient dans le même goût : c'était une vieille tenture de damas de Gênes, jaune, avec un lit et des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets qui, dans un inventaire, eussent été peu prisés, paraissaient là très considérables." ..... "Toutes les allées bien sablées, et bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomissait de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion ; mais il fut particulièrement enchanté d'une longue allée qui conduisait en descendant toujours au logement du fermier, et que des arbres touffus couvraient de leur épais feuillage."

Walter-Scott loue en cet endroit "une stricte attention donnée au costume et à la localité." C'est là une exagération où Lesage n'est point tombé, qui fait partout le caractère des personnages de Walter-Scott lui-même, en sorte qu'il a prêté au romancier français les qualités qu'il possédait lui-même. Il n'a donc pas rencontré ici

les vrais mérites de Lesage, et il n'a pas été plus heureux pour la description de la Grotte de l'hermite où Don Alphonse poursuivi par la Ste Hermandade vient chercher un refuge. Voici ce morceau :

"C'était une grande et profonde grotte que le temps avait percée dans la montagne ; et la main des hommes y avait ajouté un avant-corps de logis bâti de rocailles et de coquillages, et tout couvert de gazon. Les environs étaient parfumés de mille sortes de fleurs qui parfumaient l'air ; et l'on voyait auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortait avec bruit une source d'eau qui courait se répandre dans une prairie."

Walter-Scott trouve dans ce tableau l'exemple "d'un de ces morceaux exquis de paysage, légèrement touchés à la vérité, mais du plus bel ensemble, et de l'effet le plus frappant". Il est aisé de voir que Lesage désavouerait un pareil éloge. Don Alphonse est poursuivi par les archers de la Ste Hermandad ; il faut qu'il entre résolument et sans perdre un instant, il remarque à peine les principaux traits du paysage, puis se cache. Aussi rien n'est plus simple et plus rapide à la fois.

On pourrait, dans mainte description de Walter-Scott lui-même, retrouver les qualités qu'il admire dans celle de Lesage. C'est aussi une grotte et un ermitage qui en sont l'objet :

" Il ne tarda pas à se trouver dans une clai-

rière sur un des côtés de laquelle s'élevait presque perpendiculairement un rocher tapissé de lierre. On y voyait aussi des touffes de houx et quelques chênes nourrissant leurs racines dans des crevasses remplies de terre, et qui laissaient flotter leurs rameaux sur un précipice, semblables au panache d'un guerrier donnant de la grâce à un casque fait pour inspirer la seule terreur. Contre la base du rocher était appuyée une chaumière dont les murs étaient formés d'arbres joints ensemble par un mélange de terre et de mousse. Le tronc d'un jeune sapin, auquel on avait attaché transversalement une grosse branche, offrait aux yeux un emblême grossier de la sainte croix. A quelque distance, une source d'eau pure sortait du rocher, et tombait dans une pierre creusée dont le travail des mains avait fait une espèce de bassin rustique: s'échappant ensuite, elle descendait en murmurant dans un lit creusé par le temps, et, après avoir fait quelques détours dans la petite plaine qui formait la clairière, disparaissait dans le bois voisin."

Ivanhoë, chap. 16.

Voilà une couleur poétique bien tranchée, des incidents pittoresques, enfin toutes les ressources de la fantaisie mises en œuvre pour charmer les yeux et les oreilles; mais tout ce grand appareil de figures épiques ne pénètre point jusqu'à l'âme du lecteur et ne saurait l'intéresser. C'est donc un très grand défaut dans un récit, où toutes choses doivent concourir

rir à l'effet le plus immédiat et le plus pressant ; c'est-à-dire à soutenir la curiosité et l'intérêt de celui qui nous écoute. Tous les détails qui sont étrangers à cette préoccupation exclusive du juge suprême, le public, sont importuns et déplacés. Aussi Lesage, en plusieurs endroits de son roman, raille-t-il avec agrément les écrivains qui étalent à plaisir "leur abondance stérile."

"J'aurais, dans cet endroit de mon récit, dit-il, une occasion de vous faire une description de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, siffler les vents, soulever les flots, et cætera ... mais laissant à part toutes ces figures de rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent, et nous obligea de relâcher à la pointe de l'île de Cabrera."

Gil-Blas, liv. 5. ch. 1.

Et plus loin :

"Si j'imitais les faiseurs de romans, je ferais une pompeuse description du palais archiépiscopal de Grenade ; je m'étendrais sur la structure du bâtiment, je vanterais la richesse des meubles, je parlerais des statues et des tableaux qui y étaient ; je ne ferais pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentaient ; mais je me contenterai de dire qu'il égalait en magnificence le palais de nos rois."

Tout ce soin minutieux des petits détails, toutes ces descriptions sans fin pour lesquelles Boileau

était inexorable, c'est précisément la couleur locale employée avec excès, la trop stricte attention donnée au costume et à la localité. C'est aussi l'expression de pensées et de choses ordinaires en un style trop poétique et trop fleuri, la recherche de comparaisons ambitieuses pour relever la simplicité du fond par les hardiesses de la forme ; c'est en un mot ce que Walter-Scott prête souvent à ses descriptions, et ce que Lesage évite et désavoue.

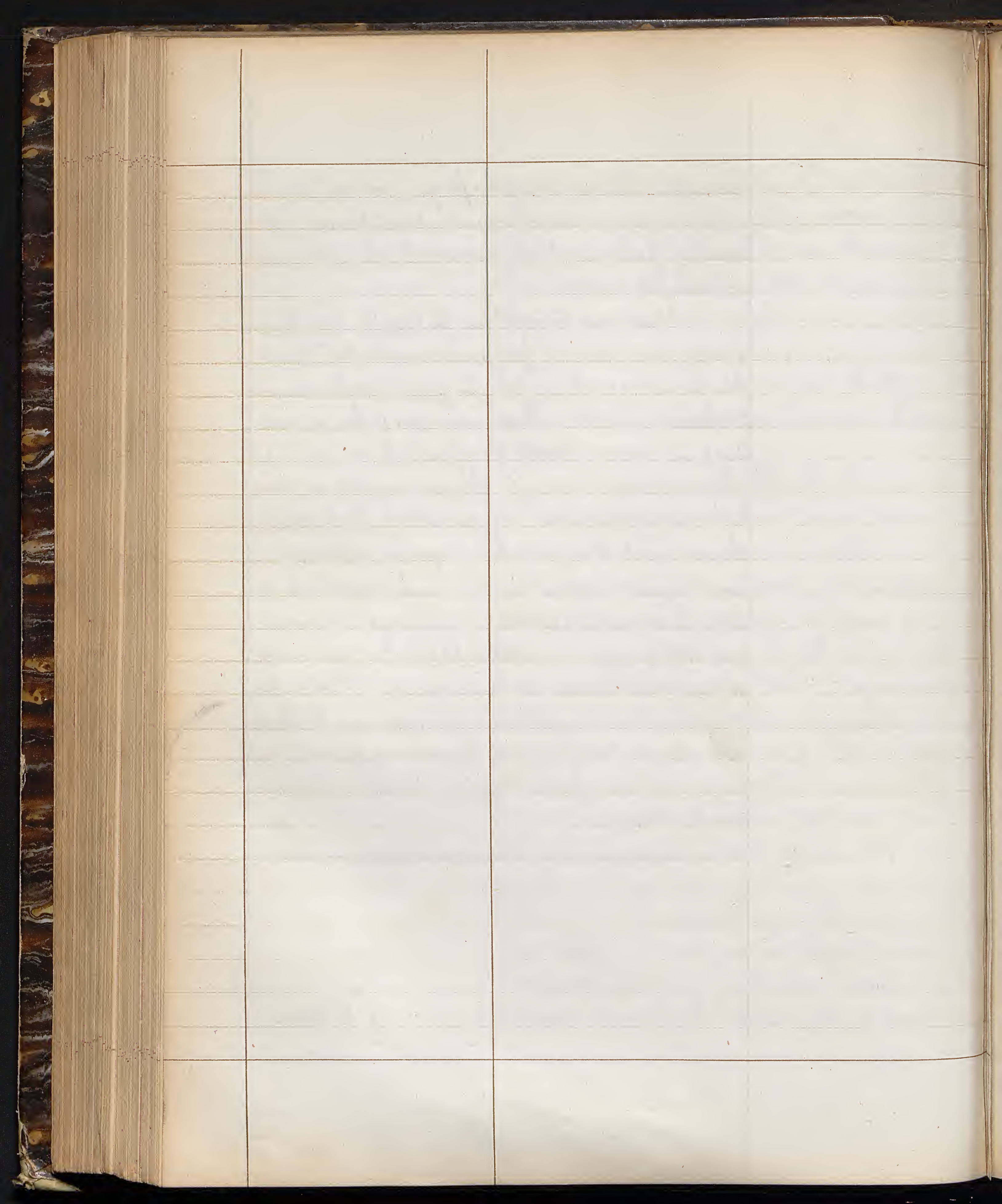
La langue de Gil-Blas offre les mêmes caractères que tout ce qui a été déjà examiné dans ce roman. Elle est moyenne, c'est la langue que nous employons tous les jours quand nous sommes vrais, naturels, émus ; c'est la langue courante, avec plus de correction, d'élégance et de délicatesse ; on n'y surprendra ni le raffinement de plusieurs beaux-esprits de salon qui rivalisent d'agrément et de subtilité pour être fins et pour le paraître plus encore, ni l'éloquence d'un Pascal ou d'un Bossuet qui semblerait guindée dans un tableau de mœurs simples et bourgeoises, ni même l'analyse ingénieuse et parfois étincelante de Labruyère : c'est un parler court, précis, agréable, à la portée de tous les âges et de toutes les conditions. On le comprend aujourd'hui, comme Boileau l'eût compris, ce n'est pas une langue marquée à l'empreinte d'un génie particulier, c'est la vraie langue française, comme on l'a toujours écrite et parlée depuis

formation définitive, toutes les fois qu'on est resté dans les sujets moyens, et dans la peinture des situations ordinaires et pour ainsi dire courantes de la vie humaine et de la vie civile.

« Après avoir énuméré tous les titres de Gil-Blas à notre admiration, il faut parler aussi de ses défauts. On lui en a reproché un des plus graves, c'est le manque d'élévation morale. Il est certain que si l'on veut prendre à une certaine hauteur les choses de la vie, on ne pourrait trouver dans Gil-Blas ni un guide, ni un modèle; mais son auteur n'a pas eu de si haute prétention; il serait injuste d'exiger de lui ce qu'il ne prétend pas nous donner; restant dans les bornes + étroites de la réalité, il ne pouvait atteindre l'idéal sans abandonner cette vérité moyenne, ce milieu habituel où nous vivons, où nous nous remuons, où nous respirons. C'est un livre d'agrément et d'amusement qui repose sur l'observation attentive de la nature humaine et qui nous instruit, en nous faisant rire, des ridicules et des travers des hommes. »

+ souvent

L. Duteu.



11e Leçon.

Traité des études, de Rollin.

Traité du choix et de la méthode des études, de l'abbé Fleury.

Traité des études, de Rollin.
Traité du choix et de la méthode des études, de l'abbé Fleury.

Gil-Blas n'est pas le seul chef-d'œuvre produit au dix-huitième siècle sous l'inspiration de la tradition et sans aucun mélange d'esprit philosophique. Il en est un autre qui semble comme un legs fait par le dix-septième siècle à son héritier direct et naturel; c'est le Traité des études de Rollin, admirable écrit où se trouve résolu le problème qui, depuis la Renaissance, était le problème de la société moderne, la conciliation des deux antiquités, de l'antiquité païenne et de l'antiquité chrétienne. Depuis la Renaissance, tous les grands esprits étaient d'accord sur cette vérité que l'esprit moderne devait être instruit des deux antiquités, que pour être sain et fort, il lui fallait en quelque sorte boire le lait de ces deux nourrices. Les plus hostiles à l'antiquité chrétienne n'avaient jamais osé concevoir un plan d'éducation qui fût entièrement païen; et les plus hostiles à l'antiquité païenne n'avaient jamais pensé à faire l'éducation exclusivement chrétienne. Rabelais est de tous les écrivains du seizième siècle celui qui a le mieux exprimé cette nouvelle condition faite à l'esprit humain. L'antiquité païenne, comme on peut s'y attendre, tient peut-être une place un peu trop gran-

de dans son plan d'éducation ; et cependant l'impression dernière qui en résulte, chose qui peut sembler étrange chez Rabelais, est une impression chrétienne. Voici ce que Gargantua écrit à son fils Pentagruel :

« Et par quelques heures du jour, commence à visiter les Saintes Lettres. Premièrement en grec, le Nouveau Testament et Épîtres des apôtres . . . .
Mais parceque, selon le sage Salomon, sapience n'entre pas en âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en lui mettre toutes tes pensées et ton espoir ; et par foi formée de charité être à lui adjoint, en sorte que jamais n'en sois désemparé par péché. Aye suspects les abus du monde. Ne mets ton cœur à vanité, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tous tes prochains, et les aime comme toi-même. Révère tes précepteurs, fuis les compagnies des gens auxquels tu ne veux point ressembler, et les grâces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. Et quand tu connaîtras que tu auras tout le savoir de par là acquis, retourne vers moi, afin que je te voie et donne ma bénédiction avant que mourir. » (II, 8).

Le fondement de toute éducation bien faite est donc la conciliation des deux antiquités. Mais dans quelle mesure opérer cette conciliation ? Là est la grande difficulté. Le but de l'éducation dans l'antiquité et les

moyens d'arriver à ce but sont entièrement différents du but que se propose l'éducation chrétienne et des moyens qu'elle emploie. Il ne s'agit donc, à ce qu'il semble, de rien moins que de concilier les contradictoires.

Le but de l'éducation pour le païen est de former l'homme public, de préparer à la vie publique; et comme ce qu'il y a de plus apparent dans la vie publique, c'est l'éloquence, le but de l'éducation païenne est de former l'orateur. Cet orateur aura, sans doute, toutes les qualités que la sagesse humaine peut donner à l'homme; il sera presque un sage; mais il sera, avant tout, un orateur. L'orateur est, pour les anciens, ce qu'il y a de plus excellent; et, en quelque sorte, l'homme idéal. Les Grecs l'avaient ainsi imaginé, et les Romains dociles en cela, comme dans tout le reste, n'imaginèrent rien autre chose. Du temps de Quintilien, c'est-à-dire à une époque où l'éloquence était morte depuis long-temps, l'éducation parfaite était encore "l'éducation de l'orateur" (Institutio oratoria); tant le préjugé avait de force! — "Futurus orator, cui in maxima celebritate et in media luce reipublicæ vivendum est": la vie publique, en un mot, même au temps où il n'y avait plus de vie publique, voilà le but de l'éducation païenne. Les moyens mis en œuvre par une pareille éducation devront naturellement être appropriés au but qu'elle se propose: ils seront l'estime

I, Chap. 1.

de soi, la confiance en soi, conditions indispensables du succès dans la vie publique ; de là dans le détail, des prescriptions pour favoriser cette confiance en soi, pour exciter la vanité chez les jeunes gens, pour développer en eux non pas les vices mais les dispositions qui sont sur la limite des vices. On emploiera jusqu'au mensonge pour piquer leur vanité : « Lusus hic sit, dit Quintilien, et rogetur et laudetur, et nunquam non scisse gaudeat ; aliquando, ipso nolente, doceatur alius, cui invideat ; contendat interim et saepius vincere se putet. » De quoi s'agit-il en effet ? de donner à l'enfant cette confiance qui lui est nécessaire pour répondre aux espérances que son père a conçues pour lui ; et ces espérances, il ne faut pas l'oublier, Quintilien en fait une obligation au père : "natofilio, pater spem de illo primum quam optimam capiat."

Le but de l'éducation chrétienne est tout autre ; ce n'est plus l'orateur qu'elle veut former, mais l'homme en général et elle veut le former pour lui-même. L'éducation païenne arme son orateur en lui apprenant ce que sont les autres ; la connaissance d'autrui, voilà sa grande force. L'éducation chrétienne apprend à l'homme à se connaître lui-même, à savoir son fort et son faible, et non pas le fort et le faible des autres. Son moyen pour arriver à ce but est naturellement tout l'opposé de celui qu'emploie l'éducation païenne : c'est la défiance de soi, c'est la modestie.

Saint Augustin, n'étant plus professeur de rhétorique, avait encore avec quelques jeunes-gens choisis des entretiens sur les matières les plus hautes de la philosophie et de la religion. Un jour, l'un de ses jeunes interlocuteurs, Trygétius, en réponse à une question de son maître, avait hasardé une proposition d'après laquelle Dieu le Père et Dieu le Fils auraient été deux personnes distinctes : " Trygétius, dit Saint-Augustin (dans son traité De ordine), touché d'un scrupule religieux, ne voulait pas que ses paroles fussent consignées sur le cahier ; mais Licentius (un de ses camarades) insistait pour qu'il en fût tenu note ; il y mettait l'ardeur des enfants, ou plutôt de tous les hommes, hélas ! comme si de telles choses se discutaient entre nous pour notre gloriole."

" Je lui en fis de sévères reproches. Il rougit, ce qui fit rire à son tour et rendit tout joyeux Trygétius. Est-ce donc ainsi que vous agissez, leur dis-je à tous les deux ? N'êtes-vous point émus de ce poids de vices dont nous sommes accablés, de ces ténèbres d'ignorance qui nous enveloppent ? Est-ce là ce dont j'avais tout à l'heure la sottise de me réjouir en vous deux ? Est-ce là cette attention et cet éveil de vos esprits aux choses de Dieu et de la vérité ? Oh ! si vous voyiez, fût-ce avec des yeux aussi débiles que les miens, au milieu de quels périls nous vivons, et de quelle maladie d'esprit ce rire est le symptôme ! Oh ! si vous le voyiez, com-

bien vite, combien subitement ce rire se tournerait en larmes prolongées ! Malheureux ! ignorez-vous où nous sommes ? ...... N'allez pas, je vous en supplie, aggraver mes misères. Qu'il suffise pour moi de ces blessures dont je demande à Dieu la guérison par des pleurs de tous les jours, quoique je me sache indigne d'en guérir aussi promptement que je le voudrais. Si vous me devez quelque affection filiale, si vous comprenez combien je vous chéris et vous estime, et quel ardent souci j'ai de votre conduite, si je mérite de vous quelques soins, si enfin je puis prendre Dieu à témoin qu'en ne souhaitant rien de plus pour moi que pour vous-mêmes, je ne dis rien qui ne soit vrai, je vous en conjure, payez-moi de quelque retour. Si vous prenez plaisir à m'appeler un bon maître, faites que j'en reçoive la récompense, soyez bons."

"Les larmes m'empêchant d'en dire davantage, Licentius, toujours fâché que tout fût recueilli par écrit : " Qu'avons-nous donc fait, me dit-il, je te prie ? — Encore, dis-je, tu n'avoues pas même ta faute ! Tu ne sais donc pas que dans ma classe de Milan, je m'indignais d'ordinaire de voir les enfants touchés, non de l'utilité ni de la beauté des études, mais de l'amour d'une vaine gloire, au point que certains d'entre eux ne rougissaient pas de réciter les discours des autres, et d'en être applaudis, chose déplorable ! par les auteurs même de ces discours !

Vous n'avez rien fait de pareil, je pense, mais il est un mal que vous avez voulu introduire et propager dans notre enseignement, dans ce genre de vie dont je me félicite d'avoir pris enfin possession : c'est cette puérile et pernicieuse émulation de vanité. Et peut-être, parce que je veux vous défendre de cette vanité et de ce mal, en serez-vous plus languissants aux études ; peut-être que détournés de ce vain amour pour le bruit, vous vous laisserez aller du refroidissement à l'inertie. Malheur à moi si je suis forcé de voir auprès de moi des enfants qui ne peuvent se débarrasser d'un vice que pour faire place à un autre ! "

" Tu éprouveras bientôt, dit Licentius, combien nous serons corrigés. Seulement nous t'en supplions par tout ce que tu aimes, que tout cela reste inconnu. Permets que toute trace en disparaisse. Aussi bien nous n'avons pas pris note de beaucoup de choses qui ont été dites dans cette discussion. — Non, vraiment, dit Trygétius, que tout reste écrit pour notre châtiment, et que ce soit la renommée elle-même qui nous flagelle de ses mains pour nous détourner de l'aimer ! Quoique ces notes ne doivent être connues que de nos parents et de nos amis, il ne nous en coûtera pas peu qu'ils les lisent. — Licentius y consentit. "

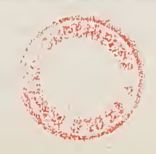
" Là dessus, ma mère entra et nous demanda ce que nous avions décidé ; car la question que nous débattions lui était connue. "

(De ordine I. 29).

Ce curieux récit nous montre d'une manière bien frappante la différence des deux éducations, différence radicale, sans doute, mais qui cependant ne les rend nullement inconciliables. Cette conciliation qui semble à première vue impossible et chimérique, est en réalité chose facile. L'antiquité païenne, nous l'avons vu, veut avant tout former un citoyen : mais combien d'éléments entreront dans cette éducation qui conviennent à l'homme ! à l'homme de la nature, il est vrai, et non à l'homme de la grâce ; mais l'homme de la nature n'a pas disparu dans le christianisme : il est tout entier dans l'homme de la grâce ; et si la société moderne, monarchique et chrétienne, diffère beaucoup de la société antique, républicaine et païenne, il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans toute société beaucoup de la société antique. De bonnes études doivent donc être constituées de manière à faire profiter les esprits de tout ce que les anciens ont dit de vrai sur l'homme et la société.

Qui devait faire une part proportionnée aux deux antiquités, et les combiner, comme le fait Rabelais, de telle sorte que l'impression dernière soit une impression chrétienne ? C'est Rollin.

Rollin n'est pas, à vrai dire, le premier qui y ait pensé. Le plan d'éducation du Dauphin, tracé à grands traits par Bossuet, nous montre la combinaison déjà faite, un peu, il est vrai, aux dépens de



l'antiquité païenne, ce qui ne doit pas nous étonner. Mais ce plan n'est pour ainsi dire qu'un croquis. Un des écrivains de second ordre les plus intéressants du dix-septième siècle, l'abbé Fleury, a prévenu Rollin dans son Traité du choix et de la méthode des études, qui parut en 1686.

Aucun homme ne rencontra pour le développement de son talent des circonstances plus favorables, et ne fut plus raillé par son temps que l'abbé Fleury. Il fit d'abord d'excellentes études au collège de Clermont sous un maître dont il conserva le souvenir avec piété, le P. Cossart. Voici ce qu'il dit de lui, dans une pièce de vers latins adressée à M. Lefèvre d'Ormesson:

"Ergo juvat rigidum septem tolerare per annos
Doctorem: neque enim cunctis Cossartius alter
Obtigit..."

Ailleurs:

"Salve igitur sapiens custos et sancte magister,
Cossarti, ne nostra time te Carmina laudent:
Audeat hoc tibi qui similis reperitur in orbe
Sublimes apto sermone exprimere sensus
Si quis is est...."

Et il adressait ainsi l'hommage de sa reconnaissance au Collège de Clermont:

"Sancta domus quæ me studio complexa parentis
Fovisti gremio tenerum, senos que per annos

Quae menti proviu aeternum alimenta dedisti,
Quas ego pro tanto referam tibi munere grates !"

Fleury, loin de penser à entrer dans l'église, se destinait à l'étude du droit. Le père Cossart l'adressa, pour faire son éducation judiciaire, à un homme qui était à la fois un magistrat et un jurisconsulte éminent, et un chrétien d'une piété naïve et profonde, Mr. de Gaumont. Mr. de Gaumont, en apprenant l'arrestation de Fouquet, avait dit ces paroles : " Mr Fouquet est bien heureux; car la disgrâce que Dieu lui envoie lui permettra de revenir de ses égarements et de penser à son salut." Mr. de Gaumont introduisit Fleury chez le premier Président de Lamoignon; et dans la société choisie qu'il y rencontra, Fleury connut Bossuet qui le gagna à l'Eglise et se l'associa dans l'éducation du Dauphin, après lui avoir fait faire l'éducation des princes de Conti. Fleury suivit ensuite Bossuet à Meaux, et plus tard accompagna Fénélon dans ses missions de Saintongé.

Pourquoi, avec un véritable talent et une pareille préparation, l'abbé Fleury n'a-t-il pas fait un livre populaire ?. parce qu'il n'a pas tenu dans son livre les promesses de son titre. La première partie du traité est consacrée à l'histoire des études : on s'attend à des détails sur l'éducation publique et privée en Grèce, à Rome, au moyen-âge, et on ne trouve qu'un

historique très général de toutes les sciences qui ont formé l'éducation publique. Dans la seconde partie, où Fleury traite du choix et de la méthode des études, on ne trouve pas encore ce qu'on voudrait : au lieu d'un tableau des études publiques, l'auteur nous y présente des considérations générales sur les études qui conviennent aux divers âges, et aux diverses conditions, celles des riches, des femmes, de l'âge mûr, de la vieillesse, et tout cela sous une forme spéculative inspirée par la lecture de Platon. Il y a bien çà et là des prescriptions générales neuves pour le temps et qui témoignent d'un esprit juste et pénétrant ; des vues originales sur l'enseignement spécial, sur l'enseignement scientifique expérimental ; mais il y a aussi d'assez nombreuses et assez graves erreurs. Fleury distingue les études nécessaires, les études utiles, les études curieuses et les études inutiles. Dans laquelle de ces catégories place-t-il le latin ? dans les études utiles seulement, et le grec, il le relègue parmi les études de curiosité. Il n'a pas vu que le latin n'était pas seulement utile, mais nécessaire pour la connaissance complète et profonde du français. Il proscrit les vers latins, prétendant qu'ils ne rapportent pas ce qu'ils coûtent, et semble ainsi se refuser à voir que les vers latins, outre qu'ils forment l'imagination, aident puissamment à la connaissance de la langue latine et ne contribuent pas peu à former l'oreille,

mérite secondaire peut-être, mais qui n'est point tant à dédaigner. Il croit qu'on peut étudier l'éloquence des anciens dans des traductions, et ne s'aperçoit pas qu'en tirant avec un peu de hardiesse les conséquences de ses principes, on arriverait à supprimer entièrement l'étude des langues anciennes ; ou s'il s'en aperçoit, il faut avouer qu'il en fait trop bon marché. Il a des prescriptions singulièrement dures à l'égard de ceux qui ne peuvent étudier sans avoir en vue une profession ; il ne permet absolument pas les études aux pauvres :

" On a raison, dit-il, de ne pas faire grand cas de ces pauvres étudiants. On pourrait leur dire : si vous êtes assez sages pour n'estimer que les biens de l'âme et mépriser les richesses, vous ne devez pas vous plaindre de la pauvreté ni chercher à en sortir ; mais si vous estimez les biens de fortune, comme la plupart des hommes, à quoi vous amusez-vous ? Que ne prenez-vous les moyens ordinaires et naturels pour en gagner ? Vous êtes nés à la campagne ; demeurez-y : labourez le champ de vos pères ; ou s'ils ne vous en ont pas laissé, servez un maître, travaillez à la journée, apprenez un métier ; trafiquez, si vous en avez le moyen ; choisissez quelque profession qui vous fasse subsister honnêtement, et laissez les études à ceux qui ont du loisir, qui sont riches, ou qui ne se soucient pas de l'être."

Voilà certes un passage curieux et des sentiments qui ne sont guère chrétiens. N'y a-t-il pas maintenant quelque chose de chimérique dans ces recommandations de ne laisser voir aux enfants que de belles choses?

" Je voudrais que la première église où l'on porte un enfant fût la plus belle, la plus claire, la plus magnifique; qu'on l'instruisît plus volontiers dans un beau jardin, ou à la vue d'une belle campagne par un beau temps, et quand il serait lui-même dans la plus belle humeur. Je voudrais que les premiers livres dont il se servirait fussent bien imprimés et bien reliés; que le maître lui-même, s'il était possible, fût bien fait de sa personne, propre, parlant bien, d'un beau son de voix, d'un visage ouvert, agréable en toutes ses manières; et comme il est difficile de rencontrer ces qualités jointes aux autres plus essentielles, je voudrais du moins qu'il n'eût rien de choquant ni de dégoûtant. Le peu de soin qu'on a de s'accommoder en tout ceci à la faiblesse des enfants, fait qu'il reste à la plupart de l'aversion et du mépris pour toute leur vie de ce qu'ils ont appris de gens trop vieux, chagrins ou maussades; et que le dégoût des écoles publiques, quand ce sont de vieux bâtiments qui manquent de lumière et de bon air, passe jusqu'au latin et aux études. "

L'ouvrage de l'abbé Fleury est loin d'être

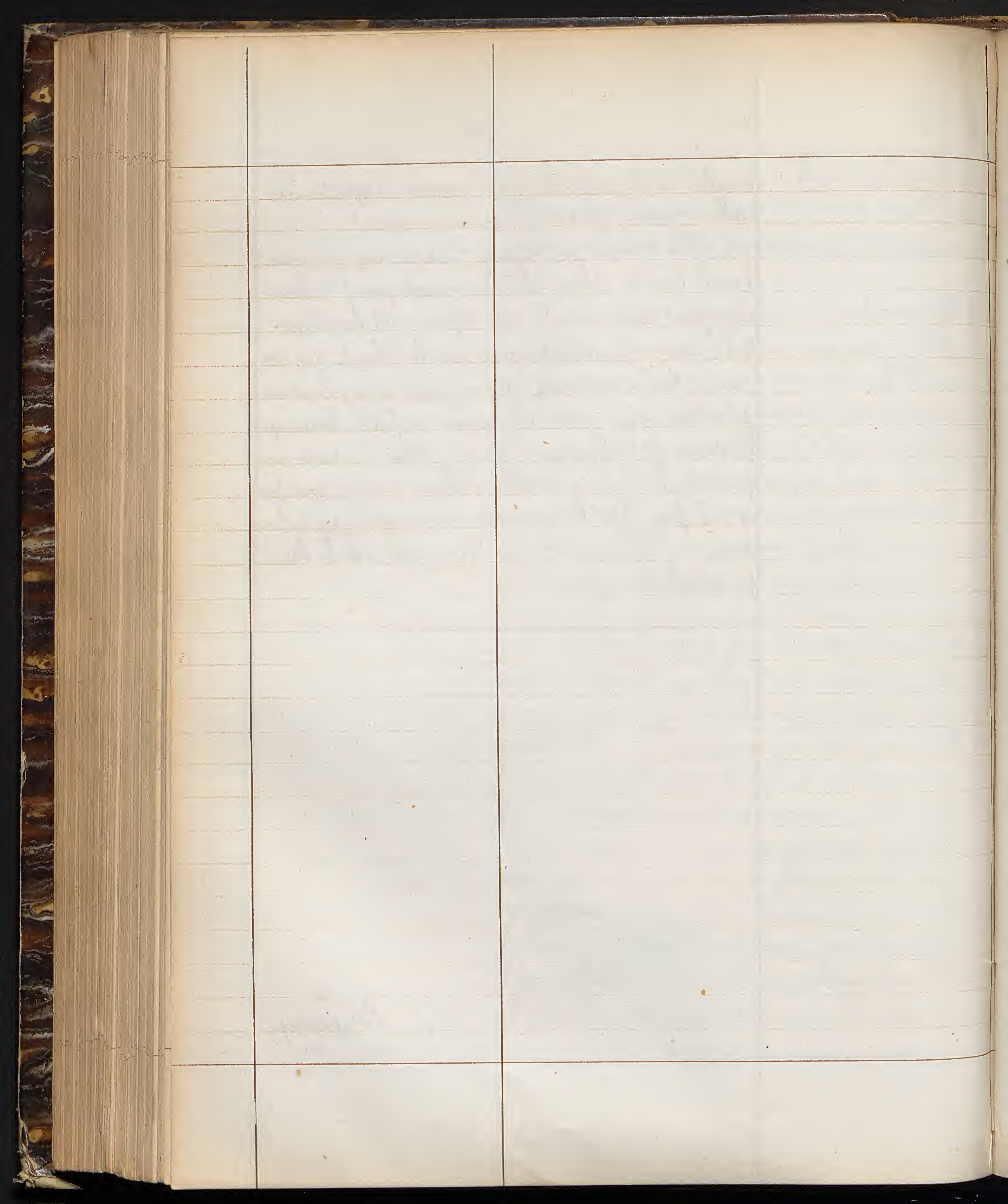
sans mérite ; il est écrit (est-il besoin de le dire?) dans cette excellente langue et avec le goût si sain du dix-septième siècle, et l'on y trouverait plus d'une page comme celle-ci :

" Cette légèreté des enfants est véritablement difficile à supporter ; mais ne la haïssons-nous point plutôt parce qu'elle nous incommode que parce qu'elle leur nuit ? Rentrons en nous-mêmes, sommes-nous à proportion beaucoup plus raisonnables à l'âge parfait où nous sommes ? N'avons-nous pas aussi bien qu'eux nos passions ? Ne sommes-nous pas attachés à notre plaisir ? Et si ce qui nous divertit nous paraît plus solide, peut-être paraît-il encore plus ridicule à des hommes plus sages que nous. Faisons la comparaison juste, remettons-nous à l'âge de notre disciple, et repassons de bonne foi quelles étaient alors nos pensées, nous trouverons que tous les enfants sont à peu près semblables. Je ne dis pas pour cela que nous devions négliger dans les autres les défauts que nous avons, ni qu'ils doivent en prendre avantage, s'ils viennent à les reconnaître ; mais je dis que cette considération nous doit rendre fort doux et fort patients, de peur qu'en pressant trop un jeune homme de monter tout d'une haleine à la plus haute vertu, par des chemins trop difficiles, nous ne le précipitions dans le désespoir. Il faut donc ménager entièrement les instructions de

morale, et les proportionner à l'ouverture d'esprit du disciple, et encore plus à la force de son âme."

On n'aurait pas de peine," disions-nous, à trouver dans le livre de Fleury plus d'un exemple pareil d'observation fine, pénétrante, de cette défiance philosophique de la nature humaine tempérée par la charité qui convient si bien à un maître et à un prêtre ; on y trouverait plus d'une page juste, ingénieuse, profonde, beaucoup de savoir et d'expérience ; mais, en dépit de toutes ces qualités, le livre de l'abbé Fleury n'est pas populaire et, il faut bien le reconnaître, ne méritait pas de le devenir. Le vrai Traité des études, c'est le livre de Rollin.

Ed. Goumy.



12e Leçon.

Rollin — Traité des études.

Rollin – Traité des études.

Nous avons parlé précédemment d'une œuvre que le dix-septième siècle avait à accomplir, et qui consistait à faire concourir les deux antiquités, chrétienne et païenne, dans l'éducation de la jeunesse. Voici les raisons qui rendraient cette tâche nécessaire.

Nous ne sommes pas libres de rejeter ou d'admettre le concours des deux antiquités ; quelle que soit la hardiesse de nos systèmes, et quoique l'esprit nouveau nous persuade que toutes choses peuvent dater d'hier, sans jeter leurs racines dans le passé. Sans doute nous sommes moins que nos pères sous cette double influence ; mais sans l'accepter, nous la subissons. Nous sommes de moins en moins attachés à l'idéal, de moins en moins persuadés qu'une idée familière du beau peut contribuer non seulement à notre perfectionnement moral et intellectuel, mais encore à notre bonheur ; mais en même temps que nous nous émancipons de cette forte et salutaire discipline, nous embrassons l'antiquité par un autre côté.

L'érudition, de nos jours, devient de plus en plus sévère ; nous ne nous contentons plus de ce qui est conjectural : nous ne voulons plus que des témoigna-

ges directs et nous remontons aux sources ; devenus plus libres du côté des doctrines, nous sommes curieux jusqu'à la superstition des circonstances diverses qui entourent ces doctrines. On le voit donc l'esprit moderne, même dans ses plus fougueux accès d'indépendance, et alors qu'il se croit le plus libre, subit sans le voir l'ascendant irrésistible de l'antiquité. Cela peut nous expliquer l'influence que subit le dix-septième siècle, influence qui devait surtout se marquer dans la manière d'élever et d'instruire la jeunesse !

Avant Rollin, personne n'a songé à reconnaître l'œuvre du dix-septième siècle, ou plutôt du seizième. Un homme de beaucoup d'esprit, l'abbé Fleury, s'occupe bien moins de tracer un tableau des études publiques, telles que les avait faites l'esprit du seizième siècle et celui du siècle présent, que de jeter sur le papier ses vues personnelles sur la manière d'entendre les études. Or, il ne faut pas perdre de vue en lisant son ouvrage, que Fleury ne fut jamais membre du Corps enseignant ; il ne fit que des éducations particulières. Il résulte de là que son livre n'est pas le mot du dix-septième siècle, mais le mot de Fleury sur l'éducation de la jeunesse, et encore d'une certaine jeunesse.

Le mot du dix-septième siècle, c'est Rollin qui l'a dit d'une manière irrévocable dans son

Traité des études.

Le Traité des études n'est pas une nouveauté, ni une réforme, ni un plan nouveau d'études ; c'est simplement le tableau de ce qui se faisait au temps de Rollin ; de l'enseignement universitaire au dix-septième siècle. On n'y trouvera rien de hardi, d'inattendu, de surprenant ; ce n'est qu'une explication, mais une explication intelligente, profonde, que le dix-septième siècle nous donne par son dernier héritier, du système d'études que les deux renaissances avaient établi dans notre pays.

Le plan de Rollin était en quelque sorte tout naturellement tracé par la nature du sujet qu'il avait à traiter. Pour montrer en quelle proportion les deux antiquités doivent concourir à l'œuvre commune, Rollin recueillit et versa dans son livre toutes les maximes des deux antiquités, relatives à l'éducation de la jeunesse. A l'antiquité païenne, il emprunta les maximes relatives à la conduite des esprits ; l'antiquité chrétienne lui fournit celles qui ont rapport à la conduite des caractères.

Ne semble-t-il pas, à première vue, que cet ouvrage de Rollin doive être simplement une compilation ? Il n'est pas de page qui n'abonde en citations ; et l'on ne peut se figurer après cela que l'auteur marche seul et soit original ; tout y paraît d'abord un effort de l'érudition, et on ne croirait pas que l'auteur y

eût rien pu mettre du sien ; et cependant ce livre, tout plein des deux antiquités, tout nourri des traditions du dix-septième siècle, est un des livres les plus originaux de la littérature française.

Il faut montrer quels sont les titres d'originalité de Rollin.

En premier lieu nous placerons la Méthode. Tout autre que Rollin eût pu sans doute disposer des mêmes ressources, et des mêmes trésors d'érudition ; mais plus d'un aussi eût pu en être ébloui et accablé. Il était souvent difficile de bien choisir entre toutes les autorités qu'il convenait de citer dans les différents chapitres. L'érudition de Rollin est aussi discrète et aussi sûre qu'elle est abondante : chaque chose en sa place, et nulle citation qui, même sans être déplacée, soit redondante ; c'est un mérite qu'il faut singulièrement estimer que celui de la composition ; c'était le grand art des écrivains du dix-septième siècle, soutenu à grand'peine par les habiles d'entre ceux du dix-huitième et singulièrement négligé de nos jours ; où ni les écrivains ne sont assez consciencieux pour mettre de la composition dans leurs ouvrages, ni le public assez délicat et assez sérieux pour goûter un mérite qui se cache et qu'il faut se donner la peine de chercher, qu'on ne trouve pas sans une certaine application, dont tant d'ouvrages frivoles nous ont déshabitués. Rollin possède ce mérite

au suprême degré ; non seulement il dispose d'abondantes richesses, mais encore il sait les faire valoir, c'est-à-dire placer chaque chose de telle façon que, mise en toute autre place, elle perdrait une partie de sa valeur.

Un second titre de Rollin à l'originalité, c'est la manière dont il s'approprie les maximes de l'antiquité païenne et chrétienne. Lui-même, dans sa préface, nous prévient qu'il se donnera une certaine liberté dans la traduction. Nous allons voir en effet qu'il ne s'en tient pas au littéral, même avec les autorités les plus considérables ; il n'est pas un traducteur, mais un homme, et un homme qui se passionne, et qui dans sa passion pour le bien et pour le beau tourne toutes ses maximes à un sens plus moral, plus pur. Il excelle surtout à rendre les maximes païennes dignes de la morale évangélique, par une certaine tendresse et une certaine pureté qu'il sait y répandre.

Voici, par exemple, des infidélités charmantes de traduction, inspirées par le désir de rendre l'enseignement plus efficace en le rendant en quelque sorte plus paternel. Quintilien avait dit en parlant du maître : « Simplex in docendo, patiens laboris, assiduus potius quam immodicus ; interrogantibus libenter respondeat : non interrogantes percontetur ultro. »

Écoutons Rollin traduisant ce précepte à l'usage du maître chrétien :

" Que dans sa manière d'enseigner il soit simple, patient, exact; et qu'il compte plus sur une règle suivie et sur son assiduité que sur un excès de travail du côté de ses disciples : qu'il se fasse un plaisir de répondre à toutes les questions qu'ils lui feront; qu'il aille même au-devant et qu'il les interroge lui-même, s'ils ne lui en font point."

On sent dans ces quelques lignes quelque chose de bon, d'affectueux, une tendre sollicitude en faveur des jeunes intelligences. Le maître de Quintilien répondra volontiers aux questions; celui de Rollin se fera un plaisir de répondre à toutes celles qui peuvent lui être faites.

Quintilien dit ailleurs : " in emendando quae corrigenda erunt, non acerbus minime que contumeliosus."

Ce que Rollin traduit ainsi : " Quand il sera obligé de les reprendre, qu'il ne soit ni amer, ni offensant" par où l'on voit que l'âme bonne et douce de Rollin souffre quand il est obligé de reprendre un enfant : Reprendre est pour lui un devoir pénible; il aimerait mieux avoir à louer.

Ailleurs, il n'est plus seulement traducteur infidèle; il est commentateur, et quel commentateur ! on va le voir.

" Plurimus ei de honesto ac bono sit sermo."
ce que Rollin développe d'une façon charmante :

" Qu'il leur parle souvent de la vertu, et qu'il les

fasse toujours avec de grands éloges; qu'il la leur montre toujours sous une idée avantageuse et agréable, comme le plus excellent de tous les biens, le plus digne d'un homme raisonnable, comme une qualité absolument nécessaire pour s'attirer l'affection et l'estime de tout le monde, et comme le moyen unique d'être véritablement heureux."

On pourrait multiplier ces citations; mais les précédentes suffisent pour montrer que, même dans ses traductions Rollin sait être neuf et original.

Voyons maintenant ce que Rollin met de lui-même, ce qu'il mêle du sien dans son ouvrage. Ce que Rollin y met de lui-même, c'est ce que nous avons de meilleur en chacun de nous: c'est nous: c'est lui: c'est son expérience et en quelque sorte toute sa vie d'homme qui a enseigné. Successivement professeur de rhétorique, principal, professeur au Collége royal, recteur, il connaît tous les degrés de l'enseignement, et toutes les sortes d'intelligence, et c'est de cela qu'il nous entretient, c'est-à-dire de ce qui le préoccupe et l'intéresse le plus au monde. Aussi tout ce qu'il dit, on le voit, on le sent, on le touche du doigt.

Quelle bonté et quelle indulgence qui n'exclut pas la fermeté, quand il nous parle du gouvernement d'un collége, et des choses de la discipline! Quel goût exquis quand il nous entretient des choses de l'esprit! Quel charme et quelle onction dans sa parole!

Surtout quel abandon et quelle naïveté ! Aussi peut-on dire que son âme se montre à chaque page, et que nul autre livre n'est aussi transparent que le sien.

Ainsi cet homme, qui écrivait avec un si parfait désintéressement ; qui n'avait pas même pris la plume de son propre mouvement ; qui croyait au moins s'effacer et disparaître ; cet homme apparaît plus que nul autre dans ses écrits ; à chaque instant se montre la personne de Rollin, et quelle personne ! Il a cru faire un traité, ouvrage abstrait et impersonnel s'il en fut, il a fait ses Mémoires, et l'on peut dire qu'il n'en est pas de plus édifiants.

C'est ce genre de travail qui a mérité à Rollin, de la part de Montesquieu, un jugement plus vrai selon nous du Traité des études que des Histoires, sans rien vouloir ôter au mérite de ce dernier ouvrage. Montesquieu dit (Pensées diverses) : " Un honnête homme a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. C'est le cœur qui parle au cœur. On sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu : c'est l'abeille de la France."

Si on lit ce jugement de Montesquieu au sortir du Traité des études, on en sentira toute la portée et toute la vérité. Oui, sans doute, Rollin est l'abeille de la France ; et il est impossible de lire ses écrits sans avoir cette idée de l'abeille sans cesse présente à

l'esprit. Lui-même y songeait bien un peu : ne retrouvait-il pas cette charmante image dans ses chers anciens, et ne voyait-il pas de ses propres yeux le travail des abeilles, si semblable au sien, dans le petit jardin dont il parle à M. Lepelletier (1697) :

« Je n'ai point de ruches à miel, mais j'ai le plaisir tous les jours de voir les abeilles voltiger sur les fleurs de mes arbres, et attachées à leur proie, s'enrichir du suc qu'elles en tirent sans me faire aucun tort. »

Nous voyons dans le discours préliminaire du Traité des études que cette idée lui vient à l'esprit ; mais telle est sa modestie qu'il ne va pas jusqu'à se comparer lui-même à l'abeille. Le lecteur lui rend mieux justice, et il fait involontairement la comparaison quand il parcourt les lignes suivantes :

« Un auteur, semblable en cela aux abeilles, qui composent leur miel du suc qu'elles ont su adroitement cueillir sur diverses fleurs, doit tourner en sa propre substance les pensées et les beautés qu'il trouve chez les anciens ; il doit, par l'usage qu'il en fait, et par le tour qu'il leur donne, se les rendre si propres, qu'elles deviennent son bien, et qu'encore qu'on découvre d'où elles sont tirées, elles paraissent avoir comme changé de nature en passant par ses mains. »

Mais quand nous comparons + un écrivain à une abeille, quelles idées, sans que nous nous en rendions bien

+ dans notre esprit

clairement compte, rattachons-nous à cette image ? C'est d'abord une idée de choix et de choix infaillible, comme celui de l'abeille qui va, sans hésitation et sans tâtonnement, droit aux fleurs dont elle doit composer son miel ; c'est ensuite l'idée que ce travail est pour les autres et non pour celui qui l'accomplit. L'abeille en effet travaille bien plutôt pour nous que pour elle ; c'est donc pour l'homme un animal bienfaisant : Virgile ne nous dit-il pas d'une manière charmante que si Jupiter leur a donné une sorte d'intelligence divine, c'est pour les récompenser de leur bonté, alors qu'elles nourrirent le fils de Saturne encore enfant, dans un antre de Crète :

« Nunc age naturas apibus quas Jupiter ipse
Addidit, expediam : pro qua mercede canoros
Curetum sonitus crepitantia que æra secutæ,
Dictæo Cœli regem pavere sub antro. »

Voilà donc les idées que réveille en nous le nom de l'abeille ; à quel écrivain s'appliquent-elles mieux qu'à Rollin ?

Rollin comme l'abeille semble aller, non pas par réflexion, mais par une sorte d'instinct infaillible aux fleurs les plus belles et les plus nourrissantes de la sagesse antique. Ce n'est pas un érudit comme Montaigne, dont l'on comparerait plutôt l'allure capricieuse au vol d'un papillon, qui va de fleur en fleur, et en caresse une foule avant de se fixer sur aucune. Montaigne

cite quelquefois pour le plaisir de citer, et par un pur sentiment de curiosité. Rollin cite parce qu'il faut citer, et justement ce qu'il y a de meilleur à citer.

Quant à l'idée de travail désintéressé, il semble qu'elle s'applique à Rollin mieux que la précédente, si cela est possible. Quand on lit le Traité des études, l'impression dernière que l'on garde de cette lecture, c'est que ce livre est surtout un livre de bonté. Les livres, d'ordinaire, sont le fruit de l'imagination, de l'intelligence, de la raison; la bonté n'était pas encore dans les livres, c'est Rollin qui l'y a mise. Sans avoir l'éloquence de Cicéron, sans être ingénieux comme Quintilien, il plaît davantage, parce que, comme le dit Montesquieu, c'est le cœur qui parle au cœur. Cicéron, en effet, aime son sujet, parce que son sujet c'est l'orateur, c'est l'éloquence, c'est sa gloire propre; Quintilien aime le sien, un peu pour son sujet, un peu pour lui-même, et parce qu'il voit qu'il y réussit; Rollin, comme l'abeille, ne fait pas de retour sur lui-même: il l'aime à cause de ceux à qui il s'adresse, et auxquels il espère être utile. C'est là le cachet supérieur du livre de Rollin.

Si nous examinons la langue du Traité des études, nous verrons que ce livre est véritablement un ouvrage du dix-septième siècle. La langue du grand siècle avait en réserve un certain nombre de tours aimables, sensibles, mais qui n'avaient pas été mis

en œuvre; c'était en quelque sorte un petit dépôt jusque là sans emploi; c'était un côté de la gloire du dix-septième siècle qui restait à mettre en pleine lumière. C'est Rollin qui accomplit ce travail.

Dans le style de cet ouvrage, rien pour l'esprit, rien pour l'imagination; tout est réel, vivant, naïf, on ne sent nulle part l'écrivain; on voit partout l'homme, et un homme qui écrit en français malgré lui, qui aurait mieux aimé écrire en latin, mais qui là comme partout sacrifie son goût personnel à l'utilité et à la commodité des autres.

"Plusieurs raisons m'ont déterminé à ne pas écrire en latin. Premièrement, il me paraît que cela aurait été directement contraire au but que je me suis proposé, qui est d'instruire des jeunes-gens qui ne sont pas encore fort habiles, et qui n'ont pas assez de connaissance de la langue latine pour l'entendre aussi facilement que celle de leur pays. J'ai dû, ce me semble, au défaut des autres attraits qui manqueront à cet ouvrage, leur en faire trouver quelqu'un dans la facilité qu'ils auront à le lire, et n'ayant pu y répandre des fleurs en écarter au moins les épines." (Discours préliminaire)

Cette fois encore son bon cœur, son naturel obligeant l'ont heureusement servi. Écrivant en latin il eût fait comme le P. Vanière, comme Lebeau: les centons, les réminiscences classiques l'auraient à son insu détourné de sa propre pensée; il eût fait

un ouvrage estimable au lieu d'un livre immortel.

Voici un caractère tout particulier de la langue de Rollin :

Dans un écrivain éloquent, il peut y avoir au-delà de l'expression éloquente quelque chose qui, sans y rien ajouter de réel, la rende cependant plus aimable ; comme la fleur sur un fruit mûr, n'ajoute rien au goût du fruit, mais ajoute au plaisir de le manger un certain plaisir d'imagination. Ce je ne sais quoi que l'on appelle la fleur d'un fruit mûr, nous le nommerons dans les ouvrages de l'esprit "fleur d'imagination", parce qu'il ajoute quelque chose au plaisir que nous avons de voir des pensées bien exprimées. A côté de la fleur d'imagination, nous reconnaîtrons la "fleur de sentiment", et c'est celle qui se trouve dans Rollin comme dans Virgile. Le livre de Rollin est en quelque sorte l'expression de la vocation de l'auteur.

Rollin, tel qu'il se peint à nous sans y songer, est le modèle du pédagogue, si nous prenons ce mot dans son acception la plus noble et la plus élevée. Rollin a je ne sais quoi d'onctueux qui le distingue de Fénélon lui-même ; et une certaine réserve sans pédanterie qui le préserve de cet élan imprudent, de ces maximes raffinées sur l'amour de Dieu, où le premier se laisse quelquefois aller. On rencontre bien aussi parfois dans Rollin, la fleur d'imagination ;

mais, il est si véritablement un écrivain du dix-septième siècle, que, bien qu'il écrive dans un temps où l'imagination met à la mode certains traits brillants et certaines images éclatantes, il passe par dessus les écrivains les plus voisins de lui sans avoir l'air de les connaître, et s'inspire directement ou du dix-septième siècle ou de l'antiquité.

Malgré toutes les grandes qualités du livre de Rollin, on trouve dans la Critique contemporaine des jugements que nous ne pouvons ni passer sous silence, ni approuver. On dit de Rollin : "Voilà comment s'est formé Rollin, écrivain inimitable, sans être un écrivain de génie :" et l'on voit ailleurs : "Le traité des études, monument de raison, de goût, et un des livres les mieux écrits dans notre langue après les livres de génie." C'est là, si l'on peut parler ainsi, de la précision obscure et confuse : c'est un véritable abus du langage.

Inimitable sans être un écrivain de génie ! n'y a-t-il pas dans ces mots une contradiction évidente ? Quoi ! l'on peut être inimitable sans avoir du génie ! Nous imitons tout ce qui n'est pas le génie ; le génie seul est inimitable. Dites donc franchement que Rollin peut être imité ; prouvez-le, et nous accorderons qu'il n'est pas un écrivain de génie. Si vous soutenez qu'on ne peut l'imiter, vous êtes condamné par vos propres paroles. De même, nous ne pouvons

entendre clairement ce que c'est qu'un <u>monument de raison</u> qui n'est pas un <u>monument de génie</u>. <u>Monument</u> est synonyme de <u>création</u>; à moins que l'on ne laisse plus aux mots leur valeur. Or, à qui est-il donné de créer, si-non aux hommes de génie ? Retranchez hardiment le mot <u>monument</u>, ou convenez que Rollin a du génie.

Mais, parce que nous soutenons que Rollin a véritablement du génie, dirons-nous que son génie est égal à celui de Bossuet ? Nous ne comparons point Bossuet à Rollin, par la raison que les sujets qu'ils ont traités sont différents. Nous avouerons, si l'on veut, que le <u>Discours sur l'histoire universelle</u> est d'un ordre plus élevé; mais qu'en inférer, si non que les talents sont divers, les génies différents ? En sont-ils moins pour cela des talents et des génies ?

Nous continuerons donc de regarder le <u>Traité des études</u> comme une œuvre de génie, et nous le mettrons à côté du <u>Gil-Blas</u> de Lesage, c'est-à-dire parmi les ouvrages de génie du dix-huitième siècle qui ont été inspirés par la tradition; à la différence de ceux de Buffon et de Montesquieu qui sont inspirés par l'esprit philosophique.

* tout

Le livre de Rollin reste* à la fois, et comme plan d'études et comme livre de morale. Comme plan d'études, on n'y changera rien utilement; ou, si l'on change, ce sera dans la même mesure que

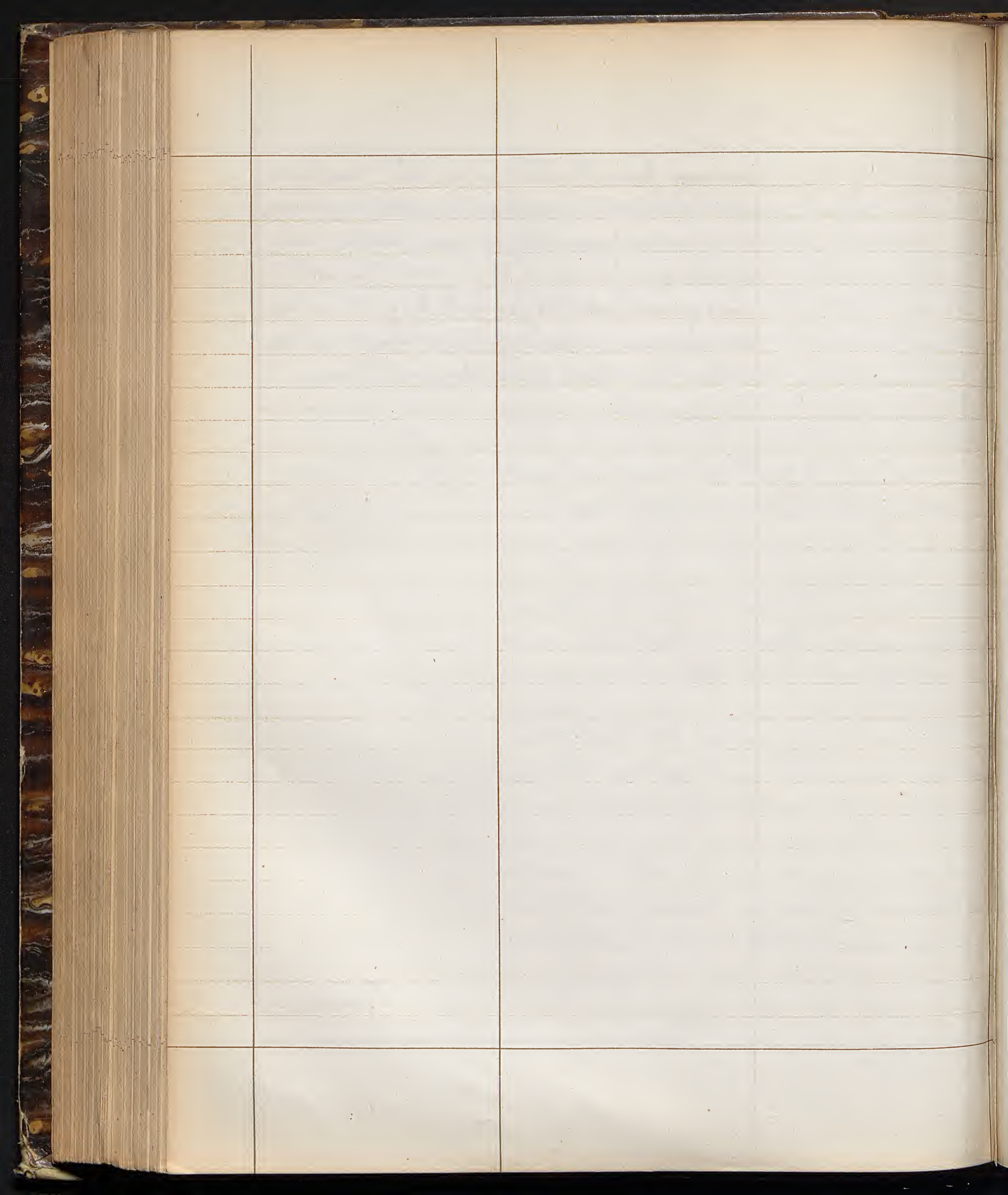
Rollin lui-même se permettait de changer, c'est-à-dire en perfectionnant la tradition. En effet, Rollin, sans être un réformateur ni un novateur, introduisit cependant les améliorations qu'il jugeait nécessaires : par exemple, il fortifia les études grecques, il introduisit dans l'enseignement l'histoire et surtout l'histoire de France, et aussi l'étude de la littérature française. Mais dans toutes ces réformes, on ne sent nulle impatience, nulle envie de changer pour le plaisir de changer : Rollin s'inspire uniquement des besoins de l'époque.

Comme traité de morale, ce livre ne nous est pas moins précieux. Pour être appelé du beau nom de traité de morale, un livre doit nous apprendre à nous connaître et à nous conduire. Tout traité de morale qui ne produit pas ce double effet a manqué son but et ne mérite pas son titre. Rollin nous apprend à nous connaître, ou tout au moins il nous aide dans cette science difficile. Et voici en quoi il nous aide à nous connaître, c'est qu'il nous aide à nous retrouver ; il nous ramène à des souvenirs lointains, et nous retrace notre passé qui s'était effacé de notre mémoire. Que d'impressions, que de réminiscences quand il nous parle de ces études que nous aussi nous avons faites, de ces réprimandes que nous avons essuyées de ces louanges dont nous avons eu notre part.

Nous nous y retrouvons en quelque sorte sous

une autre face et dans un nouveau rôle; dans tout ce qu'il nous dit de la conduite des enfants, nous trouvons à prendre ou comme pères ou comme maîtres, c'est surtout à ce titre qu'il nous paraît admirable. Sans espérer d'atteindre jamais le but qu'il nous montre, nous nous sentons cependant encouragés par son sourire bienveillant à marcher sur ses traces.

Girardin.



13e. Leçon.

Montesquieu.

Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains.

Montesquieu.
Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains.

Nous avons montré, au commencement du dix-huitième siècle, quels hommes de génie et quels ouvrages supérieurs ont rétabli la langue française et réparé l'esprit français qui avait éprouvé une sorte de décadence prématurée à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Nous avons montré ce beau spectacle dans Montesquieu, Voltaire, Buffon, dans deux hommes de génie qui ont été inspirés directement par le dix-septième siècle, et qui n'ont rien subi, en fait de qualités ou de défauts, de l'influence de l'esprit philosophique. Il nous reste à entrer dans l'étude développée des chefs-d'œuvre des hommes de génie qui se sont inspirés exclusivement de l'esprit philosophique.

Le premier, dans l'ordre des temps, c'est Montesquieu; et le premier des ouvrages supérieurs qui soit ou paraisse être le fruit direct de l'esprit philosophique, ce sont les Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains. Ce livre est un des grands livres du dix-huitième siècle; il est peut-être celui de tous qui soit le mieux marqué de l'influence du bon esprit philosophique.

Assurément, s'il est une chose propre au dix-

huitième siècle, c'est d'avoir appliqué l'esprit philosophique à l'explication des faits particuliers et des lois générales de l'histoire. Eh bien! s'il est vrai de dire que la perfection de l'œuvre appartient au dix-huitième siècle, il faut, pour être juste, en reconnaître la pensée première au dix-septième. C'est là que nous en retrouverons comme l'ébauche et la première expression. Ce n'est pas, de notre part, une puérile jalousie de gloire pour le dix-septième siècle, une confiscation de l'admiration au profit de quelques modèles exclusifs. C'est un culte légitime pour le beau parfait, où il se trouve. Il peut paraître superstition à des esprits qui n'ont plus pour le dix-septième siècle qu'une froide religion, à cet éclectisme paresseux qui aime mieux effleurer toutes les époques littéraires que de s'appliquer à la plus belle. Pour nous, nous croyons ici faire œuvre non d'admirateur superstitieux, mais de critique exact. D'ailleurs chercher le germe des idées du dix-huitième siècle au sein du dix-septième, c'est faire honneur au premier; c'est montrer qu'il a senti que rien n'est solide dans les ouvrages de l'esprit, à moins d'avoir de vieilles et profondes racines.

Avant les Considérations de Montesquieu, la France possédait déjà les chapitres sixième et septième du troisième livre de l'Histoire Universelle. Avant Bossuet et dès 1662, un homme d'un grand

mérite. Saint-Evremond avait écrit un livre qui eut beaucoup de succès : Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les différents temps de la république. C'est un livre qui, au milieu de certaines subtilités laborieuses, témoignent d'un grand esprit pratique. On sent bien qu'il est l'œuvre d'un homme relégué de bonne heure dans le cabinet par la force des événements, mais qui avait déjà fait l'expérience de la vie active. En sorte que dans le regard qu'il jette sur le passé de Rome, on voit le coup-d'œil de l'homme d'affaires. On retrouve dans l'écrivain le militaire expérimenté, et le diplomate habile. Son livre était donc une première manière d'appliquer la philosophie à l'histoire, et il n'a pas été inutile à Montesquieu lui-même. –
Enfin, bien avant cette époque, un homme presque égal à Bossuet, égal à Montesquieu dans l'explication de la morale et de la politique, Machiavel, avait écrit les Discours sur la 1re décade de Tite-Live, qui sont déjà une application parfaite de l'esprit philosophique à l'étude de l'histoire. Seulement Machiavel cherche moins à se rendre compte des événements passés qu'à y trouver les maximes qui fondent les bons gouvernements, qui condamnent les mauvais, et qui sont une lumière pour la conduite politique. Le livre de Machiavel est sorti d'études profondes et sérieuses. L'auteur est si plein de son sujet qu'il

pénètre l'esprit même de l'antiquité qu'il explique. Avec quel intérêt passionné, quel respect sincère, quelle tendre affection il parle des anciens et de son commerce avec leurs livres ! On peut s'en faire une idée par ce curieux passage d'une lettre écrite à l'un de ses amis :

(Lettre à Testori)

" Le soir venu, je m'en retourne à la maison, et j'entre dans mon cabinet d'études . . . . puis, revêtant un habillement convenable, j'entre dans le vénérable cercle des hommes antiques : là, reçu par eux avec effusion, je me repais de la seule nourriture qui me convienne et pour laquelle je suis né. Là, j'ose m'entretenir avec eux et leur demander les motifs de leurs actions ; et ceux-ci, dans leur bonté, me répondent, et, quatre heures durant, je ne sens aucun ennui, j'oublie toute peine, je ne crains pas la pauvreté, la mort ne me fait pas peur ; je sors de moi pour passer tout entier en eux. "

On sent dans ces paroles, et jusque dans certains traits un peu cérémonieux, une émotion sincère et profonde. Ce n'est point ici la fantaisie de Buffon qui veut travailler en habit de cour ; c'est un respect dont on comprend la tendresse, dont on excuse volontiers la superstition. Tels sont les écrivains qui avaient précédé Montesquieu dans la carrière qu'il a remplie.

Une question se présente d'abord à nous. Est-ce le Discours sur l'histoire universelle qui inspira à Montesquieu l'idée d'écrire ses Considérations ?

On l'a dit, et en l'affirmant on a cru, avec raison, établir une tradition respectable passant de Bossuet comme maître à Montesquieu comme disciple. Mais il n'y a rien de si goureux dans ce rapprochement; Montesquieu n'avait pas besoin d'être inspiré d'ailleurs ni d'être averti de son génie par l'influence d'un exemple étranger. Du jour où, après avoir un instant flotté entre les sciences positives et les spéculations historiques et philosophiques, il se décida pour ce dernier emploi de son esprit, toutes ses études l'amenaient naturellement à écrire en son nom un pareil ouvrage. On trouve d'ailleurs, dans les Lettres persanes certains passages qui montrent Montesquieu déjà préoccupé de cette application de l'esprit philosophique aux lois de l'histoire, dont il a donné de si beaux modèles dans les Considérations: Tel est, par exemple, le passage suivant:

Lettre 131. Rhédi à Rica.

« Une des choses qui ont le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire et l'origine des républiques ....

César opprima la république romaine et la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-temps sous un gouvernement militaire et violent, et la douceur romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du Nord, se répandirent comme des torrents dans les provinces romaines, et trouvant autant de facilités à

faire des conquêtes qu'à exercer leurs pirateries, les démembrèrent et en firent des royaumes."

Ailleurs, dans la bibliothèque d'un couvent de dervis, Rica en vient aux livres d'histoire moderne:

"Là, ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire romain, qui s'était formé du débris de tant de monarchies, et sur la chûte duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitaient, parurent tout à coup, l'inondèrent, le ravagèrent, le dépecèrent et fondèrent tous les royaumes que vous voyez à-présent en Europe. Ces peuples n'étaient point proprement barbares puisqu'ils étaient libres; mais ils le sont devenus depuis que, soumis pour la plupart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté si conforme à la raison, à l'humanité et à la nature."

Cependant le Discours sur l'histoire universelle, sans éveiller les idées de Montesquieu, a pu le déterminer à les méditer et à les écrire. Cependant l'ouvrage de Bossuet et l'ouvrage de Montesquieu offrent tant d'analogie que, si l'on veut se donner le spectacle des causes qui élevèrent et précipitèrent l'empire romain, il est impossible de songer à étudier l'un, sans songer à étudier l'autre. C'est une heureuse nécessité de notre sujet, que ni Bossuet ni Montesquieu ne suffise séparément à une pareille étude, et qu'on soit forcé de lire à la suite l'un et l'autre.

Nous profiterons aujourd'hui de cette rencontre de deux grands esprits sur le même sujet, pour rechercher à leur suite les causes de la grandeur romaine.

Que signifie ici le mot grandeur ? Il ne faut pas nous y méprendre : il ne s'agit point ici de comparer Rome à elle-même, les commencements de son histoire avec l'apogée de sa puissance. Il faut entendre une grandeur qui égale ou surpasse celle de toutes les nations, et qui fait d'un empire ce qu'on appelle une grande chose. ainsi la comprenait Virgile, lorsqu'il s'écriait dans son enthousiasme :

" ... et rerum facta est pulcherrima Roma ".

Ainsi devons-nous la comprendre aujourd'hui en ouvrant le livre des Considérations.

Cette grandeur suprême, quelles sont les causes par lesquelles Montesquieu l'explique ? Ce sont celles que doit découvrir la méthode qu'il suit. Montesquieu nous apparaît dans son livre examinant successivement certaines conduites du peuple romain, en donnant la raison probable, en marquant la conséquence nécessaire. De là les causes qu'il indique, présentant toutes un même caractère, et qu'on pourrait appeler causes médiates, et causes secondes. Ce sont des causes médiates, parce qu'elles ne frappent pas tout d'abord l'esprit de tout le monde : leur grand mérite consiste dans une raison toujours droite, une pénétration toujours sûre,

une profondeur toujours pratique. Mais, en même temps, ce sont des causes secondes, parce qu'il y a au-dessus d'elles certaines causes supérieures et générales qui, pour être vues par tout le monde, n'en sont pas moins déterminantes.

Si l'on veut voir un exemple remarquable entre tous de la méthode de Montesquieu, on peut lire la comparaison célèbre entre Rome et Carthage. Il n'y a pas un chapitre plus parfait comme exposition des causes médiates, bien qu'un goût sévère puisse y reprendre peut-être quelques recherches d'antithèse.

Il y a aussi certaine partie de la grandeur romaine due à des causes de moins bonne qualité : Montesquieu excelle à les découvrir. Pour qui veut connaître cette conduite douteuse, sinon malhonnête, des affaires par laquelle le Sénat savait se ménager et s'assurer le succès, il n'est pas de livre plus instructif que les Considérations. C'est là qu'il faut chercher en un mot, tout ce que l'esprit de recherche peut découvrir, tout ce que l'esprit d'analyse peut pénétrer sur l'ensemble de l'histoire et le détail des faits particuliers.

Mais l'esprit est-il complètement satisfait par ces explications ? Est-ce donc tout que ces moyens qui ressemblent plus souvent à des expédients heureux qu'à l'application de maximes élevées ? Se peut-il que les nations arrivent à une telle grandeur par des causes de cette nature ? Ne trouverons-nous pas

une cause égale à la grandeur même ? N'apercevrons-nous rien de meilleur que l'habileté politique, même honnête, la prudence la discrétion, le secret, la mesure ? Bossuet nous épargne la peine de faire un tel aveu. On trouve fortement marquées dans l'*Histoire universelle* des causes égales à leurs effets, celles qui firent vraiment de Rome la plus belle des choses. Ce n'est point la prudence du Sénat, la constance de la politique, le courage des guerriers, l'habileté des ambassadeurs : ce sont des vertus admirables qui toutes peuvent se résumer en un mot : le dévouement. Voilà ce qui fait la grandeur d'une nation.

Il est curieux de voir Bossuet mettre le doigt sur ces grandes causes, l'amour de la liberté qui faisait le fond du Romain, l'amour de la patrie qui n'est rien sans celui de la liberté, l'amour de la pauvreté qui préserve l'un et l'autre, enfin la religion qui inspire le dévouement et maintient la vertu. C'est un défenseur du pouvoir absolu qui découvre les beaux effets de la liberté ; c'est un évêque catholique qui fait honneur au peuple romain d'avoir cru à Jupiter. Montesquieu n'a pas l'air d'y avoir songé.

Et pourtant avant Bossuet, Machiavel déjà y avait pensé :

Discours sur Tite-Live, II, 12.

« Les princes et les républiques qui veulent se préserver de la corruption, doivent sur toutes choses maintenir dans toute leur pureté les cérémonies de la religion, et veiller à ce qu'elles soient toujours respectées, n'y ayant pas d'indice plus caractéristique de la ruine d'un état, que le mépris du culte divin... Il est donc du devoir des chefs, soit d'une république, soit d'une monarchie de maintenir sur ses fondements la religion qu'on y professe. Cela fait, rien de plus facile pour eux que de maintenir un état où le peuple est religieux, et par conséquent bon et uni. Tout ce qui est de nature à faire prospérer la religion, le jugeassent-ils faux, ils doivent le favoriser et l'accroître ; ils le doivent d'autant plus qu'ils sont plus sages, et qu'ils connaissent mieux la nature des choses. »

La remarque est d'autant plus importante dans la bouche de Machiavel qu'il est sévère pour la religion chrétienne, et lui reproche d'avoir amolli les caractères. Il est vrai qu'il parle de la religion corrompue par la Cour de Rome : mais son préjugé même confirme son opinion que la religion est un ressort puissant dans le gouvernement des états.

C'est la gloire de Bossuet d'avoir, sans aucun préjugé, fait les honneurs de ces grandes et éternelles vérités. Qu'on voie avec quel respect profond il parle des sentiments religieux qui inspirèrent si long-temps les Egyptiens ; qu'on voie avec quelle vénération il parle du Collége des Féciaux

à Rome, "sainte institution s'il en fut jamais", dit-il, avec quelle chaleur enfin il célèbre tous les grands sentiments que soutenait celui-là, l'amour de la liberté, de la patrie et de la pauvreté; et l'on admirera à la fois la grandeur d'esprit de Bossuet, et la noble dignité d'un peuple qui pratique ces hautes vertus. Car toutes se résument dans une autre supérieure et vraiment sublime, par laquelle l'homme reconnaît quelque chose de meilleur que lui pour s'y soumettre et y sacrifier ses intérêts propres, c'est à dire le dévouement. C'est par là que se formait autour des Romains, dès leur enfance, cette atmosphère pure et forte dont Platon a parlé quelque part, et qui pénétrait insensiblement les cœurs des plus nobles sentiments.

liberté et la

Qu'on se rappelle avec quelle justesse et quelle magnificence de langage, Bossuet a exprimé ces pensées dans le Discours sur l'histoire universelle:

3e partie, chapre VI.

"Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'état la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés; mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments

forts, de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats et si hardie dans les entreprises? C'est l'opinion reçue dès l'enfance et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentil-homme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour. Tous les Romains étaient nourris dans ces sentiments; et le peuple disputait avec la noblesse à qui agirait le plus par ces vigoureuses maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même était exercée par les travaux; on n'y entendait parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il fallait aller à la guerre lorsque la république l'ordonnait, et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les pères qui n'élevaient pas leurs enfants dans ces maximes, et comme il fallait pour les rendre capables de servir l'état, étaient appelés en justice par les magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres; et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard; mais c'est que l'état romain, constitué de la manière que nous avons vue, était, pour ainsi parler, du tempérament qui devait être le plus fécond en héros."

Il y a un beau mot de Louis XIV sur le roi

d'Angleterre avec qui il allait entrer en guerre:

"Le roi d'Angleterre connaît mes forces, mais il ne connaît pas mon cœur."

On peut dire de même que si Montesquieu a connu les forces de l'empire romain, Bossuet en a connu le cœur. On sent presque, en lisant son chapitre sur Rome, ce qu'on sent à la lecture de Virgile et de Tite-Live, les deux Romains qui ont eu, par dessus tous les autres, le patriotisme de sentiment. Non point qu'ils aient pratiqué le dévouement à la patrie: la liberté est morte, et avec elle le vrai patriotisme. Mais Virgile, du sein de l'empire, était encore pénétré du sentiment de la grandeur romaine; Tite-Live en est plein. Ce n'est pas chez l'un illusion de poète, chez l'autre illusion de rhéteur: c'est que tous deux avaient conservé le cœur de Rome en eux.

Mais ce sentiment général de l'histoire romaine n'empêche pas toujours chez Bossuet la vue fine et pénétrante des détails. On peut lire, pour s'en convaincre, le jugement si net et si précis qu'il porte sur la légion romaine:

"Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bientôt appris l'art de diviser l'armée en plusieurs bataillons et escadrons, et de former des corps de réserve dont le mouvement est si propre à pousser ou à soutenir ce qui s'ébranle de part et d'autre. Faites marcher contre des troupes ainsi disposées la phalange macédonienne: cette grosse

et lourde machine sera terrible, à la vérité, à une armée sur laquelle elle tombera de tout son poids; mais, comme parle Polybe, elle ne peut conserver long-temps sa propriété naturelle, c'est-à-dire sa solidité et sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, et pour ainsi dire faits exprès, et qu'à faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement, joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier. Au lieu que l'armée romaine, divisée en petits corps, profite de tous les lieux et s'y accommode; on l'unit et on la sépare comme on veut; elle défile aisément et se rassemble sans peine; elle est propre aux détachements et aux ralliements, à toutes sortes de conversions et d'évolutions, qu'elle fait ou toute entière ou en partie, selon qu'il est convenable; enfin elle a plus de mouvements divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange. Concluez donc avec Polybe qu'il fallait que la phalange lui cédât, et que la Macédoine fût vaincue."

Il y a dans cette page une exposition facile, une netteté pratique et presque technique qui n'est surpassée ni par César ni par Napoléon. Il n'y a rien dans Montesquieu lui-même qui mette aussi bien les choses sous les yeux.

Ainsi Bossuet partage avec Montesquieu l'honneur d'avoir pénétré le secret des détails. Montesquieu

ne partage pas avec Bossuet celui d'avoir exprimé les grands sentiments.

Pourquoi donc n'en a-t-il point parlé ? Est-ce parce que Bossuet les avait admirablement expliqués ? non : nous devons croire Montesquieu assez fort pour n'avoir pas été détourné de cette pensée si elle lui était venue. C'est que les grands sentiments n'étaient plus du temps de Montesquieu ; non pas qu'ils eussent péri en effet ; mais ce qui faisait qu'ils formaient autour des cœurs comme une atmosphère ordinaire était passé ; il n'était plus naturel à cette époque de donner les grands sentiments comme cause de la grandeur. Montesquieu même eût souri peut-être à une pareille question ; il eût trouvé déclamatoire d'expliquer la grandeur romaine par la vertu.

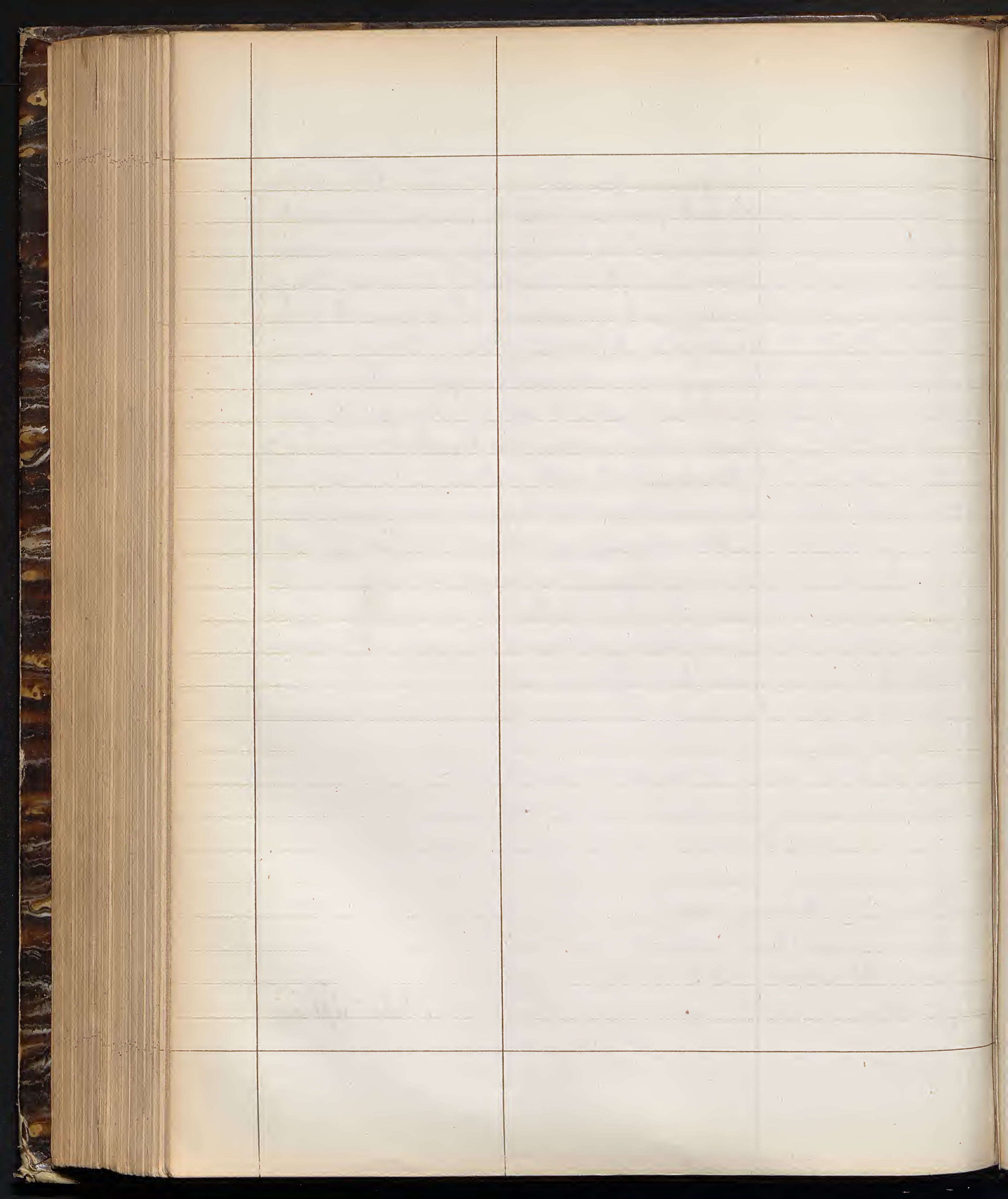
Ce qui est plus étonnant, c'est que Montesquieu n'ait pas été averti par le voyage récent qu'il avait fait en Angleterre. Mais on en trouve la raison quand on lit les Notes qu'il écrivit à son retour. On n'y trouve rien d'un grand esprit frappé du spectacle d'un grand gouvernement. C'est qu'alors l'Angleterre subissait de détestables influences : la corruption des Stuarts, l'athéisme des philosophes avaient gâté les mœurs ; et les mœurs cachèrent à Montesquieu cet esprit politique qui est l'explication de la grandeur du gouvernement.

Ainsi l'époque où il vécut ne lui donnait pas le spectacle des grands sentiments : il ne les trouvait pas davantage dans son cœur. La modération en toute chose, et parfois l'indifférence ; un goût philosophique, mais non passionné pour une justice générale, un esprit de réforme appliqué à tout, qui excluait la foi absolue dans les institutions et dans les croyances, tel était l'état des esprits au dix-huitième siècle. D'ailleurs, on n'y voyait éclater aucun de ces grands sentiments qui brillèrent dans le dix-septième siècle, au milieu d'une corruption égale au moins à celle des commencements du dix-huitième. Bossuet en voyait plus autour de lui : Louis XIV toujours grand même dans ses fautes ; une cour où l'on passait des entraînements les plus passionnés, aux repentirs les plus étonnants, une foi vive dans les institutions et les mœurs, malgré les murmures des uns et les déréglements des autres. Il en trouvait plus encore en lui-même ; non pas seulement l'honnêteté du galant homme, mais l'ardeur de charité du chrétien, et le patriotisme du sujet dévoué. Il avait en lui les grands sentiments ; c'est pourquoi il les a vus dans les autres.

Quelle est, en résumé, l'impression qui nous reste de ces deux explications partielles de la grandeur romaine par Bossuet et Montesquieu. Nous préférerons celle de Bossuet, parce qu'elle exprime une grande vérité pour qui l'étudie, et renferme un grand

enseignement pour qui veut en profiter. De cette étude il résulte, pour nous, pour un pays qui a de pareils écrivains, qu'il n'y a pas de vraie grandeur sans patriotisme, sans liberté, sans tous les sentiments élevés qui reposent sur le dévouement. Il est impossible de lire ces pages de Bossuet sans se dire : chacun de nous peut s'essayer à ces vertus qui, pratiquées collectivement, portent une nation à son plus haut point de grandeur. Au contraire, de l'explication partielle de Montesquieu il résulte seulement une admiration très vive pour l'esprit de l'écrivain ; une curiosité très éveillée et toujours agréablement satisfaite par cette science politique si ingénieuse, si intéressante ; et puis une estime périlleuse de soi-même, parce qu'en nous faisant participer à son esprit, Montesquieu nous fait croire au nôtre.

Jules Leflocq.



14.e Leçon.

Montesquieu.

Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains.

(Suite).

Montesquieu.
Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains.
(Suite).

Avant de pousser plus loin notre étude sur la Grandeur et la décadence des Romains, il nous faut revenir sur la dernière leçon et adoucir un peu nos conclusions. En disant que Montesquieu n'avait point parlé de l'amour de la patrie, de la religion, de la liberté, nous sommes allés trop loin. Il était impossible qu'à un esprit si pénétrant, il échappât des causes de cette puissance. Montesquieu les a vues, ou tout au moins les a entrevues : s'il ne les a pas développées, c'est qu'elles n'étaient point de son goût et plaisaient peu à son esprit. Toutefois sur la religion des Romains il y a un passage qui mérite une attention particulière :

(Chapitre X – De la corruption des Romains)

" Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, il y avait ceci de particulier chez les Romains qu'ils mêlaient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avaient pour la patrie. Cette ville, fondée sous les meilleurs auspices ; ce Romulus, leur roi et leur Dieu ; ce Capitole, éternel comme la ville, et la ville éternelle comme son fondateur, avaient fait autrefois sur l'esprit des Romains une impression qu'il eût été à souhai-

té qu'ils eussent conservée."

Ces quelques lignes de Montesquieu nous font entrevoir son opinion sur l'importance de la religion. Dans un autre ouvrage qui avait précédé la Grandeur et la Décadence Montesquieu était plus explicite: il déclarait nettement que la religion n'avait été pour les sénateurs qu'un expédient, un moyen de contenir le peuple. Cela est vrai dans une certaine mesure; mais c'est là n'indiquer que le moindre côté des choses. Bossuet a été bien plus juste et plus pénétrant que Montesquieu, quand il a indiqué dans la constitution romaine un esprit inné de religion, indépendant de la forme du gouvernement. Bossuet proclame ainsi le besoin d'une religion pour un état, quelle qu'elle soit, et il voit dans la pratique et le respect de cette religion une cause certaine de prospérité.

Quant aux grands sentiments, si Bossuet en a parlé avec tant de vérité et d'élévation, c'est qu'il les avait dans le cœur: il était habitué à vivre dans ces grands sentiments, et il ne pouvait lui venir dans l'esprit que quelque chose d'aussi imposant que l'empire romain pût se passer de ce qui était la règle de sa conduite propre. Ensuite Bossuet vivait dans un siècle où tout portait au respect de soi-même et des autres. Vouloir justifier le siècle de Louis XIV, dire qu'il n'a pas eu ses faiblesses et ses fautes, ce serait aller contre l'his-

toire : mais à côté des fautes il y eut le repentir ; ces fautes, pour me servir d'un mot de Bossuet lui-même, furent "glorieusement réparées". Bossuet connut donc, par l'étude et la pratique de son siècle, ce que peut l'homme et dans le bien et dans le mal : il avait l'expérience de notre force et de notre faiblesse. Or pour connaître les sociétés qui sont formées d'individus, il faut connaître l'extrême grandeur et l'extrême petitesse de l'homme, et cette science, les Pères de l'Eglise suffisaient pour la lui donner. Nourri de la doctrine des Pères, Bossuet a été droit au fait, et a naturellement expliqué la grandeur par la vertu. Bossuet par la force de son génie aurait peut-être pu s'élever à cette hauteur ; mais il a été fortement soutenu par la tradition des Pères. Ceux-ci avaient admirablement connu la nature humaine ; ils savaient ce dont nous sommes capables, et dans le bien et dans le mal : leurs expériences avaient embrassé le monde connu, l'Asie, l'Afrique, les peuples barbares comme les peuples civilisés : en un mot ils ont eu comme un échantillon de tous les membres de la nature humaine. Cette analyse profonde, éclairée par l'esprit du Christianisme, les fit arriver à une connaissance définitive de la nature humaine. Citons un passage de St-Augustin, où nous verrons la doctrine de Bossuet exposée déjà avec une

véritable force :

" Si Dieu qui ne les avait pas prédestinés au partage de la vie éternelle avec les saints anges de la cité céleste, où conduit la vraie piété, laquelle ne rend le service religieux appelé par les Grecs latrie qu'au seul vrai Dieu : si Dieu, dis-je, ne leur eût accordé la gloire terrestre d'un tout-puissant empire, les vertus qui leur ont servi de degrés pour parvenir à cette gloire seraient demeurées sans récompense. Le Seigneur ne dit-il pas en effet de ceux qui ne font quelque bien qu'afin d'être glorifiés des hommes : " Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense." Ainsi il est vrai que les Romains ont méprisé les choses privées pour la chose de tous, c'est-à-dire pour la république et pour le trésor commun ; qu'ils ont résisté à la cupidité, servi la patrie avec désintéressement, assujéti leurs volontés à la loi. Ces belles qualités les ont menés, comme par la vraie voie, aux honneurs, à l'empire, à la gloire. Or ils ont été honorés chez presque toutes les nations ; ils en ont soumis un grand nombre à leur empire, et aujourd'hui les lettres et l'histoire ont répandu leur gloire dans tout l'univers. Ils n'ont pas à se plaindre de la justice du Dieu souverain et véritable ils ont reçu leur récompense."

(Cité de Dieu, V, 15).

Ainsi, comme St Augustin, Bossuet reconnaît

que les Romains ont eu de grandes vertus, et que ces vertus ont été une des premières causes de leurs succès. Ces Pères qui rendent si pleine justice à des païens, avaient à vaincre les préventions naturelles de leur esprit: ils sentaient une sorte de répugnance à louer une société si glorieuse, mais si ennemie de la religion véritable. On voit par le passage que nous avons cité, que St. Augustin ne craint point d'intéresser la bonté et la justice de Dieu à la grandeur des Romains. C'est donc Bossuet s'inspirant de la tradition des Pères qui nous donne la plus juste idée des causes de la grandeur romaine: il ne dédaigne point les causes secondes; mais il s'attache surtout à ces grandes raisons morales par lesquelles seules s'expliquent les grands événements de l'histoire.

Saint-Evremond, qui a un peu la pénétration de Montesquieu, qui montre dans ses réflexions un esprit aimable et facile, compare Rome à une Communauté; et sous cette forme spirituelle il laisse entrevoir quelle a été la source de la grandeur romaine: "Je me représente Rome en ce temps-là comme une vraie communauté où chacun se désapproprie pour trouver un autre bien dans celui de l'ordre."

(Saint-Evremond. II, 149)

Nous allons maintenant examiner ce que dit

Montesquieu des causes qui ont amené la décadence de l'empire romain.

Dans cette partie Montesquieu a tous ses avantages, et on peut même dire qu'il est en certains points supérieur à Bossuet. Bossuet est très court sur ces causes : ce n'est pas que ce qu'il a dit ne soit très important. Sa marque est encore là et comme presque partout ineffaçable. On sent que le spectacle de l'empire romain se dissolvant ne lui convient pas : il est fait surtout pour en raconter et en admirer la grandeur. L'esprit chrétien pousse Bossuet à l'admiration ; l'esprit philosophique pousse Montesquieu à la critique. Cela tient au temps. Bossuet connaît un autre idéal que la grandeur romaine : il ne craint donc pas de l'élever, sachant qu'elle n'atteindra jamais jusque là. Au dix-huitième siècle, l'homme ne peut consentir à mettre quelque chose au-dessus de sa tête : l'esprit philosophique ramène tout à soi, compare tout à soi, et se donne toujours la préférence. Peut-être aussi Bossuet ne voulait-il pas affliger la pensée de son jeune élève et lui troubler la tête par ce triste spectacle d'un grand empire dont les membres se séparent pour ne jamais plus se réunir. Montesquieu au contraire a du goût pour la peinture de la décadence. Il s'était déjà exercé à la critique dans les Lettres persanes ;

il avait tourné en ridicule certaines habitudes de la royauté de Louis XIV, et son esprit pénétrant avait dû trouver et rendre d'une manière piquante des vérités parfois méchantes. Les causes particulières de la décadence de l'empire romain sont racontées avec une admirable précision ; et l'ouvrage de Montesquieu est peut-être le plus instructif qui ait été écrit sur ce sujet.

Dans son Chapitre 1X.e, Montesquieu nomme les deux causes principales de la perte de Rome : la grandeur de l'empire, et la grandeur de la ville. — « Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins. » Voici comment Montesquieu développe sa pensée :

« Lorsque la domination de Rome était bornée dans l'Italie, la république pouvait facilement subsister. Tout soldat était également citoyen. Chaque consul levait une armée, et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre de troupes n'étant pas excessif, on avait attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin le Sénat voyait de près la conduite des généraux, et leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir.

" Mais lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays qu'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens ; et les généraux qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force, et ne purent plus obéir.

" Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée et de César. Rome ne put plus savoir si celui qui était à la tête d'une armée dans une province était son général ou son ennemi."

Bossuet avait touché du doigt cette première cause sans la développer. Quant à la seconde, la grandeur de la ville, il l'a développée presque au point d'enlever le sujet à Montesquieu:

" Chapitre 7. – En ce temps (des guerres d'Asie) les généraux commencèrent à s'attacher leurs soldats, qui ne regardaient en eux jusqu'alors que le caractère de l'autorité publique.

" Rome, épuisée par tant de guerres civiles et étrangères, se fit tant de nouveaux citoyens par brigue ou par raison, qu'à peine pouvait-elle se reconnaître elle-même parmi tant d'étrangers qu'elle avait naturalisés. Le Sénat se remplissait de barbares;

le sang romain se mêlait ; l'amour de la patrie, par lequel Rome s'était élevée au-dessus de tous les peuples du monde, n'était pas naturel à ces citoyens venus du dehors, et les autres se gâtaient par le mélange. Les partialités se multipliaient avec cette prodigieuse multiplicité de citoyens nouveaux, et les esprits turbulents y trouvaient de nouveaux moyens de brouiller et d'entreprendre."

Voyons maintenant Montesquieu :

" Chapitre IX. – Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du Sénat et des prérogatives des grands n'était qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus les citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur. La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble ; et comme on n'en était citoyen que par une espèce de fusion ; qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes Dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus."

On voit que le fond des idées est le même que dans Bossuet : si je citais tout le chapitre de

Montesquieu, on verrait qu'il développe sa pensée avec des raisons plus historiques, plus près des faits, plus positives et peut-être plus instructives que celles de Bossuet. Cet exemple explique comment le dix-huitième siècle développe et continue le dix-septième en le perfectionnant.

Si nos goûts d'historiens sont satisfaits en lisant Montesquieu, l'esprit n'est cependant pas entièrement éclairé. Les causes indiquées sont vraies, mais elles sont trop particulières aux Romains. Pour justifier la chute d'un si grand peuple, nous désirons qu'on nous apporte des causes plus générales : nous cherchons à faire sortir de cette décadence une leçon, un enseignement pour les sociétés ; en un mot, nous sentons qu'il faut là faire appel à des principes dont Montesquieu n'a pas tenu compte.

Il y a une cause de la décadence romaine qui est à la fois locale et générale, et dont les causes particulières ne sont que les conséquences. Cette cause a été indiquée par Saint-Evremond : il fait remonter l'origine du mal à la violation de la constitution par les Gracques. Le tribunat s'affaiblit, se discrédita par la déposition d'Octavius, et le respect des Romains pour leurs magistrats devint moindre de jour en jour. Voici ce que dit Saint-Evremond à l'occasion d'Octavius déposé par Tibérius Gracchus :

« Il me paraît qu'il allait au bien, et qu'il haïssait naturellement toute sorte d'injustice. Mais l'opposition mettait en désordre les bons mouvements. Une affaire contestée l'aigrissait contre ceux qui lui résistaient, il poursuivait par un esprit de faction ce qu'il avait commencé par un sentiment de vertu. Voilà, ce semble, quel fut le génie de Gracchus qui sut émouvoir le peuple contre le Sénat."

(St. Evremond. II, page 191)

C'est à partir de la déposition d'Octavius que la violence remplace les lois, et que la force dispose de tout. Pourquoi Montesquieu n'a-t-il pas présenté cette cause ? Est-ce qu'il ne l'a pas vue ? On ne sait. Montesquieu nomme les Gracques (Chap. 8) mais il ne porte point de jugement sur eux. Voici ce qu'il en dit : « Comme les mœurs anciennes n'étaient plus, que des particuliers avaient des richesses immenses, et qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les nobles résistèrent avec plus de force que les patriciens n'avaient fait : ce qui fut cause de la mort des Gracques et de plusieurs de ceux qui travaillaient sur leur plan." C'est à coup sûr une lacune dans l'œuvre de Montesquieu.

Bossuet a vu les Gracques, et les a caractérisés avec plus de sévérité que de justice : « Depuis la ruine de Carthage, les prétendants ambitieux ne

songèrent qu'à flatter le peuple, et la concorde des ordres entretenue par l'occupation des guerres puniques, se troubla plus que jamais. Les Gracques mirent tout en confusion, et leurs séditieuses propositions furent le commencement de toutes les guerres civiles!" Il serait facile, l'histoire en main, de montrer l'exagération d'un pareil jugement : mais on ne peut nier que Bossuet n'ait senti le côté faible de la réforme des Gracques : " Alors on commença à porter des armes et agir par la force ouverte dans les assemblées du peuple romain, où chacun auparavant voulait l'emporter par les seules voies légitimes et avec la liberté des opinions."

Saint-Evremond a été plus mesuré que Bossuet; et nous avons vu par le portrait qu'il fait de T. Gracchus comment il comprend et explique le fait historique.

Montesquieu a parlé des Gracques dans l'Esprit des lois (XI, 18) et lui aussi les a sévèrement jugés: " Quand les Gracques privèrent les sénateurs de la puissance de juger, le sénat ne put plus résister au peuple; ils choquèrent donc la liberté de la constitution pour favoriser la liberté du citoyen. Mais celle-ci se perdit avec celle-là. Il en résulta des maux infinis."

Ainsi donc la décadence commença le jour où a cessé cette foi à la loi qui chez les Romains était une passion. La violation de la constitution ouvrit

l'accès aux désordres de toute sorte.

Le Chapitre VIIIe intitulé: Des divisions qui furent toujours dans la ville, est admirable: "Pendant que Rome conquérait l'univers, il y avait dans ses murailles une guerre cachée; c'étaient des feux comme ceux de ces volcans qui sortent sitôt que quelque matière vient en augmenter la fermentation." Il faudrait citer le chapitre tout entier pour sentir quel esprit de justesse Montesquieu porte dans ses analyses. La retraite du peuple sur le Mont-Sacré est racontée et jugée admirablement en quelques lignes: "Mais par une maladie éternelle des hommes, les plébéiens qui avaient obtenu des tribuns pour se défendre, s'en servirent pour attaquer; ils enlevèrent peu à peu toutes les prérogatives des patriciens; cela produisit des contestations continuelles." Bossuet n'entre pas comme Montesquieu dans les détails. Montesquieu a eu l'art, ou plutôt le génie d'inventer des Considérations qui avaient complètement échappé au XVIIe siècle. Ainsi, c'est par une vue originale de son esprit que Montesquieu a pu arriver à dire que, même dans le trouble, dans la désunion, si la loi est respectée, il y a harmonie:

" Chapitre IX. — Ce qu'on appelle union dans un corps politique, est une chose très-équivoque. La vraie est une union d'harmonie qui fait que toutes

les parties, quelque opposées qu'elles nous paraissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble, c'est-à-dire une harmonie dont résulte le bonheur qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers éternellement liées par l'action des unes et la réaction des autres".

Il ne faudrait donc pas sacrifier Montesquieu à Bossuet : il faut les unir l'un à l'autre, et chercher dans l'un les causes générales, et dans l'autre les causes particulières de la décadence de l'empire romain. Toutefois on peut assurer qu'après une lecture attentive des deux écrivains, la Rome de Bossuet restera plus profondément empreinte dans notre esprit que la Rome de Montesquieu.

A. Marguerin.

15e Leçon.

Montesquieu.

Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains

Examen du chapitre sur Auguste.

Montesquieu.
Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains.
Examen du Chapitre sur Auguste.

Avant d'abandonner le livre des Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains, disons en termes précis quels sont les attraits qui nous en rendent la lecture si agréable, quelles séductions le génie de Montesquieu a déployées dans cet admirable ouvrage. Ce qui nous charme dans cet ouvrage, ce sont d'abord des vérités sans nombre; et la vérité bien dite est toujours sûre de plaire; mais les vérités qu'on trouve dans le livre de Montesquieu ne sont pas des vérités ordinaires, qui ressemblent à toutes les vérités: celles-ci ont un air distingué, elles flattent notre amour-propre; nous nous persuadons que, capables de les comprendre et d'en pénétrer le sens à la fois profond et ingénieux, nous pourrions au besoin les appliquer, et conduire les autres hommes; elles nous relèvent ainsi à nos propres yeux; au lieu que les vérités de Pascal ou de Bossuet confondent notre vanité, tout en ouvrant notre âme aux sentiments les plus sublimes. Ce qui nous séduit encore dans cet ouvrage, ce sont les doutes que Montesquieu nous propose. Montesquieu aime la vérité, quoiqu'il ne l'aime pas tout-à-

fait comme on l'aimait dans le dix-septième siècle; mais cependant il l'aime avec candeur: aussi ses doutes sont ingénieux comme ceux d'un homme d'esprit, et respectables parce qu'ils sont sincères. S'il ne se sent pas toujours en possession de la certitude, c'est qu'il cherche la vérité par ses propres forces, et qu'il faut avoir plus que du génie, il faut avoir du bonheur pour la trouver, quand on se sépare du passé, et que seul on veut refaire l'œuvre de tous. Mais du moins il n'y a rien que d'honnête dans le doute de Montesquieu. Ce n'est pas comme Voltaire, qui entasse doutes sur doutes, non par respect de sa conviction, mais pour ébranler la croyance des hommes à toute vérité, pour affaiblir la puissance de l'autorité, pour former une armée de sceptiques, qu'il habitue à n'avoir pas d'opinion arrêtée sur les choses indifférentes, afin de leur donner le courage de rester indécis sur les choses sérieuses, et de les mener ensuite en bataille contre le Christianisme. Montesquieu n'a pas au fond de son cœur cette mauvaise pensée; et, par suite, ses doutes n'ont rien d'aggressif ni de déclamatoire; ils nous plaisent donc encore parce que Montesquieu en nous les proposant avait une bonne intention. D'ailleurs, il n'a pas l'intention de rédiger un corps de doctrine; c'est un esprit spéculatif qui se livre à des

Considérations sur les événements et les hommes, qui pose des questions, qui nous appelle à résoudre des problèmes, et en établit nettement les données. Par là il tient toujours notre esprit éveillé, nous attache à sa lecture, et flatte notre vanité en nous soumettant ce qui lui paraît vraisemblable.

Etudions ces caractères du génie de Montesquieu et sa méthode de composer, dans le Chapitre important qui a pour titre Auguste.

Ce titre est un peu trompeur, comme ceux du livre de Montaigne, le compatriote de Montesquieu. Montaigne traite souvent dans un chapitre toute espèce de sujets, excepté celui qu'annonçait le titre: Montesquieu ne tombe pas tout-à-fait dans ce défaut; il porte, il est vrai, dans le chapitre qui nous occupe un jugement sur Auguste, mais il y fait aussi le portrait de Lépide, il apprécie les actions d'Antoine, il jette ses regards sur les siècles qui ont précédé et sur ceux qui doivent suivre: tout cela paraît peu lié: mais le dix-huitième siècle était un siècle frivole qui supportait avec peine la lecture des ouvrages méthodiques et fortement composés; aussi savait-on gré à Montesquieu de cet inattendu, qui donnait à la science quelque chose de piquant et de léger. D'ailleurs ce manque de cohésion n'est qu'apparent; au fond, il y a un lien réel entre toutes les idées

que Montesquieu exprime. En appliquant son esprit à l'étude d'un homme ou d'un siècle, Montesquieu voit tout ce qui s'y rapporte, tout ce qui y tient de près ou de loin; mais il ne marque pas les divers plans en quelque sorte que ces divers objets occupent dans la perspective de son tableau: et tout le monde y trouve son compte, pour ainsi dire. Les esprits inappliqués, qui ne se donnent pas la peine d'approfondir les choses, sont ravis de sauter d'un sujet à un autre, et de voir passer sous leurs yeux une suite de petits tableaux achevés: les autres trouvent un plaisir encore plus grand à replacer eux-mêmes chaque partie dans l'ensemble, et à recomposer le tout.

Dans le Chapitre où Montesquieu juge les actes d'Auguste, on peut dire qu'il a eu l'intention de lui faire son procès; on reconnaît à la sévérité de certains traits la main qui écrivit quelques-unes des Lettres persanes.

Montesquieu commence par dire qu'Octave fit deux guerres très laborieuses à Sext. Pompée; et qu'après bien des mauvais succès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa; et il nous donne à entendre qu'il dut tous ses triomphes à ses généraux. Quand il lui reproche sa lâcheté, " Je crois, dit-il, qu'Octave est le seul de tous les capitaines romains qui ait gagné l'affection des soldats en leur

donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là les soldats faisaient plus de cas de la libéralité de leur général que de son courage: peut-être même que ce fut un bonheur pour lui de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, et que cela même l'y porta; on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorent le plus aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avait d'abord montré une grande âme, tout le monde se serait méfié de lui; et s'il eût eu de la hardiesse, il n'aurait pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent."

Malgré toutes les formes de restriction et de doute (peut-être même, il n'est pas impossible) dont Montesquieu enveloppe sa pensée, cette pensée est visible, et l'impression dernière qui reste au lecteur, c'est qu'Auguste était un lâche qui s'est déshonoré par sa pusillanimité.

Plus loin, il le flétrit, et on ne peut en vouloir à l'écrivain, de flétrir les cruautés des proscriptions; mais il faut cependant garder la mesure qu'exige la vérité, même dans le blâme le plus juste: "Lorsqu'Auguste avait les armes à la main, il craignait les révoltes des soldats, et non pas les conjurations des citoyens: c'est pour cela qu'il ménagea les

premiers, et fut si cruel aux autres. Lorsqu'il fut en paix, il craignit les conjurations, et ayant toujours devant les yeux le destin de César, pour éviter son sort, il songea à s'éloigner de sa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguste."

On peut dire que Montesquieu prête ici à Auguste une cruauté gratuite, qu'il est peut-être injuste de lui attribuer.

Quant à son gouvernement, à cette administration qui a donné au monde quarante années de paix, de prospérité, de bien-être et de splendeur littéraire; Montesquieu l'appelle une servitude durable; il compare Auguste à Sylla, et il donne le dessous à Auguste: " Toutes les actions d'Auguste, tous ses réglements tendaient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature: mais dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain; tous ses réglements, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mène violemment les Romains à la liberté: Auguste, rusé tyran, les conduit doucement à la servitude. Pendant que sous Sylla la république reprenait des forces, tout le monde criait à la tyrannie; et pendant que sous Auguste la tyrannie se fortifiait, on ne parlait que de liberté."

Ainsi, selon Montesquieu, Auguste faisait les affaires du monde, s'il est permis de le dire, en faisant les siennes. Il ne cherchait pas à appliquer à l'empire romain les idées grandes et heureuses qu'il s'était faites du gouvernement; mais il affermissait son pouvoir par de petites ruses, d'ingénieuses finesses, une adresse hypocrite. Aussi Montesquieu ne croit pas à la sincérité du dessein qu'Auguste manifesta plusieurs fois de se démettre de l'empire: " On a mis en question si Auguste avait eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire: mais qui ne voit que s'il l'eût voulu il était impossible qu'il n'y eut réussi? Ce qui fait voir que c'était un jeu, c'est qu'il demanda tous les dix ans qu'on le soulageât de ce poids, et qu'il le porta toujours. C'étaient de petites finesses pour se faire encore donner ce qu'il ne croyait pas encore avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste: et quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très rarement qu'ils renoncent dans un moment à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie."

Toutes ces opinions de Montesquieu sont exprimées avec une précision ingénieuse et agréable: assurément elles sont sincères, mais enfin il est permis d'opposer des doutes à des doutes; et nous avons peut-être pour juger plus sainement de certains faits une expéri-

ence des révolutions qui manquait à Montesquieu.

« Auguste n'a remporté de victoires que par l'habileté de ses généraux » ! Peut-on lui en faire un reproche ? Cela prouve qu'il n'avait pas les talents d'un général, mais aussi qu'il avait d'autres qualités peut-être plus précieuses que le génie militaire. D'abord il a su choisir ses généraux, et ce n'est pas là un petit mérite : ensuite quelle autorité morale ne devait-il pas avoir pour les attacher à sa fortune, et de les maintenir dans le respect et l'obéissance ! Quand un général est à la tête d'armées victorieuses, il faut qu'il sente bien vivement la fermeté de la main qui tient les rênes de l'état, la supériorité de celui qui, sans avoir la force militaire, lui donne cependant des ordres, pour n'être pas tenté de le renverser.

C'est qu'Auguste en effet n'était pas un lâche. Il est vrai, un jour que des soldats firent irruption dans sa maison pour lui annoncer une bonne nouvelle, se trompant sur leur intention, il eut peur et se cacha ; mais sur le champ de bataille il ne recula pas : témoin ses blessures : Or, dans un temps où l'on ne combattait que de près, il ne fallait pas être aux derniers rangs pour recevoir des blessures. Il ne recula pas non plus devant les révoltes de ses soldats ; mais il fit trembler sous son regard ces mêmes légions qui lui avaient gagné le monde à la bataille

Tacite, Annales. I. 42. (Discours de Germanicus)

d'Actium : "Divus Augustus vultu et aspectu Actiacas legiones exterruit". Auguste n'avait donc pas ce courage impétueux, cette bravoure divine, qui brille dans le prince de Condé, par exemple; mais si la nature lui a refusé ce courage qu'on n'acquiert pas, que l'on tient de son tempérament, Auguste en a un autre qu'il ne doit qu'à lui-même, et à l'énergie de sa volonté, celui d'un homme qui a peur et qui avance. Ainsi on ne peut pas le traiter de lâche.

Pour ce qui est de sa cruauté, si elle pouvait s'excuser, on ne devrait pas le faire : il faut maintenir l'anathème et laisser peser l'exécration sur la mémoire de ceux qui ont fait couler le sang humain utilement ou inutilement. Mais cependant il ne faut pas rendre le crime plus infâme encore qu'il ne l'est en interprétant d'une manière perfide l'intention du coupable. Auguste n'a pas été gratuitement cruel, il n'a pas versé le sang pour le verser, il n'a pas eu une férocité brutale, digne d'une bête farouche : ses cruautés ont été des cruautés politiques, provoquées par la menace de cruautés semblables. On ne doit donc pas faire peser la responsabilité des cruautés d'Auguste sur Auguste seul, mais il faut la partager entre lui et son siècle : car les sociétés sont en partie coupables des crimes que commettent ceux qui sont à leur tête.

Le plus odieux de tous les meurtres qui se sont faits par l'ordre ou avec le consentement d'Octave, c'est celui de Cicéron : eh bien ! Cicéron n'était pas plus doux qu'Octave. On se rappelle cette lettre à Trébonius qui commence par ces mots célèbres : " Quam vellem ad illas pulcherrimas epulas me idibus Martiis invitasses ! reliquiarum nihil haberemus." _ "Ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas invité à cet illustre festin des ides de Mars ? nous n'aurions pas fait de restes." (Ep. ad div. X, 28.) Ainsi, autant qu'il l'a pu, Cicéron s'est rendu complice de l'assassinat de César ; et s'il avait été du complot, Antoine et ses adhérents auraient été massacrés avec leur chef. D'ailleurs, quelle reconnaissance Octave devait-il à Cicéron ? il savait très bien que Cicéron se servait de lui pour abattre Antoine, et s'il avait su gré à Cicéron des services qu'il lui avait rendus, sa reconnaissance eût été une duperie. Il savait aussi ce que Cicéron lui destinait pour récompense de sa victoire, s'il avait contribué au triomphe du Sénat, et à la chute d'Antoine : Cicéron avait dit de lui en termes ambigus : " laudandum adolescentem, ornandum, tollendum " et le double sens de ce dernier mot n'avait pas dû échapper à la perspicacité d'Octave. Enfin, pour montrer combien l'idée du crime était familière à tous les grands personnages de cette époque, et en particulier à Cicéron,

rappelons encore un fait. Le bruit avait couru qu'Octave avait voulu faire assassiner Antoine, parce qu'Antoine en effet avait voulu faire assassiner Octave, et l'on supposait que celui-ci avait usé de représailles. Ce bruit n'avait pas d'autre fondement que cette supposition, ou si l'on veut ce soupçon : Octave désavouait le dessein qu'on lui prêtait : Cicéron eût été bien aise qu'il eût été véritable, et il incline à le croire parce qu'il le trouve beau et glorieux :

(Lettre 776)

« *Prudenter autem et viri boni et credunt factum et probant. Quid quæris? nihil est quod non existimetur laudis et gloriæ causa facturus.* » Faisons la part de l'exaltation du moment : il n'en reste pas moins démontré que même les hommes les plus doux et les plus modérés de l'époque regardaient l'assassinat comme de bonne politique. Tite-Live qui a parlé avec assez d'indépendance de ces derniers temps de la république, quand il vient à raconter la mort de Cicéron, commence par faire de ce grand homme un éloge très senti, puis il fait ressortir ce que sa mort a eu pour lui d'honorable, mais il ajoute : « *Quæ vere æstimanti, minus indigna videri potuit, quod a victore inimico nihil crudelius passus erat, quam quod ejusdem fortunæ compos ipse fecisset.* » Voilà les mœurs du temps. Octave fait éprouver à ceux qui ont tué César le sort qu'ils

lui préparaient à lui-même.

Nous en tiendrons-nous là? et ne dirons-nous pas que la cruauté du triumvir Octave dressant les listes de proscription est moins odieuse que la clémence d'Auguste pardonnant à ses assassins n'est admirable? car la clémence lui appartient tout entière, et il doit en partie ses cruautés à son siècle. En présence des ides de Mars, Octave élevé tout à coup à la suprême puissance, devait être dur parce qu'il était jeune: il fut cruel; mais envers qui? envers les meurtriers de César qui n'avaient pas été et qui n'auraient pas été à sa place moins cruels que lui; ils sont tous également condamnables. Les cruautés de toute une génération d'hommes sont à la charge de cette génération toute entière; et ceux qui en ont été victimes les auraient commises peut-être si la fortune avait été de leur côté.

Auguste parvenu enfin à l'empire, établit un gouvernement dont Montesquieu ne nous donne pas une idée assez haute. Il nous représente sa conduite comme une suite d'expédients et d'artifices, ayant tous pour but son intérêt particulier. Or le gouvernement d'Auguste est l'avènement d'un ordre nouveau, c'est un changement radical dans la constitution de Rome, c'est l'établissement de la monarchie, qui vient au moment fixé se substituer au gouvernement républicain, parceque la liberté était devenue indigne et incapa-

ble de conduire Rome à ses destinées. La monarchie n'hérite jamais que des fautes de la liberté : si l'on blâme celui qui a élevé la monarchie sur les ruines de la liberté ; qu'on jette aussi le blâme sur les hommes coupables qui ont fait ces ruines, et qui en abusant de la liberté ont rendu la monarchie inévitable ; il faut être modéré, il faut être patient, ferme, constant et dévoué, si l'on veut être libre. On ne doit donc pas plus déclamer contre la tyrannie que contre les cruautés d'Auguste.

Mieux vaut reconnaître, proclamer et admirer ce que l'établissement d'Auguste a eu de grand, de fort et de durable : il a fondé un ordre de choses qui a donné à Rome quatre cents ans de grandeur : Bossuet n'en dit qu'un mot, mais ce mot est l'expression simple et élevée d'une belle vérité : il trace à grands traits le caractère des principales périodes de l'histoire romaine, et, arrivant à celle de l'empire : "C'est le temps, dit-il où Rome conserve son empire et sa majesté ; il dure quatre cents ans, et finit au règne de Théodose le grand."

Enfin si nous nous plaçons à un point de vue encore plus haut, nous verrons l'empire romain nécessairement amené par le mouvement général de la société antique : la cité s'ouvre ; le régime étroit de l'ancienne Rome est aboli ; le monde cesse d'être la proie d'une

poignée de citoyens romains, il entre tout entier dans la cité, il participe à ses droits et à ses charges, à ses lumières et à sa civilisation. Rome devient la capitale de toutes les nations, et ne sert plus qu'à relier toutes les parties de l'ancien monde. Telle est la signification et la portée des lois qu'établit Auguste, de la nouvelle constitution dont il est l'auteur. Ce sont des vérités que Montesquieu n'a pas exprimées, mais que nous lui devons encore cependant; car c'est lui, car c'est son livre qui nous a appris à les trouver.

Pour lui, il les a bien entrevues, mais son esprit ne s'y est pas arrêté, parcequ'il se complaisait en d'autres idées que lui suggérait le temps où il vivait. Témoin des abus d'un gouvernement absolu qui tombait en ruines, il tournait ses yeux vers l'avenir, et souriait à l'espoir de la liberté : il l'appelait de ses vœux comme une réparatrice; il la regardait comme un droit imprescriptible que les hommes tiennent de la nature : cette pensée se trouve déjà dans les Lettres persanes. Ainsi Montesquieu voyait dans l'avenir l'œuvre de régénération bienfaisante que devait accomplir la liberté, et dans le passé il reconnaissait en elle l'instrument et le ressort le plus énergique de la grandeur romaine. Voilà pourquoi il fermait les yeux sur les torts qu'elle pouvait avoir, sur les crimes dont elle avait pu se rendre coupable. Il ne la considérait pas comme un devoir, comme un far-

deau pesant et difficile à porter : tandis que nous, nous en avons fait l'expérience, nous avons vu la liberté à l'œuvre, et nous savons qu'elle exige tant de force, tant de modération et de patience, tant d'abnégation et de dévouement, que nous ne sommes pas étonnés de voir une nation la résigner entre les mains d'un chef assez habile et assez ferme pour lui assurer l'ordre et la paix. Car un gouvernement libre est assurément le plus beau des gouvernements, mais aussi le plus laborieux et le plus pénible.

Les Romains pendant la longue période où ils ont maintenu leur liberté, et conquis le monde, avaient déployé toutes les plus rares vertus ; mais vainqueurs des nations, ils étaient devenus ambitieux avides, et ils se disputaient l'empire comme une proie dont chacun voulait avoir lambeau le plus grand possible. Plus de respect des droits d'autrui : on faisait des ligues pour dépouiller les autres ; on voulait tout pour soi ; et pour assouvir sa cupidité rien ne coûtait, on répandait le sang à flots, et Rome se déchirait elle-même. La monarchie vint alors comme vengeresse de tant de crimes ; elle vint, quand la liberté désespéra d'elle même ; elle fut moins l'œuvre d'Auguste, que celle du temps où il vécut : il en fut seulement l'agent le plus habile, il n'eut que la peine de tendre la main pour recevoir le fruit mûr qui se détachait lui-même

et tombait sous son propre poids. N'est-ce pas là le développement de la pensée que Tacite a exprimée dans sa langue serrée et concise, quand il a dit : "Cuncta discordiis civilibus fessa, nomine principis, sub imperium accepit". La constitution de l'empire telle que la fit Auguste n'est donc pas un expédient qu'il imagine pour assurer son propre pouvoir, et prévenir les conjurations, mais c'est l'ordre de choses que demandait l'état de la république romaine comme le seul propre à fermer ses plaies et à prolonger encore de quatre cents ans sa durée. Auguste a eu le sentiment juste des besoins de son époque ; et chez les hommes politiques, c'est là ce qu'on appelle le génie.

(Ann. I.1.)

Il est singulier de trouver presque toutes ces idées, qui semblent le fruit de notre expérience, chez un écrivain du dix-septième siècle, et chez un homme qui avait éprouvé par son propre malheur les abus du gouvernement monarchique absolu, dans les Réflexions de St. Evremond sur les divers génies du peuple romain. St. Evremond a aussi un chapitre sur Auguste, son gouvernement et son génie, et il n'hésite pas à affirmer tout ce que nous présentons comme douteux pour contrebalancer les doutes de Montesquieu. Il reconnaît qu'Auguste ne fut pas un grand capitaine ; mais il le loue d'avoir su choisir et s'attacher Agrippa, d'avoir contribué aux

succès de ses armées, en les préparant par une sage administration; enfin d'avoir fait la guerre à-propos: c'est là ce qu'exigeait la vérité: "Il est bien vrai qu'Auguste n'avait qu'un talent médiocre pour la guerre; et pour louer sa sagesse et sa capacité, il ne faut pas louer sa vertu en toutes choses......
Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la guerre admirablement pour son intérêt et pour celui de l'empire. Jamais prince n'a su donner un meilleur ordre, ni se transporter plus volontiers partout où les affaires l'appelaient, en Egypte, en Espagne, dans les Gaules, en Allemagne, en Orient".

St Evremond porte encore un jugement plus équitable peut-être que celui de Montesquieu sur le caractère d'Auguste:

" Je ne veux pas excuser ses commencements; mais je ne doute point que dans la violence du triumvirat il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssait naturellement l'humeur cruelle de Marius, de Sylla et de leurs semblables: ....." Il avait éprouvé qu'un honnête homme se fait le premier malheureux, quand il en fait d'autres; et il ne fut jamais si content que lorsqu'il se vit en état de faire le bien selon son inclination, après avoir fait le mal contre son gré."

Remarquons ici comment St Evremond

avait été amené à porter ce jugement sur le caractère d'Auguste : c'est qu'il était encore sous l'impression du succès de Cinna : Corneille lui avait donné une idée des sentiments d'Auguste qui lui paraissait si simple, si juste et si naturelle, qu'il l'avait embrassée. Et pourquoi ne pas croire comme St Evremond avec Corneille qu'Auguste parvenu à l'empire regrettait et déplorait amèrement les cruautés du triumvirat, et en second lieu qu'il eut sincèrement l'intention de se démettre de l'empire ? Quelles sont les raisons qu'allègue Montesquieu pour ébranler cette croyance ? Il dit qu'Auguste avait travaillé toute sa vie à obtenir la suprême puissance ; que tous ses réglements tendirent à l'assurer. Mais n'a-t-on pas vu des souverains abdiquer après un long règne ? Charles Quint n'a-t-il pas quitté la couronne pour entrer dans un cloître ? Est-il impossible qu'Auguste n'ait eu des moments de doute, où il sentait s'ébranler la foi qu'il avait dans son œuvre ? Et d'ailleurs, quand il n'eût voulu que s'assurer des pensées du sénat, savoir quelle opinion on avait de son gouvernement, éprouver si on sentait toujours que sa main était nécessaire pour diriger les affaires, peut-on lui reprocher d'avoir fait cette épreuve ? Ne peut-on pas l'expliquer par une intention louable ? Il en est de même de la clémence d'Auguste. Pourquoi n'aurait-il pas regar-

de les complots qui menaçaient sa vie comme un châtiment des cruautés de son triumvirat? Pourquoi n'aurait-il pas fait un retour sur lui-même? Pourquoi n'aurait-il pas pardonné à ses assassins par douceur naturelle et pour expier aussi ses propres crimes? Corneille a compris ainsi la clémence d'Auguste, et Corneille connaissait le cœur de l'homme, au moins autant qu'un philosophe réfléchissant sur l'histoire, et distrait de l'étude du cœur humain par mille considérations étrangères sur les détails du gouvernement.

Enfin St. Evremond a rendu plus de justice aux vues généreuses et nobles d'Auguste dans l'organisation de l'empire: " Le bien de l'état, dit-il, était toujours sa première pensée, et il n'entendait pas par le bien de l'état un nom vain et chimérique, mais le véritable intérêt de ceux qui le composaient." Les règlements d'Auguste ont tous été inspirés par ces sentiments élevés; et c'est ici qu'on peut admirer sans réserve, non pas Auguste, car il est taché à jamais du sang des proscrits, mais l'œuvre d'Auguste: non pas l'homme, car l'admiration est toujours empreinte de reconnaissance affectueuse, et il faut la réserver pour les caractères les plus purs; mais le génie civil qu'il a déployé dans l'administration de l'empire. Et là le tempérament n'est d'aucun secours: administrer un grand empire avec un zèle

toujours attentif ; faire des lois sages, prévoir les besoins de l'avenir, sans oublier ceux du présent, veiller sur une grande société sans qu'elle s'en doute, avoir des yeux toujours ouverts sur les dangers qui peuvent l'atteindre ; ce sont là des soins pénibles, mais nobles ; c'est la tâche d'un homme dévoué à tous, qui porte le fardeau de l'état, et joue sur la terre le rôle de la providence. Mais Auguste n'a pas seulement rempli avec scrupule et avec génie ce devoir des rois toujours difficile, plus difficile de son temps qu'à toute autre époque ; il n'a pas seulement donné à Rome quarante années de paix et de bien-être et de gloire de toute sorte : il a encore fondé un ordre de choses admirable, dont la durée et la grandeur sortent des conditions ordinaires des institutions humaines, le grand empire romain.

Pour donner ces exemples célèbres de clémence, pour déployer tant de zèle, de courage, de génie et de vertu dans l'administration de l'empire, pour fonder le gouvernement impérial, ne fallait-il pas qu'Auguste eût une âme grande et belle ? Croyons-en le témoignage de tous ces hommes de génie que protégea Auguste, et qu'il était digne de protéger : Virgile, qui l'a loué maladroitement au début des Géorgiques, mais avec le charme que l'on sait dans sa première Eglogue ; Horace,

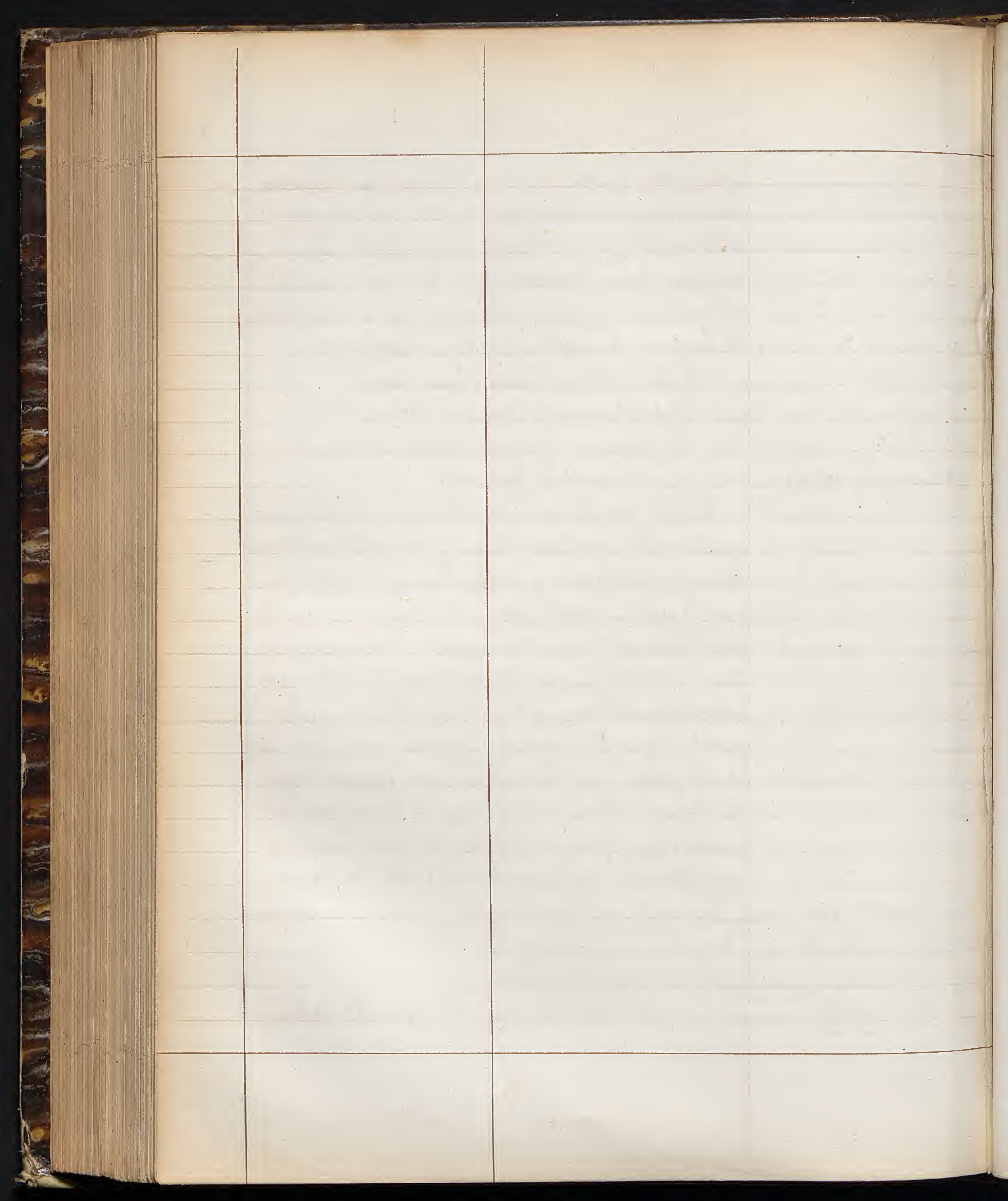
qui n'était pas un courtisan flatteur, qui savait soutenir son indépendance vis-à-vis de ces ministres d'Auguste qu'encensaient les grands de Rome, et vivre dans l'intimité de Mécènes, sans se plier à ses caprices ; Horace qui a donné tant d'éloges à Auguste, et celui-ci entre autres :

(Horace. Ode. IV, 2.)

Quo nihil majus meliusve terris
Fata donavere, bonique Divi
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.

Enfin croyons-en Corneille, qui connaissait mieux que nous le cœur des hommes, qui avait une science toute particulière du génie des Romains, et qui pourrait justifier sans doute par de bonnes raisons ce qu'il a lu dans l'âme d'Auguste ; dans cette grande âme lassée du pouvoir, adoucie, presque abattue par instants par le souvenir douloureux de ses cruautés passées ; que la suprême puissance avait élevée, loin de la gâter ; que la maturité avait apaisée, et qui se laissait aller naturellement à des regrets généreux, à une fatigue du pouvoir, non feinte, à une clémence qui rachetait toutes ses fautes.

A. Mérlin.



16e Leçon.

Montesquieu — De l'Esprit des lois.

Montesquieu. — De l'Esprit des lois.

Nous avons dit dans la dernière leçon, que les Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains étaient déjà en germe dans les Lettres persanes. On en trouve à chaque instant la préoccupation, et on peut croire que, tout en s'égayant dans un écrit purement satirique, Montesquieu préparait déjà son travail sur la république et le génie politique des Romains. On peut faire la même remarque pour l'Esprit des lois : au milieu des Lettres persanes, on rencontre de véritables digressions qui trahissent sous l'enjouement railleur de l'ouvrage, de graves et sérieuses études, dignes de l'écrivain de génie qui donnera un jour son grand travail sur L'Esprit des lois. A côté des ridicules et des vices que l'auteur surprend et raille dans les sociétés, il aperçoit déjà et indique les éléments qui les composent et qui font la vie des nations. C'est ainsi qu'il écrit la lettre 131, de Rhédi à Rica et qui commence ainsi : " Une des choses qui a le plus excité ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire et l'origine des républiques ...." C'est ainsi qu'ailleurs (Lettre 136) passant en revue une bibliothèque il dit : " Là sont ceux qui ont écrit

de la décadence du formidable empire romain, qui s'était formé des débris de tant de monarchies, et sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitaient, parurent tout à coup, l'inondèrent, le ravagèrent, le dépecèrent, et fondèrent tous les royaumes que vous voyez à-présent en Europe. Ces peuples n'étaient point proprement barbares, puisqu'ils étaient libres; mais ils le sont devenus depuis que, soumis pour la plupart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté si conforme à la raison, à l'humanité et à la nature."

Cette remarque n'est pas indifférente : nous avons quelque intérêt à savoir que l'ouvrage qui est à la fois le livre principal du dix-huitième siècle, et l'œuvre la plus originale d'un homme de génie, a de profondes racines et qu'aussi loin qu'on peut remonter dans la suite des compositions de Montesquieu, on trouve les premiers linéamens, et les premières pensées d'un livre qui sera le chef-d'œuvre de son auteur. Aussi les *Lettres persanes* nous fournissent maint passage qu'on croirait extrait de l'*Esprit des lois*; et on est heureux d'y sentir comme l'avant-goût de ce grand ouvrage. Quand Montesquieu dit (*Lettres Persanes*, 83) "La justice est un rapport de convenance qui se trouve réellement entre deux choses; ce rapport est toujours

le même, quelque être qui le considère, soit que ce soit Dieu, soit que ce soit un ange, ou enfin que ce soit un homme:" ne croit-on pas entendre comme l'écho de ces premiers mots du livre de l'Esprit des lois : "Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses; et dans ce sens, tous les êtres ont leurs lois : la divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois; les intelligences supérieures à l'homme ont leurs lois, les bêtes ont leurs lois, l'homme a ses lois." Ailleurs, dans les Lettres persanes, se retrouvent encore certaines considérations très élevées sur la nature des lois. Je me représente en effet Montesquieu, écrivain des Lettres, comme un penseur très vif qui au milieu de certaines lectures, rencontre çà et là quelques vues qu'il jette sur le papier, et qui sont en quelque façon des souvenirs gravés pour le temps où l'ordre de ses travaux lui permettra de les reprendre.

Voici par exemple un passage intéressant, non seulement comme antécédent, mais aussi parce qu'on y voit que, dans le plus fort de sa verve satirique, le grand penseur considère déjà les lois dans leurs plus grands et leurs plus durables effets : c'est à la lettre 79 :

" Il est vrai que par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il

est quelque fois nécessaire de changer certaines lois. Mais le cas est rare; et lors qu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante; on y doit observer tant de solennité et apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les lois sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger..... Quelles que soient les lois, il faut toujours les suivre, et les regarder comme la conscience publique à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours."

Passage plein de force et de poids, dans un pays où le respect des lois n'est pas assez profondément gravé dans les cœurs! Telles sont les graves pensées qui se glissaient dans les œuvres juvéniles de Montesquieu: le chef-d'œuvre mûrit et perce déjà sous la légèreté des Lettres persanes.

Nous avons dit que l'Esprit des lois est le titre principal du dix-huitième siècle, et le chef-d'œuvre de Montesquieu; c'était dire en même temps qu'il n'y a pas d'ouvrage qui puisse réunir deux conditions de vitalité plus puissantes et plus énergiques. Quand on dit d'un siècle comme le dix-huitième, très grand par ses œuvres, très influent surtout par son action, qu'il a un titre principal, on ne fait pas entendre par là qu'on parle d'un livre original, sans antécédent, séparé de tout ce qui a été fait jusque là, par son sujet, par sa composition. On comprend plutôt par ces mots une sorte de legs bienfaisant fait par le dix-huitième siècle à la France

d'abord et à l'esprit humain ensuite : ce sont de ces ouvrages-là qui assurent à une génération toute entière la reconnaissance des générations à venir ; et si parfois, les fils ont à souffrir des erreurs de leurs pères, ils doivent se souvenir surtout, et avant tout, d'aussi grands et d'aussi précieux bienfaits. L'Esprit des lois a été en même temps, et par là même, le fruit le plus pur de ce que nous avons appelé le bon esprit philosophique. Nous nous rappelons sans doute que le propre de ce bon esprit philosophique a été un esprit d'analyse, un besoin de rechercher la raison des choses, en même temps que le désir d'une réforme modérée : d'un côté, la société, ou l'homme, jugé par la raison ; de l'autre un certain désir modéré de les réformer tous les deux, quand on a trouvé les causes, et la racine de leurs faiblesses, ou de leurs vices.

Tels sont les caractères qui distinguent éminemment l'Esprit des lois ; ç'a été pour Montesquieu une étude de la société, ou plutôt des sociétés : il s'y est proposé pour but la recherche des raisons qui font la prospérité des sociétés, ou qui amènent leur chute : et en écrivant ce livre, il a senti et exprimé, indirectement du moins, le vœu sage et modéré de réformer les abus et les erreurs.

Voilà ce qui fait la différence entre le dix-septième et le dix-huitième siècle : au dix-septième siècle, la principale étude, celle qui attirait tous les efforts de l'attention, toutes les ressources de l'analyse, ce fut

l'étude de l'homme : non qu'on le considérât dans un isolement absolu, indépendamment du monde qui l'entourait, on le replaçait dans la société où il vivait, mais en le mettant tellement au premier plan que les autres objets ne paraissaient en quelque sorte que pour former le lointain et l'horizon. L'étude de l'homme était avant tout individuelle, et morale. Au dix-huitième siècle, le tableau change : l'homme est étudié comme membre d'une société, comme citoyen d'un état, ou sujet d'un gouvernement. On s'occupe de ses rapports avec cette société, avec ce gouvernement ; et la réforme qui au dix-septième siècle s'adressait à l'homme, a pour but maintenant la société dont il fait partie, le gouvernement aux lois duquel il est soumis.

Et cela se comprend parfaitement, quand on considère l'état des deux sociétés dans ces deux siècles. Dans l'une, c'est un grand système, celui de la monarchie qui triomphe, et est encore au lendemain de sa victoire : il embrasse tout, et fort, encore intact, n'ayant eu encore aucune secousse à essuyer, il consolide, il assure tout ce qu'il touche. A la tête de ce grand tout se tient un roi qui le représente et le personnifie dans sa puissance ; puis comme autant de ressorts habilement employés, et dépendants tous du chef, des grands hommes dans tous les genres, pour toutes les grandes entreprises, pour tous les succès. Dans une société aussi solidement établie, l'homme est tranquille, il est assis ; il a le loisir

de tourner sur lui même un regard attentif, et il s'observe. C'est lui même qui devient sa préoccupation constante, parce que le jour est pour lui sans inquiétude, et que le lendemain lui est assuré.

Au dix-huitième siècle il n'en est plus ainsi : cette société, si solidement construite en apparence, a fléchi; le gouvernement a cédé sous son propre poids, et par sa propre faute; la désorganisation détache chaque jour un nouveau ressort de cette grande machine, et la tranquillité publique n'est plus assise sur des fondements certains. Aussi, naturellement, l'attention des esprits supérieurs se détourne de l'homme pour se porter sur cette société qui menace ruine; pour attaquer les vices de ce gouvernement qui ne peut donner à ses sujets le bonheur et le pain, on étudie les principes qui régissent les sociétés; on recherche sur quels fondements repose la prospérité des nations, quelles causes amènent leur décadence et leur ruine : on s'intéresse à la structure des gouvernements étrangers et anciens par l'intérêt personnel et actuel que chacun y trouve; et ainsi à l'étude morale de l'homme succède naturellement la science sociale.

Or le grand, le principal titre du dix-huitième siècle, c'est d'avoir exprimé la vérité sur cette science sociale, et c'est dans l'ouvrage sur l'Esprit des lois qu'il a déposé cette vérité. Ainsi, ce livre

n'est pas seulement une œuvre littéraire; mais un legs bienfaisant destiné à donner la force et la vie aux gouvernements et à la société. Soyons justes envers le dix-huitième siècle; surtout à un moment où il semble reçu de n'en voir que les fautes et les torts: soyons justes envers un grand siècle dont les bienfaits compenseront toujours et au-delà les malheurs qu'on peut lui attribuer. Le mal peut exercer une funeste influence; mais cette influence n'est jamais profonde, et quelquefois même elle est passagère. Le bien, au contraire, est éternellement fécond; une fois répandu dans le monde, il y porte sans cesse des fruits qui se renouvellent les uns les autres, et qui doivent nous rappeler ceux à qui nous les devons. Oublions les fautes de nos pères, et ne soyons envers eux que des fils reconnaissants.

Ainsi donc, répétons-le encore une fois, la science sociale, telle que l'a inaugurée le dix-huitième siècle, est un bienfait durable; et elle est par conséquent, pour le livre qui la consacre, une condition de durée, et de gloire.

Nous avons ajouté à cet éloge, que le livre Sur l'Esprit des lois était le chef-d'œuvre d'un homme de génie: il ne sera pas difficile de le prouver.

En effet, sans vouloir rabaisser les Lettres persanes, ni surtout les Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains, ouvrage parfait, le plus

achevé des ouvrages de Montesquieu, il est impossible de ne pas proclamer son dernier travail, la composition, la création la plus originale de Montesquieu. Cette œuvre, Montesquieu l'a écrite dans la maturité et dans l'indépendance de son esprit. Montesquieu a-t-il donc été un moment autre chose qu'un esprit mûr et indépendant? Oui; et c'est une condition imposée même aux esprits supérieurs. Ils demeurent long-temps, avant de devenir leurs maîtres, sous l'influence d'autrui; ils cherchent long-temps, sans pouvoir l'atteindre, l'originalité qui doit les élever, et l'indépendance d'où ils doivent dominer leur siècle. Montesquieu, lui aussi, a été pendant quelque temps un peu l'esclave de son siècle; il a sacrifié au goût de son époque dans les *Lettres persanes*; nous avons essayé de le montrer dans les leçons précédentes. Serait-il bien difficile de montrer et bien téméraire de dire que les *Considérations* sont une œuvre encore plus brillante qu'originale; que Montesquieu en trouvait le modèle dans les 6e et 7e Chapitres de la troisième partie de *l'Histoire Universelle* de Bossuet; que Saint-Evremond lui-même avait déjà mis à exécution la pensée de cet ouvrage, et tracé dans son livre ingénieux et souvent juste, si non le plan, du moins l'esquisse des *Considérations* de Montesquieu. Il semble donc que Montesquieu ne soit pas arrivé à composer *la Grandeur et la décadence des*

Romains par un mouvement de son esprit. Sans doute il a mis son cachet à cet ouvrage; mais cependant il n'y fait pas encore un emploi indépendant de son originalité.

Le livre de l'Esprit des lois, au contraire, est l'œuvre de la maturité, et de l'indépendance de son esprit, et ajoutons, pour être justes, de son caractère. Il l'a entrepris, ce livre, dans un temps où les hommes qui sont bons sont les meilleurs; et où les esprits justes atteignent le plus haut point de justesse. Les jeunes-gens, en général, ne sont pas bons: ils sont capables d'élans généreux, de moments d'enthousiasme; mais ils n'ont pas encore assez vécu, pour posséder cette bonté, fruit de la vie, cette bonté que donne à une généreuse nature la connaissance du monde, et l'expérience des hommes et des choses. Leur esprit, en outre, et cela est plus évident encore, est souvent prévenu par des préjugés, aveuglé par les passions; il faut que l'âge apporte au cœur à l'esprit, le calme et l'ordre, pour que les choses se remettent en leur juste point de vue et nous apparaissent telles qu'elles sont.

On voit, par tout ce qu'on sait de Montesquieu, qu'il était alors à cette heureuse époque de sa vie, où toutes ses facultés étant pleines et indépendantes, il y ajoutait encore une grande douceur et une grande sérénité d'âme; ses qualités morales avaient mûri aussi, de sorte qu'on pouvait dire également de lui qu'il était un bon homme et un grand homme. C'est alors

qu'il écrivait dans ses *Pensées* cette déclaration, qui fait du bien au cœur de celui qui la lit, et qui inspire pour l'auteur une sincère affection :

" J'ai eu naturellement de l'amour pour le bien et l'honneur de ma patrie, et peu pour ce qu'on appelle la gloire ; j'ai toujours senti une joie secrète, quand on a fait un réglement qui allait au bien commun."

Bon et généreux sentiment, qui trouve dans notre cœur une intime correspondance, et qu'on doit être fier d'éprouver, non seulement parce qu'il est bon, mais parce qu'aussi on le partage avec un grand homme. Car, quoiqu'on fasse, la vanité, ou tout au moins un orgueil légitime ne peut entièrement abandonner notre cœur ; et au moment où nous paraissons le plus désintéressés, il se glisse dans ce dévouement à la chose publique une certaine satisfaction personnelle qui soutient notre résolution sans l'altérer. Montesquieu lui-même a aimé la gloire, et peut-être même a-t-il eu quelquefois à se reprocher des moments de vanité. Nous avons de lui un témoignage curieux d'une petite faiblesse de ce genre, qui lui échappa après un voyage à Gênes. Avant de composer son livre, il visita une partie de l'Europe, et se rendit dans cette république, encore florissante à cette époque, et où l'esprit bourgeois et marchand, suivant Montesquieu, habitait les plus beaux palais du monde. Il paraît que l'auteur

des Lettres et des Considérations, habitué à se voir fêter partout, ne fut pas satisfait de l'accueil qu'il reçut à Gênes, et voici les vers qu'il composa sur le navire en quittant cette ville indigne de l'apprécier. Ils ne vaudraient pas la peine d'être cités s'ils n'étaient de la main de Montesquieu, et si surtout ils n'étaient un renseignement assez piquant sur son caractère à cette époque :

Adieu, Gênes détestable,
Adieu, séjour de Plutus,
Si le ciel m'est favorable,
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, bourgeois et noblesse
Qui n'as pour toutes vertus
Qu'une inutile richesse,
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, superbes palais
Où l'ennui par préférence
A choisi sa résidence,
Je vous quitte pour jamais.

Heureusement pour Montesquieu et pour nous, ces moments de dépit et de vanité n'influèrent en rien sur l'œuvre de sa vie entière, sur la composition de l'Esprit

des lois : car ce n'est pas assez de dire que ce livre fut le fruit de la maturité de Montesquieu ; il a été la préoccupation de tous ses instants, le but de tous ses travaux et de tous ses efforts. Aussi ne sera-t-il pas sans intérêt de chercher dans les œuvres d'un homme les premières racines d'un ouvrage aussi considérable, et de suivre comme à la trace, le chemin qui l'a conduit au grand monument de l'Esprit des lois.

Il est remarquable que dans les Lettres persanes et dans la Grandeur, les passages les plus simples, les plus purs, les plus affirmatifs sont les pensées analogues à celles dont son grand ouvrage sera le recueil, et comme le sanctuaire. C'est là le fond de sa vie ; l'homme change au dehors, mais il reste le même au fond. Montesquieu peut varier l'apparence de ses productions, céder au plaisir du changement, à des influences extérieures mais momentanées ; il peut se laisser aller à l'amour instantané de la gloire, et quoiqu'il professe, ne pas estimer peu les distinctions académiques et les caprices mêmes de la vogue ; mais sa nature cependant reste au fond la même, inaltérable, il y reste fidèle, et c'est à cette fidélité que nous devons l'Esprit des lois. On ne peut pas dire qu'il y ait eu un jour dans la vie de Montesquieu où il ait eu autre chose en vue que l'esprit des lois. Il y a dans cette constance de dessein, dans cette suite ininterrompue d'une

même pensée, quelque chose de plus fort que la volonté humaine toute simple. L'homme ne pourrait résister à ce mouvement qui l'entoure et change tout à ses côtés; il faut sans doute que la main de Dieu maintienne à son insu dans la voie qui lui est propre, l'homme de génie choisi pour éclairer son siècle, et léguer au nom de celui-ci, à ceux qui viendront, des vérités éternelles consacrées dans des pages à jamais durables. Tous ne sont pas capables de cette persévérance, qui échappe aux lois ordinaires des choses. Ceux qui la possèdent l'ont reçue des mains de la Providence, et sont les hommes de ses desseins.

Comme il s'agissait pour Montesquieu d'étudier les sociétés humaines, il voyagea d'abord aussitôt après les Lettres persanes. Il parcourut l'Allemagne, visita l'Italie, la Suisse, descendit en Angleterre, respirer cet air de la liberté et admirer la constitution de ce pays. Dans ce voyage, il s'appliqua surtout à comparer les sociétés entre elles, étudiant déjà les rapports des climats, des religions, des caractères, des lois civiles, et amassant avec soin des matériaux pour cette science sociale qu'il devait inaugurer au nom de son siècle dans l'intérêt des siècles à venir. Il apporta dans ce voyage des dispositions d'esprit admirables pour lui assurer l'indépendance de ses jugements et la netteté de ses vues. Au lieu d'aller à l'étranger, infatué

des idées françaises, il parcourut les pays avec le désintéressement d'un philosophe, pour qui toutes les nations se valent, considérées à un certain point de vue. C'est sous cette impression qu'il écrivait : " Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre ; j'ai pris part à leur fortune, et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant."

En même temps il voyageait aussi, pour ainsi dire, dans les esprits. Il ne manquait jamais, dans les pays où il passait, de visiter quelque grand personnage, ministre, ambassadeur, homme public enfin : c'est ainsi qu'à Vienne il vit le prince Eugène ; à Venise, le Comte de Bonneval, qui l'instruisit au long de l'état de la Turquie. Il venait aussi à Paris, en véritable voyageur, y cherchant les observations nécessaires à ses desseins, et les demandant à la société la plus animée : il ne s'arrêtait que rarement à la foule ; il allait droit aux grands esprits, comme on va, dans une ville, aux grands monuments ; et il voyageait chez eux, en relevant les détails qui lui semblaient intéressants ou curieux. Une dame fort répandue alors par sa position et son mérite, et qui recevait chez elle les personnages les plus distingués et les plus instructifs, disait de Montesquieu qui venait à ses réunions :
" Cet homme venait faire son livre dans la société : il retenait tout ce qui s'y rapportait ; il ne parlait

qu'aux étrangers dont il croyait tirer quelque chose d'utile."
Sa récolte faite, Montesquieu se retirait au château de la Brède; puis se remettait au travail, continuant ce grand ouvrage de l'Esprit des lois, patiemment, sans acharnement, avec une mesure égale et constante qui n'excluait pas cependant le feu et l'ardeur.

Maintenant nous l'avons ce livre, fruit d'un labeur de tant d'années; monument admirable d'une vie entière; et après avoir vu comment il sortit des mains de Montesquieu, après avoir suivi tous les détails de sa composition, nous allons essayer d'en montrer le mérite et les attraits.

Les principaux attraits de ce livre ressortiront surtout de la comparaison que l'on peut faire entre la littérature du dix-septième siècle et celle du dix-huitième. La parenté est si naturelle entre ces deux littératures; la succession de l'une à l'autre semble si légitime, que cette comparaison ne peut être ici, forcée, et qu'elle vient au contraire sans peine faire mieux comprendre la valeur de l'Esprit des lois.

Au dix-septième siècle, le spectacle des choses humaines, tel que le présentent les écrivains en prose, est imposant mais un peu triste. Les livres de cette époque seule nous disent beaucoup de mal de nous, et cela sans que nous puissions les accuser de médisance, et à plus forte raison, de calomnie.

L'enseignement est sévère, dur parfois, mais toujours vrai; c'est tout simplement notre portrait qu'on nous fait voir: le fond des ouvrages de ce siècle, c'est la connaissance de nous-mêmes. Cependant, il est assez naturel que nous ne soyons pas contents tout-à-fait. C'est un spectacle plein de vérité, sans doute, mais la vérité tout entière y est-elle? Bien plus, cette grande vue de Bossuet sur la Providence, et la fragilité des choses humaines, si elle a un côté fortifiant pour l'âme, n'a-t-elle pas aussi quelque chose de décourageant? Et on ne peut nier que si l'on restait sur l'impression exclusive de ce spectacle, on deviendrait mélancolique ou mystique.

C'est pour cela qu'il fallait autre chose que le dix-septième siècle; et l'Esprit des lois est venu, au nom du dix huitième siècle, montrer aux hommes un spectacle encourageant. Au lieu de nous attrister par la vue de notre faiblesse et de notre corruption, le dix-huitième siècle nous apporte la conscience de nos forces; il nous apprend par quelle science ingénieuse et sûre les sociétés humaines peuvent se soutenir. Il nous donne confiance dans l'avenir, et c'est là un des premiers attraits qu'il répand sur le livre de l'Esprit des lois. On se sent encouragé à regarder ce tableau des sociétés humaines, où les forces de l'homme se combinent pour le salut de tous. Ce regard si différent de celui du dix-septième siècle, ne

détruit pas cependant la vérité du tableau qu'il nous présentait autrefois : ce sont seulement deux faces différentes, la face du passé, la face de l'avenir.

Montesquieu, en effet, est plus indulgent pour l'homme qu'on ne l'a été ordinairement au dix-septième siècle : le dix-septième siècle rend à l'homme une justice sévère, inexorable ; il lui montre tout ce qui lui manque de vertu, de perfection, de puissance ; il lui fait toucher au doigt ses défauts et ses vices. Montesquieu ne procède pas ainsi : il prend l'homme tel qu'il est avec ses imperfections, et il cherche à en tirer le meilleur parti : il a vu dans le monde que les désavantages de telle ou telle situation ont souvent tourné au profit des nations : il ne veut pas prononcer une condamnation absolue : il trouvera, par exemple, dans le cœur de l'homme, une passion, dénoncée par le dix-septième siècle comme funeste et dangereuse, l'ambition ; lui, il ne veut pas l'en exclure, il la regarde comme un sentiment utile, fécond pour l'humanité, et il ajoute : « C'est en vain qu'une morale austère veut effacer les traits que le plus grand des ouvriers a tracés dans nos âmes. C'est à cette morale qui veut travailler sur le cœur de l'homme à régler ses sentiments, et non à les détruire. Nos auteurs moraux sont presque tous outrés ; ils parlent à l'entende-ment, et non pas à cette âme.

Un autre attrait du livre de l'Esprit des lois, c'est le caractère des vérités qui y sont exprimées : tandis

que les vérités que le dix-septième siècle préfère, sont toutes morales, celles-ci appartiennent à la science des sociétés : elles ont perdu ce caractère austère, mécontent qu'avaient pris les premières ; celles-ci nous obligeaient, nous imposaient des devoirs, et ce n'était que par leur délicatesse et leur conformité parfaites que nous les tenions pour bonnes ; mais certes elles ne nous rendaient pas contents de nous. Dans l'Esprit des lois les vertus sociales, au contraire, produisent surtout deux effets tout différents. D'abord, ce sont des vérités sur la justice, l'humanité, la tolérance, vérités qui nous plaisent et nous charment, par leur conformité avec notre nature. Ce ne sont plus des vérités exprimées contre nous ; elles sont dites désormais à notre profit. Ce sont des vœux que nous faisons pour la société, pour nous-mêmes ; nous souhaitons avec ardeur de voir régner autour de nous la justice, la tolérance, l'humanité ; mais ces vérités ne nous demandent rien, elles nous laissent quittes de nos obligations personnelles ; peut-être même nous sont-elles trop bonnes et trop faciles : et leur effet n'est pas aussi salutaire.

Outre l'attrait des vérités sociales, qui n'ont rien de triste pour notre conscience ni d'effrayant pour nos commodités, il y a l'attrait des choses douteuses qui nous sont recommandées par le mérite du langage, et qui nous flattent de l'espérance de ré-

soudre le doute, et nous faisant faire un petit effort d'intelligence, nous procurent l'innocente satisfaction de mettre à l'épreuve notre science et nos lumières. C'est une discussion aimable ouverte au profit de notre vanité quelquefois, toujours de notre instruction. Enfin on pourrait ajouter l'attrait des erreurs elles-mêmes qui, chez Montesquieu, séduisent le lecteur par la bonne-foi avec laquelle elles sont présentées: Montesquieu ne se trompe pas par servilité et dépendance d'esprit: il s'appartient, et s'il ne rencontre pas la vérité, ce n'est pas qu'il n'ait fait tous ses efforts pour l'atteindre: montrez la loi, et il est prêt à lui rendre les armes; c'est la seule autorité dont il se proclame le sujet. En outre, ses erreurs ont toutes un air aimable; elles ne sont pas triomphantes et impérieuses; je ne veux pas dire pourtant qu'elles soient modestes, elles sont tout simplement décentes, elles provoquent la discussion, et par cela même elles se rendent intéressantes.

D'ailleurs, ce sont les erreurs d'un homme de génie, et il est impossible qu'elles ne soient pas encore fécondes en bons et utiles enseignements. Il y a toujours dans toutes les créations du génie un côté vrai, réel des choses, par lequel le génie se montre, et a prise sur nos intelligences et sur nos cœurs. Le génie peut arriver à des conclusions fausses; mais les prémisses en sont toujours

vraies, et elles aideront elles-mêmes à réfuter les erreurs qui en sont sorties.

Enfin le sujet est tel, les choses traitées dans le livre de l'Esprit des lois offrent à l'esprit une telle matière de méditations, qu'il faut, quoi qu'on aie, s'intéresser à la lecture de l'ouvrage, et prendre parti pour ou contre l'auteur. C'est Montesquieu qui l'a écrit, un penseur profond, un observateur consciencieux, un écrivain de génie. Quels attraits peuvent manquer au travail sorti des mains d'un si grand et si habile ouvrier ?

Il existe cependant un autre attrait plus général, et qui étonnera peut-être au premier abord: c'est le défaut, ou plutôt l'absence de méthode. Sans doute le livre de l'Esprit des lois a un plan, des divisions ; mais il ne présente pas de méthode. Une méthode est une disposition des pensées et des matières dans l'ordre qui se rapporte le plus à la raison, et il faut que cet ordre soit logique. Or, on ne trouve pas dans le livre de Montesquieu la présence de cette qualité, et l'auteur n'a pas même voulu l'y mettre ; il n'a pas eu l'intention de faire un ouvrage de démonstration ; il expose des faits, des lois qui président à ces faits ; il ne cherche pas à les déduire les uns des autres, et à prouver les rapports qui les unissent. Cependant un de ses ad-

rédacteurs, qui a écrit un Éloge estimable de Montesquieu, a voulu trouver une méthode dans l'Esprit des lois. Voici ce qu'il dit :

" Une lecture assidue et méditée peut seule faire sentir le mérite de ce livre. Elle servira surtout, nous osons le dire, à faire disparaître le prétendu défaut de méthode dont quelques lecteurs ont accusé Montesquieu; avantage qu'ils n'auraient pas dû le taxer légèrement d'avoir négligé, dans une matière philosophique, et dans un ouvrage de vingt années..... Le désordre n'est qu'apparent, quand l'auteur mettant à leur véritable place les idées dont il fait usage, laisse à suppléer aux lecteurs les idées intermédiaires ; et c'est ainsi que Montesquieu a cru pouvoir et devoir en user dans un livre destiné à des hommes qui pensent, et dont le génie doit suppléer à des omissions volontaires et raisonnées."

" L'ordre qui se fait apercevoir dans les grandes parties de l'Esprit des lois, ne règne pas moins dans les détails : nous croyons que plus on approfondira l'ouvrage, plus on en sera convaincu."

Si je comprends bien les paroles de d'Alembert, il trouve et veut absolument trouver[+] dans le livre de Montesquieu, pour être de ces hommes auxquels il est destiné, de ces hommes qui pensent, et dont le génie doit suppléer à des omissions volontaires et raisonnées.

+ une méthode

Mais le public vulgaire ne pense pas ainsi : et nous, qui ne sommes pas de ces génies clairvoyants que Montesquieu, à ce qu'il semble, avait en vue, nous ne cherchons point de méthode dans un ouvrage où elle n'était pas nécessaire, et où l'auteur n'a pas voulu en mettre. On se laissera tromper au premier abord par ces nombreuses divisions : il y a bien là un faux air de disposition logique ; mais Montesquieu lui-même a craint d'y mettre cette méthode et cet ordre dont on veut à toute force lui faire un mérite ; il semble même s'être trahi dans ces mots qui lui sont échappés : " mon livre sera plus apprécié que lu." Sont-ce là les paroles d'un homme résigné, dont la vanité se contente et se dédommage du peu de lecteurs qu'il aura, par la considération qu'il sera apprécié d'esprits dignes de le lire ? non : on sent trop dans cette phrase le regret d'un auteur qui n'a rien négligé pour qu'il en fût autrement, qui au contraire a voulu être lu plutôt qu'apprécié, en rendant populaire un livre de cette gravité. Il ne fallait pas alors compter sur une attention bien soutenue de la part d'un public aussi nombreux que celui auquel Montesquieu semble s'être adressé : il fallait se mettre à la portée de leur intelligence légère et mobile, et dans plusieurs endroits on voit bien que Montesquieu se défie de l'attention de ses lecteurs. C'est pour cela qu'il a négligé la méthode : il n'a pas voulu soumettre à une trop grande

rigueur de pensées et de déductions l'esprit de ceux qui voudraient ouvrir son livre : il a fui pour eux cet appareil effrayant d'une disposition trop sévère et didactique, et il a plié son talent sérieux, sa pensée de philosophe à toutes sortes de petits moyens pour échapper à la gravité de son sujet. Voilà l'effet et la différence de l'époque ! Au dix-septième siècle, qui eût pris de telles précautions dans une matière aussi importante ? Le dix-huitième siècle a besoin de la foule ; c'est à la foule qu'il s'adresse, et les esprits les plus élevés sont obligés de lui sacrifier quelques-unes de leurs plus belles qualités, la sévérité et la simplicité.

D'ailleurs, le caractère de Montesquieu le portait peut-être déjà lui-même à éviter tout ordre méthodique. Il n'aime pas les démonstrations : il expose, c'est un homme de considération ; il ne décide ni ne tranche ; il invite ses lecteurs à considérer avec lui ; il ne veut pas l'amener par une suite de prémisses à la conclusion qu'il a en vue. Voici les faits ; à côté les causes ; Montesquieu ajoute à cet exposé sa manière de juger ou de voir. C'est au lecteur à prononcer. Ainsi donc, pour la méthode, dans le livre de l'Esprit des lois, il ne faut pas en chercher : Montesquieu l'a rejetée par caractère et par circonstance.

Un dernier attrait que nous ne pouvons passer sous silence, c'est que cet homme qui aime à considé-

rer, est un homme qui jouit de son esprit ; jouissance légitime, quand elle n'est point inspirée par la vanité, mais qu'elle part d'une intelligence satisfaite de voir face à face la vérité des choses et de leurs rapports. Préoccupé de l'idéal qui se présente sans cesse à son esprit, le bien et l'honneur de son pays, toujours élevé au-dessus des petites vanités par ses méditations sur la science sociale, il lui est bien permis de jouir de son esprit, de savourer ses propres fruits. D'ailleurs, pour nous qui le lisons, c'est un charme de plus : pendant qu'il s'abandonne à ce plaisir, l'homme se découvre tout à coup à nos yeux ; nous voyons cet homme aimable, qui tout en nous instruisant sans dogmatiser, se fait un peu de plaisir à lui-même.

Devant toutes ces séductions dont nous avons cherché à rendre compte, mais qui agissent d'autant plus puissamment qu'elles nous prennent sans nous permettre toutes ces réflexions, il faudra peut-être être bien fort pour garder toute son indépendance. Mais Montesquieu nous sauvera ici de lui-même ; comme il n'est pas dogmatique ni impérieux, il n'y a pas à craindre que la critique puisse avoir un autre caractère que celui d'une discussion facile, toujours aussi aimable que sérieuse et instructive : sans aucun doute, il eût provoqué nos objections ; et celles qu'on pourra hasarder contre lui ne lui auraient certes pas déplu : discuter

avec lui, c'est suivre sa méthode et répondre à son invitation. D'ailleurs, avec un tel génie, on ne risque rien de s'abandonner : alors même qu'il se trompe, il est instructif ; et qui pourra peut-être se flatter de voir mieux que lui ? Essayons ; mais revenons souvent à ces belles paroles de Voltaire, qui doivent terminer cette leçon, paroles d'autant plus précieuses, qu'elles sont sorties d'une bouche avare de tels éloges :

" Lorsqu'un aussi beau génie que Montesquieu se trompe, je m'enfonce dans d'autres erreurs, en découvrant les siennes ; c'est le sort de tous ceux qui courent après la vérité ; ils se heurtent dans leur course, et tous sont jetés par terre. Je respecte Montesquieu jusque dans ses chutes, parce qu'il se relève pour monter au ciel. Je vais continuer ce petit Commentaire, pour m'instruire en l'étudiant sur quelques points, non pour le critiquer : je le prends pour mon guide, non pour mon adversaire."

E. Montigny

17e Leçon.

Montesquieu — de l'*Esprit des lois*.

(Suite).

Montesquieu. De l'Esprit des lois. (Suite).

Dans la précédente leçon, j'ai cherché à montrer quels agréments a pour nous la lecture de l'Esprit des lois, ce qui en fait l'attrait j'entends l'attrait pour les esprits sérieux et élevés. Aujourd'hui je voudrais montrer quelle est la beauté de l'Esprit des lois, et quel est son mérite propre.

Cette beauté ne consiste pas dans tel ou tel détail, ne s'attache pas à telles ou telles pages. C'est une impression générale, c'est l'effet dernier de la lecture de cet ouvrage, que je rends par ce mot de beauté, parce qu'il rend bien mon impression. Cette beauté est tout entière dans la pensée même qui a, je ne dis pas inspiré, mais soutenu et animé Montesquieu, durant les vingt années qu'il mit à composer son ouvrage. Car il y a deux choses dans l'Esprit des lois : il y a d'un côté un sujet, une matière, une science ; et puis il y a un but, une intention, une volonté. C'est ce but de l'ouvrage, c'est cette intention, cette pensée de l'écrivain que je voudrais surtout mettre en lumière.

Le sujet, il faut bien le reconnaître, appartenait au siècle, était fourni par le siècle dans lequel Montesquieu a vécu. "Je rends au public, disait La Bruyère, ce qu'il m'a prêté." Montes-

quieu pouvait dire la même chose : le sujet de l'Esprit des lois est un fruit du dix-huitième siècle ; c'est le fruit le plus savoureux de ce que nous avons appelé le bon esprit philosophique. Cet esprit a inspiré Montesquieu, mais Montesquieu ne l'a point créé ; il n'a fait qu'en recueillir les inspirations les plus heureuses, et il était à la vérité l'homme le mieux fait pour cette tâche ; mais ces inspirations étaient avant lui.

Ainsi le dix-huitième siècle est pour une grande part dans le livre de l'Esprit des lois : il en a donné la matière. Vingt ans plutôt Montesquieu ne l'eût point fait. Ce n'est pas de ce côté qu'il fut attiré d'abord : soit qu'il fût dupe de son imagination, soit qu'il convoitât la gloire, il dirigea ses premiers efforts vers les sciences. Mais il en fut bientôt détaché par l'attrait d'une étude plus haute, l'étude des principes et des vérités de la science sociale, où il se fixa désormais. Il était donc éminemment propre à recevoir l'inspiration de son temps : et en m'exprimant ainsi, je prétends bien ne rien ôter à Montesquieu, pas plus que ce ne serait ôter quelque chose à Homère que de dire, comme faisait l'antiquité, qu'il écrivait et qu'Apollon dictait. Si les idées, si les vérités sociales, qui font le sujet de l'Esprit des lois, appartiennent au dix-huitième siècle, c'est Montesquieu qui les a recueillies et exprimées, dans un ordre et sous une forme admirables.

Je ne dirai donc pas que les principes, les idées, sont dans l'Esprit des lois ce qu'il y a de plus neuf, de plus propre à Montesquieu. Ce qui lui est propre, et c'est là surtout ce que je cherche, c'est ce que seul il pense dans son siècle, ou contre son siècle ; ce qui lui est propre, c'est ce qu'il a médité, voulu, dans la liberté de son esprit, et j'ajoute, dans la bonté de son cœur. Car ce livre, je l'ai dit, est aussi une œuvre de sa volonté, et la volonté est en nous ce qui nous est le plus personnel. Je vous demande pardon, si je n'ai pas ici cette rapidité, cette clarté superficielle, que mon sujet d'ailleurs n'admet pas : il ne s'agit point de faire une étude en sophiste ; il faut, c'est mon devoir, que je vous apporte à la fois du nouveau, et un nouveau qui ne soit point paradoxal : or, ces choses neuves et vraies, on ne les trouve qu'en lisant à son tour et en poussant plus loin ce qui a été dit.

Ce qui est propre à Montesquieu, disais-je, c'est ce qui lui a été dicté, non par son esprit, mais par son cœur ; ce qui est l'œuvre de sa volonté, et non de sa science ; l'œuvre du bon homme, et non du grand homme. Au reste ce mérite propre de Montesquieu n'est pas difficile à trouver dans l'Esprit des lois : ce que l'auteur a voulu, ce qui a été son intention, son but, il l'a exprimé lui-même dans sa préface. Lisez les préfaces,

quand les écrivains sont vrais : celle-ci n'est point, quoiqu'on ait dit, une précaution oratoire, une pratique habile, pour désarmer le pouvoir et échapper à la persécution. Montesquieu n'a pas eu besoin de cette précaution : c'est ici un témoignage qu'il se rend, et ce témoignage a l'accent de la vérité. Le voici :

Préface de l'Esprit des lois.

" Je n'ai point naturellement l'esprit désapprobateur. Platon remerciait le ciel de ce qu'il était né du temps de Socrate, et moi je lui rends grâces de ce qu'il m'a fait naître dans le gouvernement où je vis, et de ce qu'il a voulu que j'obéisse à ceux qu'il m'a fait aimer."

Ainsi la pensée de ce livre n'est pas une pensée de dénigrement et de censure : Montesquieu naturellement n'aime point à désapprouver. Mais est-ce à une approbation banale qu'il nous convie, à un optimisme stérile, à l'indifférence ? pas davantage : Montesquieu, c'est pour cela qu'il est homme de génie, se tient en deçà de ce double excès. Il entend implicitement qu'il peut y avoir des changements nécessaires, en complétant sa première pensée :

" Je n'écris point pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit. Chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes ; et on en tirera naturellement cette conséquence, qu'il n'appartient de proposer des changements qu'à ceux qui sont assez heureusement nés pour pénétrer d'un

coup de génie toute la constitution d'un état."

Montesquieu n'est donc pas indifférent aux réformes : il y veut seulement une grande prudence, il déclare qu'il y faut un coup-d'œil supérieur ; et puis, frappé de ce que ces changements ont d'utile, mais encore plus de ce qu'ils ont de périlleux, il poursuit en ces termes :

" Il n'est pas indifférent que le peuple soit éclairé. Les préjugés des magistrats ont commencé par être les préjugés de la nation. Dans un temps d'ignorance, on n'a aucun doute, même lorsqu'on fait les plus grands maux : dans un temps de lumières, on tremble encore lorsqu'on fait les plus grands biens. On sent les abus anciens : on en voit la correction ; mais on voit encore les abus de la correction même. On laisse le mal, si l'on craint le pire ; on laisse le bien, si on est en doute du mieux. On ne regarde les parties que pour juger du tout ensemble ; on examine toutes les causes pour voir tous les résultats."

Quelle leçon pour les réformateurs de tous les âges ! quelle étendue dans les vues, et quelle discrétion ! Montesquieu n'est pas moins admirable, quand il déclare en terminant, qu'il s'adresse à tous les hommes, à ceux qui commandent et à ceux qui obéissent, et qu'il n'a travaillé que pour les éclairer :

" Si je pouvais faire en sorte que tout le monde

eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des mortels.

Si je pouvais faire en sorte que ceux qui commandent augmentassent leurs connaissances sur ce qu'ils doivent prescrire, et que ceux qui obéissent trouvassent un nouveau plaisir à obéir, je me croirais le plus heureux des mortels."

Je me croirais le plus heureux des mortels, si je pouvais faire que les hommes pussent se guérir de leurs préjugés. J'appelle ici préjugés, non pas ce qui fait qu'on ignore de certaines choses, mais ce qui fait qu'on s'ignore soi-même".

Voilà le but et la vraie pensée de Montesquieu. Dans cette préface, il se recueille, pour ainsi dire, il s'interroge sur ce qu'il a eu l'intention de faire: car dans l'infini détail de la composition, d'une composition surtout d'une si longue haleine, cette intention échappe souvent. Voilà pourquoi Montesquieu, quand il n'est plus troublé par ces vues secondaires, par ces pensées de détail, revient sur cette intention première, et tâche de se l'expliquer de nouveau, à lui-même et aux autres. Or, son intention, son vœu a été que chaque nation se rendît compte de ce que son

gouvernement a de bon; que chaque société connut ses avantages, non pour y demeurer immobile, mais pour faire encore mieux, pour marcher en avant, s'il y a lieu, avec les hésitations toutefois et la prudence nécessaires à toute réforme dans un pays civilisé. Il n'a donc pas voulu s'associer à cette censure du passé toujours mêlée d'ignorance, au mécontentement passionné du présent, au désir indiscret d'améliorations, qu'on trouve presque partout au dix-huitième siècle : désirs chimériques de prétendus philosophes qui rêvaient une société impossible dans la ruine de tout ce qui fait vivre et durer les sociétés.

Sous ce rapport, Montesquieu se distingue profondément de son siècle. Car le caractère du dix-huitième siècle n'est assurément pas le respect du passé, la connaissance intelligente de ce que le présent a de bon, et du mieux qui peut se faire : c'est plutôt le contraire. Le dix-huitième siècle ne pouvait donc croire à la sincérité de la déclaration de Montesquieu, sans s'infliger à lui-même une sorte de blâme : aussi n'y a-t-il point cru. On ne trouverait pas à cette époque un éloge général et résumé de Montesquieu, une appréciation sentie de la pensée qui lui a fait écrire l'Esprit des lois. Ce mot fameux attribué à Voltaire :

" le genre humain avait perdu ses titres: Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus", ce mot n'a probablement jamais été prononcé.

S'il était excellent, je serais ravi qu'il fût de Voltaire. Mais d'abord ce mot, que je n'ai trouvé nulle part dans ses ouvrages, manque de clarté. Qu'est-ce que les titres du genre humain? Je conçois les titres d'une maison, d'une famille, mais de l'humanité! Sont-ce ses annales? Est-ce son histoire? Enfin je ne puis arriver à mettre un sens précis sous ce mot. Une seconde raison de douter que la phrase soit de Voltaire, c'est qu'elle est légèrement emphatique, même en parlant de l'œuvre si éminente de Montesquieu. Enfin quand même Voltaire aurait laissé échapper en conversation un mot de ce genre, aima-t-il jamais assez Montesquieu pour faire ainsi les honneurs de sa gloire, en se servant d'une de ces formules générales que nous aimons tant? S'il a loué Montesquieu, s'il a écrit cette phrase que j'ai citée: " Je respecte Montesquieu jusque dans ses chutes, parce qu'il se relève pour monter au ciel", c'est dans un traité d'ailleurs rempli de coups d'épingle, et de la même plume dont il a écrit cette autre phrase: " On a dit que la lettre tuait et que l'esprit vivifiait: mais dans le livre de Montesquieu, l'esprit égare et la lettre n'apprend rien." Aucun homme supérieur du

Voltaire (Commentaire sur l'Esprit des lois).

dix huitième siècle, en effet, si ce n'est Jean-Jacques, n'a tant inquiété et comme irrité Voltaire, par ses erreurs d'abord, car il y en a dans Montesquieu, et ensuite par sa gloire.

Je doute donc de l'authenticité de ce mot, qui depuis a fait fortune, et en voici une dernière raison. Ces deux hommes se sont parfaitement connus : ils savaient ce qu'ils pensaient l'un de l'autre ; entre gens d'esprit, on ne se trompe guère là dessus ; encore moins entre hommes de génie. Montesquieu sentait qu'il ne satisfaisait pas Voltaire, et celui-ci devinait ce que celui-là pensait et disait de lui : j'insiste à dessein sur ces misères, sur ces petitesses de vanité, que vous chercheriez vainement dans les écrivains du dix-septième siècle. Voici donc comment Montesquieu à son tour jugeait Voltaire :

Montesquieu
Pensées sur les modernes

" Voltaire n'est pas beau : il n'est que joli. Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été."

" Les ouvrages de Voltaire sont comme les visages mal proportionnés qui brillent de jeunesse."

Ce jugement s'applique fort bien aux tragédies de Voltaire : je l'adopte entièrement à ce point de vue. Montesquieu ajoute :

" Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire.

Il est comme les moines qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent.

" L'auteur de Charles XII manque quelquefois de sens.

" Plus le poëme de la Ligue paraît l'Enéide, moins il l'est."

A beaucoup d'égards ce jugement est injuste : mais comme indication il est considérable ; et il me fait douter encore davantage de l'authenticité de ce mot prononcé par Voltaire dans l'intérêt de Montesquieu.

Il y a cependant, parmi les courtisans et les disciples de Voltaire, un homme fort estimable, que j'ai déjà nommé, et qui a deviné la pensée de l'Esprit des lois. Elevé bien au dessus de ces animosités de ligue et de parti, d'Alembert a pénétré la volonté et l'intention véritable de Montesquieu dans cet ouvrage. Il l'exprime en peu de mots, mais avec force : il parle de " cette lumière générale sur les principes de gouvernement, qui rend les peuples plus attachés à ce qu'ils doivent aimer" ; et il ajoute : " Ceux qui ont si indécemment attaqué cet ouvrage, lui doivent peut-être plus qu'ils ne s'imaginent. L'ingratitude au reste est le moindre reproche qu'on ait à leur faire."

D'Alembert (Eloge de Montesquieu)

D'Alembert met ici le doigt sur la vraie

intention et sur le vrai mérite de Montesquieu. Encore une fois, ce mérite a été, non de chercher matière à désapprouver, mais au contraire de marquer le bien et d'indiquer le mieux, et de donner ainsi un contre-poids à l'esprit de censure qui emportait les contemporains. C'est là, dis-je, un mérite dans tous les temps; c'en est un surtout au dix-huitième siècle, alors que les générations se précipitaient vers les brillantes chimères, vers les nouveautés dangereuses de 89; c'est le mérite immortel de Montesquieu.

Il y a dans toute société deux principes qui la partagent, l'un de conservation, et l'autre de changement: l'un qui s'efforce de maintenir tout ce que cette société a de bon, l'autre qui cherche à lui communiquer tout ce qu'elle pourrait avoir de mieux. Le second a de nombreux partisans, et assurément il est fort légitime. Il y a en nous un désir permanent de passer du mal au bien, du bien au mieux. Il y a, comme on l'a dit avec tant de raison: "une mobilité générale de la pensée, qui ne permet, ni à l'ambition de l'homme supérieur, ni à la curiosité de la foule de suivre toujours les routes antiques." De plus la faveur publique s'attache aux défenseurs de ce principe: ils sont soutenus par la mode, et récompensés par la popularité.

Villemain
(Eloge de Montesquieu)

Il n'en est pas de même de l'autre principe, du principe de conservation. Plus noble que le précédent, il rapporte pourtant moins d'honneur, parce qu'il ne caresse ni la passion populaire ni la mode. Aussi nécessaire que le principe du progrès, il n'appartient exclusivement ni à un homme ni à un temps. Au reste il n'a à espérer ni récompense, ni gloire: aider ceux qui le soutiennent, c'est leur rendre même un mauvais service, parceque les gouvernants, qui peuvent seuls les aider, leur font perdre, par cette protection, l'apparence du désintéressement et la dignité de leur rôle.

La perfection de la raison politique consisterait peut-être à unir ces deux principes. Mais si nous nous examinons, nous verrons que nous sommes tous un peu plus engagés dans l'un ou dans l'autre, le plus grand nombre dans le principe de progrès; moi, je l'avoue, en politique et en littérature, beaucoup plus près du principe de conservation. Il est le plus faible; ses défenseurs sont souvent attaqués, et j'ai du goût pour ceux qui ne craignent ni de perdre leur popularité, ni de braver la mode. J'honore les partisans du premier; mais je me range plus volontiers du côté des partisans du second.

Montesquieu, à mes yeux, est un défenseur de ce principe de conservation: et c'est pour cela, c'est parcequ'il l'a défendu, que je préfère

Montesquieu à ses illustres rivaux. Et puis Montesquieu continue ainsi le dix-septième siècle: car le dix-septième siècle a eu au plus haut point cet esprit conservateur, sous la réserve implicite d'une amélioration progressive. Sous ce rapport, Montesquieu continue Bossuet, et a même un avantage sur lui. Bossuet, en effet, n'avait peut-être pas l'esprit assez libre, pour bien juger les institutions qu'il défendait. Montesquieu, avec un esprit plus libre et une vue plus perçante, n'a point cependant dénigré ni flétri ces institutions. Au fond, le Discours sur l'histoire universelle et l'Esprit des lois sont écrits dans un même esprit: c'est la même pénétration des pratiques et des maximes propres à chaque nation, la même connaissance des causes qui la font prospérer ou déchoir, la même science enfin de tout ce qui doit attacher les peuples à leur gouvernements. Bossuet en donne pour raison, que ces gouvernements viennent de Dieu, d'un dessein spécial de la Providence. Montesquieu arrive à un résultat du même genre, en montrant qu'ils offrent des gages solides de durée, et qu'ils ont toujours les moyens de s'améliorer. Il y a au fond une certaine ressemblance entre ces vues, et comme une sagesse commune à ces deux grands esprits.

Montesquieu n'a donc été ni partial ni

hostile : il s'est tenu également loin d'une censure indiscrète et d'un optimisme banal. Cette discrétion, cette mesure, est une disposition ancienne dans l'esprit de Montesquieu, et j'aime à en recueillir les preuves dans son premier ouvrage, au milieu de légèretés souvent inexcusables. J'ai cité, et l'on se rappelle ce beau passage des Lettres persanes (lettre 129) qui annonçait déjà tout l'Esprit des lois. A la même époque, Montesquieu méditait aussi sur la nature, et sur le principe constitutif de la société ; il s'exprimait en ces termes :

Lettres persanes, Let. 95.

" Je n'ai jamais ouï parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés : ce qui me paraît ridicule. Si les hommes n'en formaient point, s'ils se quittaient et se fuyaient les uns les autres, il faudrait en demander la raison, et chercher pourquoi ils se tiennent séparés. Mais ils naissent tous liés les uns aux autres : un fils est né auprès de son père et il s'y tient ; voilà la société et la cause de la société."

Ces passages ne font pas moins d'honneur à la prévoyance qu'à la profondeur des vues de Montesquieu : ce sont ces passages, ce sont ces vues, qui m'ont autorisé à le ranger parmi les défenseurs du principe de conservation, parmi les hommes de génie conservateurs.

Je ne m'étonne donc pas que Montesquieu,

lorsque éclata la révolution française, n'ait pas été populaire, et cela dans aucune des phases de cette révolution. Il était pour cela trop impartial, il avait trop de mesure, d'étendue, de sérénité dans l'esprit. Mais l'histoire de cette impopularité de Montesquieu pendant la révolution n'est pas sans intérêt.

La première fois que son nom fut prononcé, ce fut à l'Assemblée Constituante. C'était à l'occasion d'un projet de loi portant qu'il serait élevé des statues à Jean-Jacques Rousseau et à Voltaire. Un membre proposa par un amendement de leur associer Montesquieu, et il cita à ce propos la phrase de Voltaire. Le projet fut ajourné.

A l'Assemblée Législative, la proposition fut renouvelée: on ne trouva pas de temps pour la suivre: Je le crois bien: l'assemblée législative avait mieux à faire: elle avait à travailler à sa propre décimation en livrant Louis XVI au même échafaud où son élite devait périr. Quatre ans plus tard, l'auteur de cette proposition (son nom a échappé à l'oubli) Calloret, demandait pour Montesquieu, dans l'Assemblée des Cinq Cents, les honneurs du Panthéon, en le recommandant encore de l'espèce de brevet philosophique, vrai ou faux, que lui avait donné Voltaire. La même indifférence laissa tomber ce nouveau projet. Enfin, deux mois

plus tard, un membre du Conseil des Anciens demanda qu'un buste de Montesquieu, offert par des éditeurs de ses œuvres, fût déposé dans la salle du Conseil, vis-à-vis de celui de Brutus. Il s'autorisait, non plus du mot de Voltaire, mais des sentiments républicains de Montesquieu. La citation est curieuse :

Moniteur, Tome XXVII, p. 606.

« Montesquieu, dit l'orateur, eut l'art de faire entrer dans son Esprit des lois, une réfutation solide de cette vieille erreur, si bien accueillie auprès de tous les monarques, si long-temps accréditée parmi les peuples, et dont Jean-Jacques Rousseau n'a pas su se dégager, qu'une grande nation, établie sur un vaste territoire, n'est pas susceptible d'un gouvernement républicain. Montesquieu prouva d'une manière convaincante le contraire ; et qui peut douter qu'en faisant le développement de cette grande vérité, les vœux de son cœur n'appelassent sur sa patrie le gouvernement républicain, le seul vraiment digne de l'homme ; puisque c'est le seul dont le principe soit la vertu ?

Législateurs, si vous ordonnez que le buste de Montesquieu soit placé dans cette salle, vis-à-vis de celui de Brutus, cet aspect annoncera que c'est par la réunion des lumières, de la philosophie et de la chaleur du patriotisme, que nous prétendons opérer la gloire et la prospérité d'un grand peuple dont

nous sommes les représentants".

— Non, Montesquieu n'a pas été républicain! Ai-je besoin de dire que, si j'en fais la remarque, ce n'est ni au profit, ni au détriment d'aucune opinion politique? C'est pour être vrai, et rendre à Montesquieu ce qui lui est dû. Si Montesquieu a préféré spéculativement une forme de gouvernement à une autre, c'est peut-être le gouvernement anglais; encore ne l'affirmerais-je pas! Il a beaucoup cherché par quelles raisons directes, par quelles convenances secrètes les gouvernements s'établissent, vivent et prospèrent: il n'a pas plus songé que Bossuet à chercher ni à enseigner de quelle façon l'on en change. Je n'en blâme pas d'une manière générale la pensée, aux époques où un gouvernement est devenu impossible; mais, comme au fond de cette pensée, il y a un vœu de révolution, j'ose dire qu'elle ne vient pas à un homme de génie, et que jamais Montesquieu n'a désiré ni rêvé un ordre de choses où son buste serait placé, comme disait son avocat au Conseil des Anciens, vis-à-vis de celui de Brutus.

Au reste, la proposition du buste n'eut pas un meilleur sort que celle de la statue. Elle fut rejetée par la très haute raison d'état, qu'il y aurait du danger à placer dans la Salle de l'un des deux Conseils un buste qui ne serait pas dans l'autre.

Les restes de Montesquieu ne furent pas

non plus déposés au Panthéon. Les honneurs de ce genre sont moins des hommages rendus à des morts illustres, que des fêtes pour certaines passions qui autorisent leurs excès des erreurs de ces grands hommes. On sait les suites de ces fêtes. Les funérailles politiques provoquent les exhumations sacrilèges. Si Montesquieu n'a pas eu les honneurs du Panthéon, je l'en félicite, parce que l'Esprit des lois ne fournit nulle part des autorités à ces passions, et qu'aucune lecture n'est plus propre à tenir les gouvernements et les sociétés en garde contre les illusions qui les autorisent."

Perraud (Philippe)

18e Leçon.

(dernière)

Montesquieu – de l'Esprit des lois.

(Suite).

Montesquieu – De l'Esprit des lois.
(Suite)

Nous tenterons aujourd'hui une tâche difficile, celle de parler des erreurs de Montesquieu. C'est une chose délicate, et qu'il faut pourtant essayer, car s'il y a moins d'erreurs dans l'Esprit des lois qu'on ne l'a dit souvent, elles y sont encore assez nombreuses, et c'est précisément parce qu'on en a exagéré le nombre, qu'il devient malaisé de les marquer avec précision.

On risque d'ailleurs quelquefois chez lui de prendre pour une erreur ce qui n'est qu'une vérité profonde et détournée. Pour distinguer chez lui le faux du vrai, l'attention ordinaire ne suffit pas, et il faut une application toute particulière.

On a beaucoup écrit sur ce sujet, du temps même de Montesquieu. Le fermier-général Dupin, aidé par sa femme, publia en 1757-58 ses Observations sur un livre intitulé : De l'Esprit des lois, Carlsruhe, 3 vol. in 8°. Voltaire donna des Observations sur l'Esprit des lois. Plus tard, Destutt de Tracy, un des disciples les plus distingués de Condillac, fit paraître son Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu, où l'Esprit des lois est particulièrement étudié. On parle enfin d'autres critiques écrites

à la fin du siècle dernier, ou au commencement de celui-ci et encore manuscrites.

Ces critiques, celles du moins qui nous sont connues, dénoncent dans Montesquieu plus d'erreurs qu'il n'y en a : nous confondons en effet trop souvent nos préjugés avec la raison. Le fermier-général ne trouve pas Montesquieu assez financier, assez économiste ; Tracy pas assez spéculatif ; à Voltaire il paraît trop glorieux. D'ailleurs, ce qu'ils font tous, ce sont des critiques de détail, tâche fastidieuse et sans fin, qu'il serait à la fois inutile et périlleux de reprendre. Il est plus important et plus intéressant de chercher quelles ont été les causes générales des erreurs de l'Esprit des lois.

Nous en avons déjà indiqué à propos de la Grandeur et Décadence plusieurs que l'on pourrait reproduire et signaler ici. Ainsi Montesquieu jouit trop de son esprit, et tout au plaisir de cette sorte d'épicurisme intellectuel, il oublie quelquefois la vérité.

Il est aussi entraîné parfois dans le subtil et le faux par son désir de tout expliquer, par une certaine défiance de la raison ordinaire qui le fait tomber dans l'erreur.

Mais ce ne sont là que les causes secondaires des erreurs de Montesquieu. Quelle est la cause générale qui les explique presque toutes ?

Pour trouver une réponse à cette question, il faut commencer par classer ces erreurs, par voir quelle en est la nature. On peut les ranger toutes sous les trois

chefs suivants :

1° des faits invraisemblables, que Montesquieu a admis et qu'il a tenu à expliquer malgré leur évidente fausseté;

2° des faits vrais, mal expliqués;

3° des méprises sur des questions générales, comme par exemple sa théorie célèbre des climats. On trouve chez lui plusieurs autres propositions aussi contestables, aussi exagérées que celles-là.

Voici un exemple de ces faits invraisemblables qu'il accepte si crédulement. C'est une puérilité, qu'il a recueillie dans un voyageur déjà suspect de son temps, et qu'il se donne encore de plus le tort de vouloir expliquer :

L. XVI, ch. 10.

" A Patane, la lubricité des femmes est si grande, que les hommes sont contraints de se faire de certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises."

" Il semble que, dans ces pays là, les deux sexes perdent jusqu'à leurs propres lois."

Remarquons encore ce qu'il y a d'inconséquent dans l'explication. Il reconnaît des lois, et il met les influences du climat au-dessus de ces lois mêmes.

Veut-on un de ces faits vrais qu'il a raison de citer, mais qu'il explique mal ; on n'a qu'à voir comment il rend compte de ce fait qu'il y a bien

moins de fêtes, de jours de chômage dans les pays protestants que dans les pays catholiques. Il y avait une raison bien simple à donner, que les protestants, en abolissant le culte des Saints et de la Vierge, en retranchant tout ce que la légende avait ajouté de commémorations à celles qui appartiennent nécessairement à l'histoire évangélique, avaient par là même considérablement diminué le nombre des anniversaires fêtés et consacrés par la cessation du travail. Semblant ne pas voir cette raison si simple, il a encore recours à son éternel principe des climats:

L. XXIV, ch. 23. " Les pays protestants et les pays catholiques sont situés de manière que l'on a plus besoin de travail dans les premiers que dans les seconds: la suppression des fêtes convenait donc plus aux pays protestants qu'aux pays catholiques."

Il y a donc souvent dans tout cela un peu de caprice et de recherche qui égare parfois l'esprit naturellement si juste de Montesquieu.

3°. Enfin, pour ce qui est de ces propositions générales qui sont plus que contestables, il suffirait de rappeler sa théorie des climats, vraie dans une certaine mesure et d'où il tire tant de réflexions justes et profondes, mais fausse et dangereuse dans ce qu'il lui donne d'absolu. Elle va jusqu'à anéantir la morale, quand par exemple Montesquieu la pousse

jusqu'à dire qu'avec certains climats la pluralité des femmes est juste et nécessaire, tandis qu'ailleurs le climat commande de même de se contenter d'une femme.

Mais voici un autre principe du même genre dont la fausseté et le danger doivent tout particulièrement nous frapper, après les scènes auxquelles nous avons assisté il y a quelques années, après la désastreuse application que nous avons vu tenter du droit au travail:

" L'état doit à tous les citoyens une subsistance assurée; la nourriture, un vêtement convenable, et un genre de vie qui ne soit point contraire à la santé."

Voyez-vous l'état obligé de fournir à tous les citoyens un genre de vie parfaitement hygiénique, et qui ne fasse pas courir le moindre risque à leur santé. Nous n'avons pas besoin de réfuter ici cette théorie qui, en imposant ce devoir au Gouvernement, donne au citoyen le droit d'exiger du Gouvernement ce qu'il se croit dû; on l'a vue à l'œuvre; mais nous devons nous étonner de trouver dans Montesquieu, si sage, si pratique, un principe qui, un moment appliqué, suffit pour conduire tout près de la ruine à la fois le Gouvernement et la Société.

La cause principale des trois sortes d'erreurs que nous venons de signaler, c'est une connais-

sance imparfaite de l'homme moral, connaissance sans laquelle il est impossible de faire une étude vraiment exacte et complète de l'homme social. Cela est bien grave à dire de Montesquieu, d'un homme de génie qui semble s'être si bien connu lui-même et avoir si bien connu les autres, puisqu'il a conduit son esprit où il voulait, dans les travaux et par les chemins qui lui convenaient le mieux, puisqu'il a conduit sa vie au terme qu'il s'était marqué, au bonheur ! Et pourtant, toutes les erreurs que nous avons signalées nous prouvent bien qu'il y avait chez Montesquieu une connaissance insuffisante de la nature humaine.

Mais, dira-t-on, est-ce à nous à juger de cela ? Chétifs, avons-nous le droit d'arrêter le grand homme et de lui dire : " là tu t'es trompé ! " Oui, sans doute, l'homme de génie découvre, ce que nous ne saurions tenter de faire ; mais nous, nous sommes juges de sa découverte.

Il faut dire d'ailleurs à la décharge de Montesquieu, que s'il n'a pas connu toute la nature humaine, c'est qu'il ne l'a pas voulu ; son regard si pénétrant, il ne le porte pas partout. Il y a une portion du sujet qu'il n'a pas étudiée, à laquelle il n'a pas fait attention.

Il avait à sa disposition, pour compléter ses propres observations sur l'homme, deux sources d'informa-

tion qu'il n'estime pas assez ou qu'il néglige trop.

La première, ce sont les moralistes du dix-septième siècle. Il ne les goûte pas beaucoup. Ainsi il leur reproche quelque part d'être outrés, et de ne pas s'adresser à l'âme, mais à l'entendement. Ailleurs il les accuse de vouloir supprimer l'ambition, et par là de détruire le ressort des grandes actions, sans songer qu'un prédicateur demande le plus pour obtenir le moins, et que s'il parle contre l'ambition, tout ce qu'il pourra faire, ce sera d'atténuer les mauvais effets de cette passion et de la tempérer : quant à la détruire, ancrée comme elle est dans le cœur humain, il ne l'espère pas et nous n'avons point à le craindre. C'est donc par une injuste prévention que Montesquieu a négligé les moralistes du dix-septième siècle.

Par un effet semblable, il a négligé l'antiquité chrétienne, il a négligé, ce que nous devons vivement regretter, de la consulter comme source historique, comme précieux recueil d'observations sur la nature humaine. Il a beaucoup consulté l'antiquité païenne, et l'a crue jusqu'à la crédulité ; quant à l'antiquité chrétienne, il n'a eu pour elle que du respect, ce qui était déjà beaucoup pour son temps. Il a eu une vue supérieure du Christianisme, comme l'attestent plusieurs des plus belles pages de l'_Esprit des lois_, et, entr'autres celle-ci, où il y a trop de

sincérité et de noblesse pour qu'on soit tenté d'y voir un calcul.

" La religion païenne qui ne défendait que quelques crimes grossiers, qui arrêtait la main et abandonnait le cœur, pouvait avoir des crimes inexpiables ; mais une religion qui enveloppe toutes les passions, qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs et des pensées, qui ne nous tient point attachés par quelques chaînes, mais par un nombre innombrable de fils ; qui laisse derrière elle la justice humaine, et commence une autre justice, qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour, et de l'amour au repentir ; qui met entre le juge et le criminel un grand médiateur, entre le juste et le médiateur un grand juge ; une telle religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais, quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui par sa nature soit inexpiable, toute une vie peut l'être, qu'il serait très dangereux de tourmenter sans cesse la miséricorde par de nouveaux crimes et de nouvelles expiations ; qu'inquiets sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, et d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit. "

Il est certainement impossible de rien demander

de plus à un publiciste que cette vue supérieure et sincère des effets moraux du Christianisme sur les âmes ; dans cette page vraiment remarquable, Montesquieu semble même aller jusqu'à admettre un des dogmes les plus étonnants du christianisme, un de ceux qui troublent le plus la chair et le sang, je veux parler de l'éternité des peines.

Et pourtant, malgré cette haute et naturelle impartialité que personne n'a poussée plus loin que Montesquieu, les préjugés de son temps lui ont encore dérobé une part de la vérité. Sans eux, il n'aurait pas négligé les Pères de l'Eglise, il les aurait mieux compris, et n'aurait pas parlé d'eux avec le ton légèrement dédaigneux qu'on trouve par exemple dans ce qu'il dit de leur opinion sur les lois d'Auguste :

« Les Pères les ont censurées, sans doute avec un zèle louable pour les choses de l'autre vie, mais avec fort peu de connaissance des affaires de celle-ci ... »

Or, tout au contraire, ce qui intéresse dans les Pères, quand on les lit avec un esprit et un cœur ouvert, ce ne sont pas les questions théologiques qu'ils traitent, questions graves et difficiles que peu d'hommes peuvent juger, ce sont d'admirables peintures de l'homme, de ses faiblesses, de ses passions, de ses sentiments les plus cachés. Bien moins souvent

que celle des anciens, leur philosophie morale a le caractère du lieu commun. - Les Pères me parlent d'eux-mêmes, ils me mettent moi-même devant mes yeux, enfin découvert à moi-même.

Ce qui prouve encore que les Pères n'ont pas été aussi étrangers aux affaires de ce monde que l'on veut bien le dire, c'est que leur vie et leur action y a été très mêlée. St. Basile, Grégoire de Nazianze, ont étudié à Athènes avec le prince Julien, ils ont pris part à toutes les recherches, à tout le mouvement d'esprit de cette jeunesse spirituelle et fougueuse qui remplissait les écoles, ils ont même touché à ses plaisirs. Avocat, Basile connut la pratique des lois et des tribunaux, et put étudier là tout un nouveau côté de l'homme; illustre évêque, défenseur de l'orthodoxie, il traita avec un empereur et lui résista. Il en fut de même de Grégoire de Nazianze, qui ne se retira dans sa solitude de Cappadoce qu'après avoir passé sur le siège archiépiscopal de Constantinople. St. Chrysostôme était un avocat. Et St. Augustin, quel genre de vie n'avait-il pas essayé, que n'avait-il pas traversé avant d'arriver à la pureté et à la foi chrétienne? St. Ambroise était gouverneur de l'Italie septentrionale et Centrale, au moment où on le nomme évêque de Milan. Devenus des saints, est-ce que lui, est-ce que l'évêque d'Hippone

cessent d'avoir des rapports avec le monde et les affaires? Non certes; chefs temporels et spirituels de la société, ils la conduisent par la main à travers les ruines de l'empire qui s'écroule. Du fond même de sa grotte, le solitaire Jérôme est mêlé à tout ce qui se passe dans l'Orient et l'Occident, intervient dans toutes les luttes, joue son rôle dans toutes les grandes affaires qui se débattent entre la vérité et l'erreur, entre le nouveau et le vieux monde, entre les passions des hommes et la loi chrétienne.

On peut donc, à certains égards, trouver que l'impartialité de Montesquieu n'est pas assez complète, que certains préjugés la gênent encore. Ailleurs, au contraire, on pourra lui reprocher d'être trop complète, de ne pas assez s'inquiéter des principes. Je m'explique.

L'impartialité vraie commence à partir de certains principes desquels il faut être d'accord, sur lesquels il faut être ferme. Montesquieu n'a pas ces principes là, principes moraux absolus et fixes, sans lesquels on est, non plus impartial, mais indifférent. C'est ce qui fait qu'il tombe parfois dans la crédulité, d'autres fois dans un vrai oubli de ce qui nous semble à tous le juste et l'honnête. C'est ainsi qu'il défend la vénalité des charges:

L. V. ch. 19.

" Cette vénalité est bonne, dit-il, dans les

états monarchiques, parce qu'elle fait faire comme un métier de famille ce qu'on ne voudrait pas entreprendre pour la seule vertu; qu'elle destine chacun à son devoir, et rend les ordres de l'état plus permanents."

"Dans une monarchie où, quand les charges ne se vendraient pas par un règlement public, l'indigence et l'avidité des courtisans les vendraient tout de même, le hasard donnera de meilleurs sujets que le choix du prince. Enfin, la manière de s'avancer par les richesses inspire et entretient l'industrie: chose dont cette espèce de gouvernement a grand besoin."

Ces subtilités ont indigné Voltaire, qui les a réfutées avec une véritable éloquence; il faudrait seulement retrancher de sa réponse une personnalité sans doute injuste et quelques expressions exagérées:

Voltaire (Extrait de plusieurs notes sur ce sujet)

"Est-ce par vertu que l'on accepte en Angleterre, la charge de juge du banc du roi; qu'on sollicitait à Rome, la place de préteur? Quoi! on ne trouverait point de conseillers pour juger dans les parlements de France, si on leur donnait les charges gratuitement!

"La fonction divine de rendre la justice, de disposer de la fortune et de la vie des hommes, un métier de famille!

"Plaignons Montesquieu d'avoir déshonoré son ouvrage par de tels paradoxes; mais pardonnons

lui. Son oncle avait acheté une charge de président en province, et il la lui laissa. On retrouve l'homme partout : Nul de nous n'est sans faiblesse."

De même pour l'idée du devoir ; elle est souvent absente dans Montesquieu. Il laisse bien souvent le jugement de choses délicates à l'hésitation et à la mollesse.

D'Alembert le remarque, mais pour l'en louer, assez mal à propos, à ce qu'il semble : — « Montesquieu s'occupe moins de ce que le devoir exige de nous, que des moyens par lesquels on peut nous obliger à le remplir."

Enfin, le dernier reproche que nous lui ferons, c'est que le sentiment de l'autorité manque chez lui. Et qu'on se garde de croire que nous entendons par autorité une autorité arbitraire et despotique ; non certes, mais un consentement que l'assentiment des citoyens donne au gouvernement du pays, et la force dont cet acquiescement du plus grand nombre la revêt. Montesquieu ne montre pas assez combien il est indispensable de l'aimer, de lui obéir, de la faire respecter. Et pourtant, Montesquieu n'avait certes pas le tempérament et les goûts d'un factieux ; mais il était naturel que de son temps on songeât plus à la liberté qu'à l'autorité ; qu'on sentît plus le besoin de la liberté que celui de l'autorité. Montesquieu

seul eût mérité, par la hauteur de son intelligence, de comprendre également l'utilité, la nécessité de ces deux principes, de les faire aimer d'un égal amour.

Au terme de cette étude, ce qu'il faut dire, c'est que si on se sent le devoir de relever, comme nous l'avons fait les erreurs de Montesquieu, on se croit ensuite volontiers le droit de les lui pardonner. Les erreurs de Montesquieu ont un caractère à part: elles sont plus inoffensives que celles de personne autre, si peu impérieuses, si peu déclamatoires, qu'elles ont eu le rare privilège de ne point passionner la foule, de ne point servir à ceux qui veulent arriver par la foule, de n'entrer pour rien dans les malheurs du pays. Au contraire aucun progrès n'a été fait après lui auquel n'aient été associées ses idées. La lecture en est bonne: « J'ai éprouvé toujours une secrète joie," dit-il quelque part, " lorsqu'on faisait quelque réglement qui allait au bien public. » Cette joie toute patriotique, toute humaine, cette joie qui fait honneur à ceux qui l'éprouvent, il la donne, il l'inspire à ceux qui le lisent.

Perrot (Georges)

348

Table des matières.

		pages
1re	Ouverture	4.
2e	Montesquieu. (Lettres persanes)	19
3e	Montesquieu (Lettres persanes) Suite	37.
4e	de l'histoire au XVIIe siècle. Voltaire (histoire de Charles XII	65.
5e	Voltaire (histoire de Charles XII) Suite	87.
6e	Buffon	103
7e	Buffon (Suite)	119
8e	des écrivains de génie qui, au XVIIe siècle se sont inspirés de la tradition — Lesage Rollin	143
9e	Lesage (Gil-Blas)	159
10e	Lesage (Gil Blas) Suite	176
11e	(Traité des études) de Rollin. Traité du choix et de la méthode des études de l'abbé Fleury	194
12e	Rollin (Traité des études)	210
13e	Montesquieu (Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains)	228
14e	Montesquieu ——— ibidem ——— Suite	246

15e.	Montesquieu (Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains). Examen du chapitre sur Auguste	261.
16e.	Montesquieu (de l'Esprit des lois)	283
17e.	— id. — Suite —	310
18e.	— id — Suite et fin —	329.

